

DISPUTATIO



MATTHIEU LAVAGNA

# LES TRAVERS DE LA ZÉTÉTIQUE

RÉPONSE À THOMAS DURAND



MARIE DE NAZARETH

# Les travers de la zététique

## Réponse de Matthieu Lavagna au livre « Dieu, la contre-enquête »

### Sommaire :

Introduction .....	5
Annonce du plan.....	6
<b>I. Analyse de l'épistémologie zététicienne .....</b>	<b>7</b>
<b>Remarque préliminaire sur la méthode de Thomas Durand.....</b>	<b>7</b>
L'angoisse existentielle.....	7
Le lieu de naissance et la religion des parents ne prouvent rien .....	8
Dieu, une idée réconfortante et consolatrice ? .....	8
<b>Déconstruction de l'épistémologie zététicienne .....</b>	<b>9</b>
L'ultra-scepticisme par principe : le doute méthodique .....	9
Une profession de foi scientifique en contradiction avec le monde réel .....	9
Quelle autre source ? .....	10
Négation de la vérité absolue.....	11
Un mot sur le scepticisme en général .....	11
L'importance du témoignage humain .....	12
Un mélange des genres et une confusion épistémologique sur la notion de « dogme ».....	13
Profession de foi vérificationniste et positivisme logique .....	14
Le délicat usage des « vérités » métaphysiques .....	14
Ne pas croire en Dieu parce qu'on ne l'a jamais vu ? .....	15
« Comment définir Dieu » ? .....	15
En quoi l'existence de Dieu serait-elle si « étonnante » ?.....	16
L'existence de l'âme n'est pas seulement une affirmation religieuse .....	17
Erreur sur la notion de « foi » .....	18
Erreur sur le rapport entre la foi et les preuves.....	19
La liberté de croire suite à une apparition ou une preuve reste absolument intacte .....	19
Erreur sur la distinction croyance / savoir :.....	20
Croire empêche-t-il de comprendre ?.....	21
Qu'est-ce qu'une preuve ? .....	21
« Si l'on pouvait démontrer l'existence de Dieu, ça se saurait » .....	22
L'exigence démesurée de « preuves définitives » .....	24
<b>Qu'est-ce que l'athéisme ? .....</b>	<b>25</b>
L'athéisme n'est pas une absence de croyance .....	25
L'erreur de l'analogie des jarres.....	27
Confusion entre le théisme et le déisme.....	28
Bilan des définitions .....	28
Sommes-nous tous athées ?.....	29

Dieu versus un « triangle à seize côtés ».....	30
<b>Attaque envers les attributs divins</b> .....	30
L'omnipotence de Dieu .....	30
L'omniscience de Dieu.....	32
Réfutation de la bonté divine ? .....	33
<b>Bilan de la partie « Épistémologie zététicienne »</b> .....	34
<b>II. Que valent les « preuves de l'existence de Dieu » ?</b> .....	36
<b>La preuve cosmologique</b> .....	36
<b>La cause incausée</b> .....	38
<b>Transition : identification de la cause incausée</b> .....	41
<b>L'argument du <i>kalam</i></b> .....	41
L'argument fondé sur l'impossibilité de l'infini actuel .....	43
L'argument fondé sur l'impossibilité de traverser l'infini .....	46
Le paradoxe d'Al Ghazali .....	48
L'argument fondé sur la régression vicieuse (réduction à la causalité circulaire) .....	49
Objections de Thomas Durand .....	49
Retour au scientisme !.....	50
Erreur sur la notion de « commencement » .....	50
Confusion entre le <i>kalam</i> et l'argument aristotélicien .....	50
La cause de l'Univers .....	51
<b>L'argument de la contingence (version leibnizienne)</b> .....	54
Remarque préliminaire : confusion des arguments .....	54
Définitions des termes .....	55
Le principe de raison suffisante (PRS) .....	55
La contingence de l'Univers .....	56
Un sophisme de composition ? .....	57
La nature de la cause.....	58
Objections de Thomas Durand .....	59
L'hypothèse pastafariste comparée au théisme .....	60
L'amour de Dieu contesté .....	61
<b>Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?</b> .....	62
Incompréhension du concept de « néant » .....	63
Erreur de logique formelle .....	64
<b>La preuve téléologique : le « réglage fin de l'Univers »</b> .....	65
L'analogie de la flaque d'eau.....	68
Le principe anthropique faible .....	69

Expliquer les lois physiques par les lois physiques ? .....	69
Qui a réglé les constantes ? .....	70
L'argument de l'ordre mal représenté .....	70
L'argument du « dessein intelligent » et l'apparition de la vie .....	72
<b>La preuve ontologique</b> .....	73
Reformulation moderne de l'argument ontologique .....	75
Objections de Thomas Durand .....	76
<b>La preuve par la raison</b> .....	78
L'évolutionnisme à la rescousse ? .....	79
L'intelligence divine et la génération spontanée .....	80
<b>La preuve par le libre arbitre</b> .....	81
Pas de libre arbitre ⇒ pas de responsabilité morale .....	82
Pas de libre arbitre ⇒ pas de rationalité .....	82
<b>La preuve par la conscience</b> .....	83
Corrélation n'est pas causalité .....	84
Un appel à l'ignorance ? .....	84
<b>Les expériences de mort imminente (EMI)</b> .....	86
<b>La preuve par la morale</b> .....	88
Le dilemme d'Euthyphron .....	93
L'immoralité des religions ? .....	94
<b>Les miracles et l'ultra-scepticisme</b> .....	95
Le cas de Pierre de Rudder .....	96
Le cas de Francis Pascal .....	97
Les miracles, un fait passé ? .....	98
Attaque envers la prière .....	100
Pourquoi Dieu ne se manifeste-t-il pas davantage ? .....	101
Que faudrait-il à Thomas Durand pour croire aux miracles ? .....	102
Juan Miguel Pellicer : une jambe amputée repousse .....	102
Le cas de Bruce Van Natta : la repousse d'un intestin .....	103
Affirmation extraordinaire ⇒ preuves extraordinaires ? .....	104
Les miracles prouvent-ils l'existence de Dieu ? .....	105
<b>Bilan des arguments en faveur de l'existence de Dieu</b> .....	106
Pourquoi les gens croient-ils ? .....	107
<b>Le pari de Pascal</b> .....	107
Des milliers de dieux ? .....	108
Peut-on <i>choisir</i> de croire en Dieu ? .....	108

<b>Annexe : le miracle de Fátima</b> .....	109
Un problème fondamental sur l'épistémologie du témoignage .....	110
Retour à Fátima : un doute sur les chiffres .....	112
Contestation de la corroboration des témoignages.....	112
La prétendue « incohérence » de sœur Lucie .....	113
Rien à expliquer ? .....	114
Bilan .....	118
<b>III. Réponse aux arguments athées et aux difficultés philosophiques liées au théisme</b> .....	119
Pourquoi Dieu se cacherait-il ?.....	119
Éradiquer l'athéisme ?.....	119
Le problème de l'incroyance raisonnable .....	120
Le problème du mal.....	121
Les démons, une réponse au problème du mal ? .....	125
Conclusion .....	126
Le problème du libre arbitre au paradis.....	126
<b>IV. Critique de la religion (et autres sujets divers)</b> .....	128
Ignorance factuelle en matière théologique.....	128
Un raisonnement circulaire sur la vérité des Écritures ? .....	129
Une Révélation tardive ? .....	129
Bilan .....	136
Conflit entre Science et Religion ?.....	137
L'existence d'Adam et Ève et le péché originel.....	137
Le problème de l'enfer .....	138
La religion, rhétorique de la peur ? .....	139
Le désaccord religieux .....	140
La religion s'oppose-t-elle à la liberté de conscience ?.....	140
L'écologie, un « <i>blasphème</i> » ? .....	140
La religion, source du mal ?.....	141
La religion, source de racisme ? .....	141
La religion et la maltraitance envers les femmes ? .....	141
La religion et la maltraitance envers les enfants ? .....	142
La religion, obsédée par la sexualité ? .....	142
Les lois violentes de l'Ancien Testament.....	143
Attaque directe envers la personne du Christ.....	144
Les questions « défis » de Christopher Hitchens.....	144
<b>Conclusion</b> .....	146

## Introduction

En septembre 2022, Thomas Durand a publié un ouvrage intitulé **Dieu, la contre-enquête**, en réponse au livre **Dieu, la science, les preuves** d'Olivier Bonnassies et Michel-Yves Bolloré. Cet ouvrage s'inscrit dans la mouvance du *nouvel athéisme*<sup>1</sup>, qui s'est développé aux États-Unis au début des années 2000. Son objectif semble clair : il s'agit de ridiculiser les croyants qui connaissent mal leur religion, en les faisant passer pour des personnes irrationnelles. Dans la tête des « nouveaux athées », croire en Dieu ou être chrétien est une aberration intellectuelle qui relève presque de la maladie mentale, un peu comme si l'on croyait au Père Noël à l'âge adulte. Thomas Durand n'hésite d'ailleurs pas à comparer le théiste à une personne qui croirait en l'existence des licornes volantes ou aux extraterrestres :

*« En réalité, la question de l'existence de Dieu n'a rien de spécialement complexe. Le fait qu'elle génère beaucoup de tensions depuis longtemps ne prouve pas qu'elle soit fantastiquement ardue d'un point de vue épistémologique. On admet généralement sans mal qu'un non-spécialiste des **licornes** ou des visites **extraterrestres** est parfaitement légitime pour évaluer la question de leur existence, pour peu qu'il prenne soin de s'assurer de la définition du phénomène avant d'en juger<sup>2</sup>. »*

*« C'est un constat qui peut déranger. Pourtant, il est possible de traiter la question de Dieu comme n'importe quelle proposition irréfutable, par exemple : "**Des extraterrestres ont construit les pyramides de Gizeh d'une manière impossible à discerner de ce qu'auraient pu faire les Égyptiens de l'époque**", "**des licornes volantes** vivent dans cette forêt, mais deviennent invisibles quand on les cherche pour de mauvaises raisons" » (p. 258).*

Thomas Durand pousse même la comparaison plus loin, en assimilant la croyance en Dieu à la croyance en un monstre en spaghetti volant :

*« Le pastafarisme raconte que **l'univers a été créé par le Monstre de Spaghetti Volant (MSV) après une soirée trop arrosée**. [...] On peut même défendre l'idée que le pastafarisme a un avantage sur les autres religions : il considère que son **Dieu a le sens de l'humour, ce qui le rend plus proche de la perfection** » (p. 59-60).*

L'auteur se moque aussi ouvertement du christianisme en le décrivant de manière ultra caricaturale (reprenant la citation du mythiste<sup>3</sup> Richard Carrier) :

*« Chrétienté : Croyance selon laquelle un zombie juif cosmique peut vous faire vivre éternellement si vous mangez symboliquement sa chair et lui promettez télépathiquement de l'accepter comme votre maître ; ainsi il pourra retirer une force maléfique présente dans votre âme depuis qu'une femme fabriquée à partir d'une côte s'est laissée convaincre par un serpent doué de parole de manger le fruit d'un arbre magique. Cela est rendu possible parce qu'une entité immatérielle a inséminé une vierge afin qu'elle lui donne un fils (qui est en fait lui-même) destiné à subir un sacrifice sanglant, seul moyen pour l'entité immatérielle de réussir à se pardonner d'avoir fabriqué des êtres humains incapables de*

---

1. Ce *nouvel athéisme* n'a rien de « nouveau », hormis le degré de virulence avec lequel il attaque les différentes religions (en particulier le christianisme) et sa médiocrité intellectuelle en matière de connaissances philosophiques, théologiques, historiques et épistémologiques.

2. Thomas Durand, *Dieu, la contre-enquête*, Humensciences, 2022, p. 25. L'usage du gras est un ajout de notre part, comme ce sera chaque fois le cas dans cet ouvrage.

3. Un « mythiste » est une personne qui nie l'existence historique de Jésus.

*lui obéir. [...] Un chrétien est bel et bien quelqu'un qui croit en un scénario de cette nature » (p. 348-349).*

Bref, de manière générale, la mouvance du nouvel athéisme se caractérise surtout par une haine profonde des religions et par une ignorance absolue en matière de philosophie et de théologie. On est ici dans la moquerie malveillante et non dans l'argumentation sérieuse. C'est ce que nous allons tâcher de mettre en évidence dans ce livre.

## Annonce du plan

Nous procéderons pour cela en quatre parties. Tout d'abord, nous décortiquerons l'épistémologie zététicienne proposée par Thomas Durand et sa clique de sceptiques ; nous montrerons en quoi elle souffre de sévères défauts intellectuels qui la rendent contraire à la vraie rationalité. Nous analyserons ensuite ses prétendues « réfutations des preuves de l'existence de Dieu », en abordant notamment les arguments cosmologiques du *kalam* et de la contingence, l'argument du réglage fin, l'argument moral, l'argument fondé sur l'existence de la conscience, l'argument fondé sur l'existence de la rationalité, l'argument du libre arbitre, l'analyse des miracles, et ainsi de suite, en montrant à chaque fois pourquoi ces preuves sont fortes et valables. Dans un troisième temps, nous traiterons des objections de Thomas Durand à l'égard de l'existence du Dieu chrétien. Enfin, nous répondrons à toutes les critiques virulentes qu'il adresse à la religion chrétienne.

Sur chacun de ces points, nous montrerons en quoi Thomas Durand est loin de maîtriser son sujet, faute d'une connaissance sérieuse de la philosophie et de la théologie. Nous tâcherons surtout de mettre en lumière le fait que, sur la quasi-totalité des sujets abordés dans son livre, ses arguments se résument presque uniquement à psychanalyser son interlocuteur ou à mal présenter son argumentaire, afin de pouvoir l'attaquer plus facilement. Nous verrons en particulier que l'auteur s'en prend à des versions des arguments que personne ne défend au niveau universitaire.

Cela étant dit, il est temps d'entrer dans le vif du sujet.

## I. Analyse de l'épistémologie zététicienne

### Remarque préliminaire sur la méthode de Thomas Durand

Avant d'aborder notre réponse de fond à l'auteur de *Dieu, la contre-enquête*, quelques remarques préliminaires s'imposent. Il faut savoir que la méthode argumentative de beaucoup de zététiciens face aux théistes tient en deux points :

1. Psychanalyser le croyant en présupposant qu'il croit en Dieu à cause d'un besoin inconscient de réconfort, de consolation existentielle.
2. Caricaturer les arguments théistes pour pouvoir mieux les réfuter<sup>4</sup> (bref, « attaquer des épouvantails »).

Nous analyserons les arguments théistes dans la seconde partie de cet ouvrage. Pour l'instant, nous nous contentons de répondre aux attaques psychologisantes de Thomas Durand, ainsi qu'à son épistémologie défectueuse.

#### L'angoisse existentielle

« On peut croire en Dieu pour de multiples raisons : **par tradition, par émotion, en réponse à une angoisse existentielle, par sensibilité** à une certaine esthétique de l'univers, pour donner un sens à la vie, par le sentiment d'une poésie à l'œuvre dans le cosmos..., mais ces motivations ne reposent pas sur des preuves rationnelles de l'existence de Dieu » (p. 262).

« **Dieu "existe" en tant que concept investi de répondre à toutes les angoisses humaines. En cela, il est présent dans la vie des hommes et des femmes [...]** » (p. 343).

Cet argument entre dans la catégorie du « sophisme génétique », méthode d'analyse consistant à critiquer ou à approuver une croyance ou une théorie, **non pas en analysant son contenu, mais en se fondant sur son origine supposée**, tout particulièrement sur les intentions attribuées à son auteur. Ce qu'il faut répondre à ces accusations, c'est que **ce n'est pas parce que quelqu'un croit en Dieu pour de mauvaises raisons que Dieu n'existe pas**. La vérité ou la fausseté d'une croyance ne dépend en aucun cas de l'origine de la croyance en question. On pourrait, à la limite, argumenter que certains croyants sont irrationnels s'ils croient uniquement par « angoisse existentielle » ou parce qu'ils ont grandi dans une « tradition religieuse », mais on ne saurait en déduire la fausseté de leur croyance.

Si l'athée ou le sceptique veut réfuter une religion, il doit donner des arguments contre sa doctrine spécifique, et non pas se contenter de s'attaquer aux « prédispositions mentales » des croyants. Imaginons que l'on dise à Thomas Durand : « On peut être athée pour de multiples raisons : **par tradition, par émotion, en réponse à une rébellion existentielle contre l'autorité de Dieu, ou tout simplement par refus de regarder en face la réalité de son péché**, mais ces motivations ne reposent pas sur des preuves rationnelles de l'inexistence de Dieu. » Ce serait un très mauvais argument contre l'athéisme, n'est-ce pas ? Cette affirmation ne saurait montrer que Dieu existe ou qu'il n'existe pas. Il en va de même pour ceux qui pensent que les religions sont fausses, car ils accusent les religieux de

---

4. Soyons clairs, nous n'accusons pas Thomas Durand de mal représenter l'argument adverse *intentionnellement*. Nous ne voulons pas nous situer à ce niveau là, car nous n'en savons rien. Ces attaques d'homme de paille peuvent résulter simplement d'un manque de culture philosophique et d'étude du sujet.



croire par désir d'être consolés ou par névrose obsessionnelle. Cette psychanalyse est hors sujet, précisément parce qu'elle ne s'attaque pas à la *substance* de la doctrine religieuse.

Même en admettant que je sois anxieux et que l'existence de Dieu me conforte face au néant et à l'absurdité de la vie, cela ne suffirait pas à montrer que ma croyance est fausse. On pourrait à la limite dire qu'elle n'est pas rationnellement justifiée, mais on ne saurait se fonder sur mes troubles psychologiques pour en conclure à l'inexistence de Dieu.

Vous comprenez alors en quoi l'affirmation « *croire en Dieu, c'est avant tout et par-dessus tout vouloir qu'il existe* » (p. 310) peut facilement se retourner contre l'athée. On pourrait lui rétorquer exactement l'inverse : « Ne pas croire en Dieu, c'est avant tout et par-dessus tout vouloir qu'il n'existe pas. » Nous ne serions pas bien avancés si l'on s'en tenait à une telle rhétorique... Ping-pong stérile.

### Le lieu de naissance et la religion des parents ne prouvent rien

La même réponse s'applique à l'argument de Thomas Durand, selon lequel beaucoup de croyants adoptent la religion de leurs parents : « *Les croyants adoptent généralement la religion de leurs parents ; ils font rarement le travail de comparer les mérites objectifs de toutes les religions disponibles [...].* » (p. 45).

Nous lui répondrons qu'on peut tout à fait croire des choses vraies pour de mauvaises raisons. Par exemple, on peut croire que l'esclavage est une pratique abominable, parce que nos parents nous l'ont dit. On peut croire que la Terre est ronde, parce qu'on l'a appris dans une bande dessinée pour enfants. On peut croire que la démocratie est le meilleur des régimes politiques, si l'on a eu des parents démocrates et qu'on n'a pas fait le travail de « *comparer les mérites objectifs* » de tous les régimes politiques. Il ne s'ensuit pas pour autant que les croyances « l'esclavage est immoral », « la Terre est ronde » et « la démocratie est le meilleur des régimes politiques » sont fausses.

De même, le fait d'être athée parce que vous êtes né dans une famille athée ne valide ou n'invalide en rien l'athéisme. Que vous soyez influencé par une culture n'implique pas que vos croyances soient vraies ou fausses. Le lieu de naissance prédispose à la transmission « contextuelle » d'une croyance, mais c'est tout. Il n'a strictement rien à voir avec la véracité ou la fausseté d'une croyance. Il est donc impossible d'en déduire la fausseté d'une religion.

### Dieu, une idée réconfortante et consolatrice ?

« *Quelle est la rhétorique du monothéisme ? Elle consiste à **poser l'existence d'un Dieu tout-puissant qui aime le (vrai) croyant**, qui veille sur lui, qui veut son bien et qui va le récompenser, [...]. C'est l'idée la plus **réconfortante**, la plus **consolatrice** qui puisse être. **La religion s'adapte comme un gant à l'esprit humain**, à nos biais, nos attentes, nos motivations, angoisses et aspirations* » (p. 47-48).

Encore une fois, **le fait qu'une idée soit réconfortante ou consolatrice n'implique pas qu'elle soit fausse**. La réalité pourrait être joyeuse ou triste. Mais le fait qu'une croyance me rende joyeux ou triste n'est pas une démonstration de sa véracité ou de sa fausseté. Cela n'a tout simplement aucun rapport. De plus, le fait que la religion « *s'adapte comme un gant à l'esprit humain* » n'est pas étonnant si Dieu existe. En effet, si Dieu existe, alors il n'est pas totalement improbable qu'il ait créé des êtres humains avec ce désir de le connaître et de s'unir à lui dans un amour vrai. Il n'y a rien d'in vraisemblable au fait

que Dieu nous ait « façonnés » pour combler nos aspirations les plus profondes et que la croyance en Dieu soit donc « *réconfortante* » et « *consolatrice* ».

## Déconstruction de l'épistémologie zététicienne

Ayant répondu aux attaques psychologisantes de Thomas Durand, il nous semble à présent important de répondre à ses positions épistémologiques<sup>5</sup>. Lui-même se revendique membre de la mouvance *zététicienne*. Mais qu'est-ce que la zététique, au juste ? D'après le site officiel de cette discipline, la zététique serait « *synonyme de "Pensée Critique", ou de "Scepticisme Méthodologique"* » et promeut « *l'art du doute*<sup>6</sup> ». Pour le dire simplement, il s'agit de douter systématiquement de *tout* et de refuser toute forme de certitude.

### L'ultra-scepticisme par principe : le doute méthodique

Ce doute systématique se caractérise par un ultra-scepticisme de principe. D'ailleurs Thomas Durand ne se cache pas d'être un « sceptique », c'est-à-dire quelqu'un qui n'affirme rien tant qu'il n'a pas de preuves : « *Je plaide pour la démarche sceptique, celle qui nous prévient qu'il est présomptueux et téméraire d'accepter de croire ce qui n'est pas étayé avec de bons arguments* » (p. 14). Il va même jusqu'à affirmer : « *D'un certain point de vue extrêmement sceptique, on peut considérer qu'il n'est pas possible de prouver que le monde existe réellement. On peut imaginer que l'univers n'est rien d'autre qu'un décor fictif, une sorte de matrice. On peut imaginer que rien n'existe, que l'univers soit mental...* » (p. 347).

L'auteur nous présente son épistémologie du doute méthodique ainsi : « *Pour atteindre une relative certitude de la véracité de X, on doit commencer par douter de X* » (p. 47).

Or, cette affirmation est indubitablement fautive. Par exemple, nous n'avons pas à douter des lois de la logique ou des vérités mathématiques, comme  $1 + 1 = 2$ , avant de pouvoir en être certains. Nous n'avons pas non plus à douter du fait qu'il soit immoral de torturer un bébé pour le plaisir avant d'en avoir la certitude. Thomas Durand pense-t-il vraiment qu'il faille nécessairement douter de l'amour de nos propres parents à notre égard avant de pouvoir être certains qu'ils nous aiment ? Nous pensons qu'un tel scepticisme radical est infondé et impossible à vivre en pratique.

À partir du moment où l'on doute de tout, il n'y a plus aucun moyen de vivre normalement et de construire une pensée solide, car son fondement peut toujours être remis en question. Pour sortir de cette impasse, il faut donc nécessairement admettre qu'à la base de la connaissance, il existe des évidences données par la lumière naturelle de la raison.

### Une profession de foi scientifique en contradiction avec le monde réel

Thomas Durand ne cache pas non plus son présupposé scientifique : « ***La méthode scientifique est la seule démarche dont nous disposons pour produire une connaissance objective, c'est-à-dire une connaissance qui reste vraie quelle que soit la culture, l'époque, l'humeur ou l'idéologie de***

---

5. L'épistémologie est la discipline qui étudie la nature de nos connaissances.

6. <http://zetetique.fr/la-zetetique/>.

*l'individu. [...] Les théories scientifiques constituent par conséquent le nec plus ultra de la connaissance objective »* (p. 38-39).

Le comble est que cette affirmation est contradictoire en elle-même. En effet, « *la méthode scientifique est la seule démarche dont nous disposons pour produire une connaissance objective* » est une affirmation de type... philosophique ! Aucune méthode scientifique ne pourra jamais vérifier cette affirmation. Par conséquent, l'assertion de Thomas Durand est auto-réfutée. Elle implique logiquement sa propre fausseté.

De plus, il existe beaucoup de domaines de connaissances qui sont intrinsèquement inaccessibles à la science :

- Les **vérités mathématiques** et les lois de la logique ne peuvent pas être prouvées par les sciences expérimentales. Celles-ci les présupposent pour fonctionner.
- Les **vérités métaphysiques**, comme l'impossibilité qu'un être soit cause de lui-même ou le fait que le néant n'ait pas de pouvoir causal, sont des vérités non démontrables par la science.
- Les **vérités éthiques** sur la valeur de la vie humaine ne peuvent pas être prouvées par la science (la science ne pourra pas vous dire s'il était moralement bon ou mauvais de faire des expériences sur les Juifs dans les camps de concentration ; seule la philosophie morale peut le faire).
- Les **vérités esthétiques** et la notion de « beauté » ne peuvent pas être vérifiées scientifiquement (la science ne pourra jamais vous dire si telle œuvre d'art est belle ou si un coucher de soleil est beau).
- Enfin, **la science elle-même** présuppose certaines vérités pour pouvoir fonctionner, comme la réalité du monde extérieur, la constante application de lois de la physique, etc.

Par conséquent, l'affirmation de Thomas Durand est indubitablement fausse. **Nous ne pouvons pas restreindre nos connaissances objectives aux théories scientifiques**<sup>7</sup>.

Quelle autre source ?

*« Car si l'on considère que les sciences n'ont rien à dire [sur le réel], alors quelle autre source se verra autorisée ? Quelle autre méthode sera employée ? »* (p. 261).

Personne ne soutient que la science empirique n'a rien à nous dire sur le réel. Nous affirmons simplement que la science empirique n'est pas la seule à pouvoir y porter un regard objectif. La philosophie, l'histoire et bien d'autres disciplines nous permettent d'accéder à des connaissances pour comprendre le monde<sup>8</sup>.

Thomas Durand commet aussi une confusion épistémologique sur la nature de la philosophie : « *L'éthique et la philosophie traitent du bien et du mal. La science est apte à répondre aux questions du vrai et du faux* » (p. 41).

---

7. On notera une autre erreur de type scientiste dans le livre (p. 180), où Thomas Durand affirme que « *la science a, en quelque sorte, résolu la question de la théodicée [...]* », chose absolument impossible, puisque la notion de « théodicée » est philosophique. Elle ne saurait donc se résoudre scientifiquement.

8. Si Dieu existe et s'il s'est révélé à l'homme, alors il est possible que la théologie soit aussi une discipline qui nous aide à comprendre le monde. Du moins, nous ne pouvons pas exclure cette possibilité *a priori*, à moins de démontrer l'inexistence de Dieu ou de montrer qu'il ne s'est pas révélé.

Cette affirmation sous-entend que la philosophie et l'éthique ne pourraient pas traiter du vrai et du faux. Or, c'est tout le contraire ! Par exemple, on peut dire que l'affirmation « il est immoral de tuer un enfant de deux ans » est vraie, bien qu'elle ne soit pas scientifique à proprement parler. De plus, dire que seule la science est capable d'émettre des affirmations vraies est une contradiction en soi puisque, encore une fois, il ne s'agit pas d'une affirmation scientifique, mais philosophique.

Thomas Durand poursuit : « *Ce que nous savons grâce à la science, nous savons **pourquoi** nous le savons* » (p. 43).

Certes, il est vrai que nous pouvons savoir pourquoi la plupart de nos connaissances scientifiques sont vraies. Mais pourquoi n'en irait-il pas de même avec l'histoire, la philosophie ou la métaphysique ? En histoire, par exemple, nous savons pourquoi il est vrai que saint Paul s'est converti au christianisme. Nous le savons grâce à ses lettres où il en témoigne lui-même à maintes reprises. En métaphysique, nous savons pourquoi la proposition « de rien ne sort rien » est vraie. Elle est vraie, tout simplement parce que le néant n'a pas de pouvoir causal. La non-existence de quoi que ce soit ne saurait produire l'existence de quelque chose. De même, nous savons pourquoi il est impossible qu'un être soit cause de lui-même, etc.<sup>9</sup>. Pourtant, toutes ces vérités ne sont pas scientifiques à proprement parler. Par conséquent, il est manifeste que **la science n'est pas le seul domaine où nous savons pourquoi nos connaissances sont vraies.**

Ajoutons que ce que nous savons à travers la science, nous le savons parce que nous constatons que le monde est intelligible et qu'il dépend de lois physiques régulières. Mais la science est incapable de nous dire *pourquoi* le monde est intelligible et *pourquoi* ces lois physiques sont régulières et s'appliquent universellement. Il s'agit là d'un présupposé philosophique qui sert de base à nos connaissances scientifiques.

### Négation de la vérité absolue

D'après Thomas Durand, « *il est prudent de **ne jamais prétendre posséder une vérité absolue sur quelque sujet que ce soit*** » (p. 58).

Cette affirmation est indubitablement fausse. Tout d'abord, si quelqu'un disait qu'il n'y a pas de vérité absolue, ce serait une contradiction en soi, car cette affirmation se doit d'être une vérité absolue pour pouvoir exclure les vérités absolues. De plus, nous connaissons un bon nombre de vérités absolues : les théorèmes mathématiques, les lois de la logique (principe de non-contradiction, loi de contraposition, etc.). Nous avons aussi accès à certaines vérités absolues en métaphysique (par exemple, les propositions « j'existe » ou « il existe quelque chose »), ainsi qu'en matière morale (il est absolument vrai que torturer un bébé pour le plaisir est immoral, etc.).

### Un mot sur le scepticisme en général

Thomas Durand affirme : « *Le scepticisme nous prévient de nos erreurs de perception, des biais de nos jugements, des imperfections de notre grille d'interprétation, ce qui nous amène à favoriser tous les moyens qui peuvent corriger notre raisonnement. **Le sceptique se méfie de ses certitudes, il les met à***

---

9. Pour se causer soi-même, il faudrait se précéder soi-même dans l'existence, c'est-à-dire exister avant d'exister, ce qui est impossible.

*l'épreuve, il cherche autour de lui des éléments de preuve. [...] L'adhésion au surnaturel emprunte généralement un autre chemin, au long duquel la vérité intérieure est prééminente » (p. 284).*

Ici, nous dirons qu'il existe un bon scepticisme et un mauvais scepticisme :

- Le **bon scepticisme** s'interdit de tout croire sur parole et cherche de bonnes raisons de croire dans la limite du raisonnable<sup>10</sup>.
- Le **mauvais scepticisme**, au contraire, doute d'absolument tout. Il rejette toute forme de certitude *en général*<sup>11</sup>.

C'est précisément contre cette deuxième forme de scepticisme que nous devons lutter. Il n'y a aucune raison de se méfier des certitudes *de manière générale*, si les raisons de les entretenir sont solides. Nous avons un bon nombre de certitudes qu'il serait parfaitement irrationnel de remettre en question et Thomas Durand serait sûrement prêt à le reconnaître :

- **Les certitudes**<sup>12</sup> **d'ordre mathématique et logique** : «  $A \Rightarrow B \Leftrightarrow \text{non}(B) \Rightarrow \text{non}(A)$  ;  $1 + 1 = 2$  ; « Le théorème de Pythagore est vrai. »
- **Les certitudes métaphysiques** : « J'existe » ; « Il existe quelque chose » ; « Le mouvement est un phénomène réel » ; « Un être ne peut pas être simultanément antérieur et postérieur à lui-même » ; « Le non-être ne peut pas produire de l'être ».
- **Les certitudes d'ordre relationnel** : « Mes parents m'aiment » ; « Je suis amoureux ».
- **Les certitudes d'ordre moral** : « Il est immoral de violer un enfant » ; « Le génocide des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale était immoral ».
- **Les certitudes historiques** : « Napoléon a existé » ; « Paul de Tarse s'est converti au christianisme » ; « Les premiers chrétiens ont cru à la résurrection » ; « Le concile de Nicée a eu lieu en 325 » ; « Constantin a été le premier empereur chrétien ».
- **Les certitudes scientifiques** : « La Terre tourne autour du Soleil » ; « L'Univers est en expansion » ; « Les plantes ont besoin d'eau et de soleil pour grandir ».

Toutes les propositions ci-dessus sont certaines, bien que leurs modes d'acquisition soient différents. Notre intellect les affirme sans aucune crainte de se tromper. Il n'y a pas à « se méfier » de ces certitudes, contrairement à ce qu'affirme Thomas Durand.

## L'importance du témoignage humain

Il est nécessaire de rappeler qu'une grande partie de nos connaissances (y compris nos certitudes historiques et scientifiques) sont fondées sur le témoignage humain. Par exemple, comment savez-vous votre date de naissance ? Eh bien, tout simplement parce que des personnes en qui vous avez confiance (souvent les parents) vous l'ont dit. Vous n'avez aucun moyen de le vérifier vous-même. Il vous faut avoir « foi » en la parole de vos parents et de ceux qui se sont occupés de votre dossier de

---

10. Sous ce rapport-là, il est parfaitement compatible d'être chrétien et sceptique simultanément !

11. Ce faisant, le mauvais scepticisme devient paradoxal : **si l'on doit douter de tout, alors il faut aussi douter du fait qu'on doive douter de tout !**

12. Par « certitude », il faut entendre ici « l'adhésion ferme de l'intellect à une proposition sans aucune crainte de se tromper ». Voir Abbé Bernard Lucien, *Apologétique – La crédibilité de la Révélation divine transmise aux hommes par Jésus-Christ*, Nuntiavit, 2011, p. 185-192, pour un exposé sur les différents types de « certitudes ».

naissance. Comment savez-vous que le grand théorème de Fermat est vrai<sup>13</sup> ? À moins d'être un mathématicien de très haut niveau, vous le savez parce que les meilleurs mathématiciens de la planète vous confirment que c'est le cas. Et ainsi de suite pour la quasi-totalité de nos connaissances.

On comprend alors ce principe fondamental de l'épistémologie du témoignage : à moins d'avoir des raisons particulières (circonstanciennes) de penser que le témoignage humain n'est pas fiable, nous devons supposer qu'il l'est *a priori*. Autrement dit, nous devons considérer les propos d'autrui comme dignes de foi, à moins d'avoir des raisons spécifiques d'en douter<sup>14</sup>.

Or si l'on appliquait le scepticisme extrémiste de la zététique (à savoir, « *il faut se méfier des certitudes* »), il faudrait toujours commencer par douter du témoignage qui nous est donné *par principe*, sauf si vous avez des preuves qu'il est fiable. Cela aboutirait à l'écroulement de la quasi-totalité de nos connaissances, au point de rendre la vie simplement impossible à vivre, tant la confiance est au cœur de nos connaissances quotidiennes. L'épistémologie zététicienne impliquerait qu'il faille douter de la fiabilité de la parole du médecin lorsqu'il vous annonce que vous avez un cancer, du professeur de physique lorsqu'il affirme que les atomes sont constitués de protons, de neutrons et d'électrons, ou encore de l'horaire de départ du train sur le billet que vous venez d'acheter. Or, cela est absurde. Toutes ces connaissances sont acquises par le biais de témoignages de personnes en qui vous pouvez avoir confiance. Il est donc parfaitement possible d'avoir des connaissances/certitudes réellement fondées uniquement sur la base du témoignage humain.

### Un mélange des genres et une confusion épistémologique sur la notion de « dogme »

Thomas Durand se plaint du fait que la religion ne donne aucune information intéressante sur la science. Il s'attriste de ce que les dogmes ne contribuent pas à nos connaissances scientifiques : « *On n'a jamais vu une personne tirer de sa religion de véritables preuves qu'une théorie scientifique est fausse. [...] Aucune croyance religieuse n'a jamais reposé sur l'examen critique des dogmes établissant la vérité sur l'univers, mais au contraire sur l'effort continu de mieux contempler le dogme par des opérations d'exégèse afin de conforter une vision du monde ou d'y retrouver des vérités déjà découvertes par d'autres moyens* » (p. 40).

Nous répondrons à Thomas Durand qu'il **mélange les disciplines et leurs vocations respectives**. Le rôle de la religion n'est pas de nous apporter des connaissances sur la physique, mais de nous apprendre des choses sur Dieu et sur notre relation à lui dans la perspective du salut. Dieu n'a aucun intérêt à nous apprendre la taille de l'atome d'hydrogène ou la masse du Soleil. Cela ne sert à rien au salut de notre âme. Par conséquent, ce n'est pas à la religion de nous apporter « *de véritables preuves qu'une théorie scientifique est [vraie ou] fausse* ». Il est donc parfaitement vain de réaliser un « *examen critique des dogmes* » en vue d'établir « *la vérité sur l'univers* ». Ce serait comme vouloir établir un examen critique de la beauté d'une œuvre d'art en vue d'établir la vérité sur les propriétés chimiques qui la constituent. Une telle entreprise est absurde dès le départ et mélange les vocations respectives des disciplines de l'esthétique et de la chimie.

D'après Thomas Durand, « *on ne devient presque jamais croyant à la suite d'une démonstration logique de la **validité scientifique des contenus d'un dogme*** » (p. 45). Son affirmation n'a malheureusement

---

13. Le grand théorème de Fermat a été démontré par le mathématicien Andrew Wiles en 1994. Il affirme ceci : pour tous réels strictement positifs  $X, Y, Z$  et quel que soit l'entier  $n > 2$ ,  $X^n + Y^n$  n'est jamais égal à  $Z^n$ .

14. Richard Swinburne, *Y a-t-il un Dieu ?*, Ithaque, 2009, p. 124.

aucun sens et démontre qu'il a de profondes lacunes en épistémologie. En effet, **la science, par nature, ne peut pas évaluer la validité ou la fausseté d'un dogme**, tout simplement parce que cela ne relève pas de son domaine d'étude. Il est absurde de soutenir que la science soit en mesure de confirmer ou d'infirmer des dogmes comme l'Incarnation, la Trinité ou l'Immaculée Conception. En effet, les dogmes religieux n'affirment rien sur les lois physiques<sup>15</sup>. Il serait donc aberrant de soutenir que la science empirique puisse, en tant que telle, réussir à prouver (ou à réfuter) un dogme<sup>16</sup>.

### Profession de foi vérificationniste et positivisme logique<sup>17</sup>

Thomas Durand poursuit par une profession de foi vérificationniste où il prétend qu'une affirmation doit pouvoir être « testée » pour rester dans le domaine de la pensée rationnelle : « *Une affirmation irréfutable est un énoncé ni faux ni vrai, et qui, ne pouvant être testé, sort ipso facto du domaine de la pensée rationnelle pour devenir une opinion, un sentiment ou une conviction* » (p. 48).

Mais notre zététicien ne se rend pas compte que ses propres affirmations sont auto-réfutatives. L'affirmation qu'il vient d'émettre peut-elle être testée ? Non. En conséquence, et d'après son propre critère, elle devrait sortir « ipso facto du domaine de la pensée rationnelle ». Si l'on avait besoin de « tester » les affirmations avant de pouvoir les intégrer dans le domaine de la pensée rationnelle, alors on ne pourrait pas savoir si le principe de non-contradiction ou si les lois de la logique sont vraies, car ces dernières ne peuvent pas être « testées ».

De même, les vérités morales n'ont pas besoin d'être testées pour être connues avec certitude. Par exemple, la proposition « il est immoral de réduire les personnes noires en esclavage » est une vérité qui n'a pas besoin d'être « testée » pour être avérée. On peut savoir qu'elle est vraie de manière *conceptuelle*, en se fondant sur la notion de dignité humaine et d'égalité intrinsèque entre les races. Ainsi, la thèse « vérificationniste » de Thomas Durand aboutit à **l'exclusion de toutes les vérités conceptuelles (logiques, mathématiques, morales et philosophiques), puisque celles-ci ne sauraient être « testées »**. Une telle épistémologie mène inéluctablement à un véritable suicide de la raison.

### Le délicat usage des « vérités » métaphysiques

Thomas Durand aborde aussi ce qu'il nomme le « *délicat usage des "vérités" métaphysiques*<sup>18</sup> », en titre de son chapitre 5. Le mot « vérité » y figure entre guillemets, comme si la métaphysique ne pouvait rien dire d'absolument vrai ; comme si la science, elle, pouvait atteindre la vérité, mais que la métaphysique en était incapable. Ce serait à nouveau commettre une grave erreur, puisque la science repose quasi intégralement sur la vérité des principes métaphysiques (principe de causalité, principe de raison suffisante, etc.). Sans ces principes inébranlables de la métaphysique, la science tout entière s'écroule. Elle devient incapable d'expérimenter quoi que ce soit. C'est pourquoi, dans l'ordre du savoir, la métaphysique nous donne des connaissances encore plus certaines que la science.

---

15. Ils peuvent, en revanche, affirmer que certaines choses arrivent en dehors des lois de la physique.

16 À la limite, on pourrait tenter de réfuter les dogmes *conceptuellement* (par exemple, en essayant de trouver une contradiction conceptuelle interne à la Trinité), mais on ne saurait affirmer que la science est en mesure d'infirmer (ou de confirmer) ces doctrines.

17 Le positivisme logique est une thèse épistémologique née dans les années 1920 au Cercle de Vienne par un groupe réunissant des scientifiques et philosophes viennois influencés par le physicien allemand Moritz Schlick. Il est fondé sur le critère de vérifiabilité qui soutient qu'un énoncé n'a de signification cognitive que s'il est vérifiable par l'expérience.

18. La métaphysique est « l'étude de l'être en tant qu'il est ». Il s'agit d'une sous-branche de la philosophie, qui porte sur la recherche des causes les plus profondes de la réalité et qui étudie les principes premiers (causalité, téléologie, etc.).

Thomas Durand reprend malheureusement son épistémologie vérificationniste pour pouvoir l'appliquer à l'Univers : « *Si nous voulons établir des connaissances objectives sur l'univers, nous devons être capables de produire des hypothèses et de **les tester**.* » Cette affirmation est fautive. Je peux savoir objectivement que, dans notre Univers, tout ce qui a commencé d'exister a une cause, sans avoir pu le « tester ». Je le sais par une analyse conceptuelle et métaphysique, du fait que le non-être ne peut pas produire de l'être.

Ne pas croire en Dieu parce qu'on ne l'a jamais vu ?

Notre zététicien affirme encore : « *Je défends une position humble qui consiste à dire qu'en l'absence de preuves objectives, il n'est pas raisonnable de "croire" en l'existence d'une **entité que personne n'a vue*** » (p. 23-24). S'il s'agit de ne pas croire sans preuve, à tout le moins de conserver un doute, on ne peut qu'être d'accord avec lui. En revanche, et en dépit d'une certaine volonté affichée d'humilité, si l'on ne peut croire que ce que l'on voit, il faut bien admettre que cette épistémologie nous semble intenable, une fois de plus.

Dire qu'en l'absence de preuves objectives, il n'est pas raisonnable de croire en Dieu est une chose, mais dire qu'il n'est pas raisonnable de croire en Dieu « *parce qu'on ne l'a jamais vu* » n'a rien de rationnel. En effet, **si Dieu existe, il est immatériel et, par conséquent, invisible par nature. Il n'est donc pas étonnant que nous ne puissions pas le voir !**

En suivant le raisonnement de Thomas Durand, il faudrait donc en conclure qu'il n'est pas raisonnable de croire en l'existence de valeurs morales, de l'amour, de l'amitié ou encore de la vérité, puisque personne ne les a jamais vues. Thomas Durand nous répondra que cela est tout à fait normal, car l'amour et l'amitié ne sont pas des « choses » matérielles que l'on peut voir. Nous répondrons alors qu'il en va de même pour Dieu : s'il existe, on ne peut pas le voir. On ne peut donc pas en déduire logiquement qu'il est irrationnel de croire en Dieu *parce qu'on ne l'a jamais vu*.

« Comment définir Dieu » ?

D'après Thomas Durand, « *Albert Einstein avait, en une phrase, fait le tour de ce problème : "Définissez-moi ce que vous entendez par Dieu et je vous dirai si j'y crois."* Seulement voilà, **cette définition n'est toujours pas au point et le dialogue sérieux que l'on pourrait avoir, afin de mettre à l'épreuve ce concept omniprésent ne peut pas avoir lieu** » (p. 343).

Affirmer que la définition de Dieu n'est pas au point, voilà qui ne manque pas d'audace ! Le concept de Dieu fait partie des mieux définis qui soient. Depuis des siècles, tous les philosophes, athées ou théistes, s'accordent sur un portrait-robot parfaitement stable : Dieu est défini comme étant la cause première de tout ce qui n'est pas lui, cause unique, transcendante – c'est-à-dire distincte de l'Univers – , immatérielle, intelligente, éternelle. Un outil aussi basique que Wikipédia s'en fait lui-même l'écho, donnant une définition à peu près adéquate de Dieu, largement suffisante pour pouvoir raisonner : « *L'être suprême, unique, transcendant, universel, créateur de toutes choses, doté d'une perfection absolue*<sup>19</sup>. »

---

19. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Dieu>, consulté le 8 décembre 2022.



Cela étant dit, la tradition philosophique distingue deux types de définitions de Dieu : les définitions minimalistes et les définitions maximalistes.

**Les définitions minimalistes** parlent de Dieu au sens « minimal » du terme, c'est-à-dire qu'elles décrivent l'idée de Dieu sans entrer dans tout le détail de ses attributs. Par exemple, on peut se contenter de définir Dieu comme « *la cause incausée immatérielle, éternelle, non spatiale, intelligente, qui a créé l'Univers* ». On rejoint ici la description voltairienne du divin.

**Les définitions « maximalistes »** de Dieu, elles, incorporent davantage d'attributs liés à l'idée de perfection (omnipotence, omniscience, bonté suprême, etc.). On dira alors, en suivant saint Anselme, que Dieu est « *l'être parfait* », ou encore « *l'être le plus grand qu'on puisse concevoir* ». Sous ce rapport, Dieu est « *la cause incausée immatérielle, éternelle, non spatiale, intelligente, omnisciente, omnipotente, et pleinement bonne* ». Certaines définitions maximalistes de type thomiste ou leibnizien vont inclure la notion de nécessité métaphysique<sup>20</sup>, ou encore de simplicité<sup>21</sup> et d'acte pur.

Dans tous les cas, dire que Dieu n'est pas un concept clairement défini n'est pas recevable<sup>22</sup>. Il suffit que Thomas Durand prenne le temps de se renseigner un peu. Malheureusement, il persiste : « *Il existe des milliers de définitions [de Dieu], soutenues par autant de congrégations, d'Églises ou de sectes* » (p. 27).

Ceci est tout à fait faux. Il n'existe pas des « *milliers* » de définitions différentes. Beaucoup de religions partagent exactement la même conception de Dieu (protestants, catholiques, orthodoxes). Les monothéismes (et même les théistes non religieux) ont tous une définition de Dieu compatible avec celle que nous avons donnée plus haut. Thomas Durand omet de faire la distinction fondamentale entre le fait « d'avoir des **doctrines** religieuses différentes » et « d'avoir la même **définition** de Dieu ». Contrairement à ce qu'il prétend (p. 27), les baptistes, les pentecôtistes, les anglicans ont la même définition de Dieu...

En quoi l'existence de Dieu serait-elle si « *étonnante* » ?

D'après Thomas Durand, « *l'hypothèse d'une intelligence infiniment puissante à l'origine de l'univers a quelque chose de très satisfaisant pour l'esprit, mais c'est une **proposition profondément étonnante du point de vue scientifique, étant donné les connaissances établies*** » (p. 56).

Voilà une assertion purement gratuite. En quoi l'hypothèse simple d'une intelligence créatrice serait-elle une « *proposition étonnante* » ? Par ailleurs, quel est le rapport avec nos connaissances scientifiques établies ? En quoi la science pourrait-elle formellement juger de concepts philosophiques comme l'existence de Dieu ? Quelles connaissances établies seraient à même de rendre l'existence d'un dieu créateur tout-puissant « *étonnante* » ? Thomas Durand n'en dit mot. Il l'affirme simplement, en espérant que son lecteur sera d'accord avec lui.

---

20. Un être est métaphysiquement nécessaire si et seulement s'il ne peut pas ne pas exister.

21. La simplicité divine est une doctrine philosophique qui affirme que Dieu est absolument simple dans son essence, c'est-à-dire qu'il n'est pas métaphysiquement composé de parties.

22. Chose amusante à remarquer au passage : la définition philosophique de la matière est beaucoup moins facile à donner que celle de Dieu.

## L'existence de l'âme n'est pas seulement une affirmation religieuse

Thomas Durand s'en prend aussi à l'existence de l'âme : « *Il serait irrationnel, illogique et anti-scientifique de partir du principe que l'âme existe* » (p. 112). Dans la foulée, il prétend que la notion d'âme est floue et qu'elle n'a jamais été vraiment définie<sup>23</sup>.

Cette affirmation témoigne d'une profonde méconnaissance de ce qu'est l'âme en philosophie. Thomas Durand l'ignore peut-être, mais, historiquement, l'âme n'est pas une notion religieuse. Aristote (qui était païen) défendait l'existence de divers degrés d'animation (âme végétative, sensitive et spirituelle) bien avant l'apparition du christianisme. Pour lui, l'âme est **la cause immanente de l'unité de l'être**, c'est-à-dire le principe unificateur de notre vie biologique, sensible et spirituelle. Il n'y a là rien de religieux, rien d'indéfini, rien d'irrationnel, et la lecture de n'importe quel manuel de philosophie aurait évité à Thomas Durand cette nouvelle approximation.

Il est aussi erroné de soutenir que « *l'Homme serait la seule espèce douée d'un tel attribut* » (p. 256). En effet, même les animaux et les végétaux ont une âme (sensible ou végétative), selon Aristote. Les religions monothéistes (en particulier le christianisme) ne restreignent pas l'âme à l'homme. L'homme est le seul à disposer d'une âme *spirituelle*, car il est le seul animal à posséder la rationalité et le libre arbitre.

Mais Thomas Durand ne semble pas comprendre cette distinction. Il poursuit en affirmant que la science pourrait en principe se prononcer sur l'existence de l'âme : « ***L'âme n'est pas étrangère au monde de la science par essence. En effet, on peut imaginer des moyens d'investigation ; si l'âme est une entité qui définit la personnalité humaine, elle est d'une manière ou d'une autre en contact avec son cerveau. Cela implique une interaction avec la matière, car on sait que des lésions de la matière cérébrale peuvent modifier la personnalité d'un individu. Et dès lors qu'il y a interaction avec la matière, la science est capable d'étudier les modalités de ces interactions, il devient possible de mesurer indirectement les propriétés de l'âme. Vous voyez bien ici que l'approche réductionniste n'est pas démunie face à la question de l'âme. Au contraire, elle relève le défi, et c'est une excellente nouvelle pour tous ceux qui [...] préfèrent la connaissance à la croyance. Sauf qu'aucun de ceux qui prétendent savoir quelque chose sur l'âme n'a été capable de proposer un protocole pour tester ce qu'il dit savoir, comme si leurs spéculations ne reposaient sur aucune réalité*** » (p. 257-258).

Notre zététicien tombe de nouveau dans l'erreur scientifique dénoncée précédemment : penser que la science puisse tout étudier (y compris l'âme). Or, répétons-le : il est absolument impossible que la science, en tant que telle, puisse dire quoi que ce soit en ce qui concerne l'âme, car la science n'étudie que ce qui est matériel. Et l'âme humaine, si elle existe, est immatérielle. Il serait donc absurde de vouloir proposer un protocole scientifique pour la « tester<sup>24</sup> ».

Mais comme à son habitude, Thomas Durand préfère s'en tenir à psychanalyser le croyant : « *Une chose existe assurément : le désir des humains que l'âme soit réelle* » (p. 256).

---

23. « [...] ce que l'on nomme souvent "âme", mais qui, **faute d'une réelle définition** [...] » (p. 256).

24. En revanche, on peut tout de même dire que les expériences de mort imminente, citées dans la partie II de cet ouvrage, sont des indicateurs très précieux en faveur de l'existence d'une âme spirituelle chez l'homme, puisqu'elles démontrent que l'esprit humain survit à la mort.

## Erreur sur la notion de « foi »

La foi joue un rôle central dans les croyances religieuses. Mais qu'est-ce que la foi ?

D'après Thomas Durand, « **avoir la foi a certainement un aspect romanesque, romantique, esthétique, c'est espérer au-delà du raisonnable qu'une idée impossible à prouver finalement, d'une manière ou d'une autre, vaincra. [...] C'est se ranger du côté de toutes les superstitions, de la pensée magique, de l'obstination contre les faits, du rejet de la méthode, des galimatias gouroutisants, des promesses démagogues et des élans intégristes, c'est se livrer corps et biens au bon vouloir de cyniques manipulateurs ou de sincères illuminés dont la ferveur ne saurait remplacer la prudence, l'autocritique, le goût d'argumenter les pour et les contres. [...] D'un point de vue épistémique, la foi n'est pas une vertu, pas plus qu'elle n'est un avantage pour examiner le monde de manière objective, efficace et rationnelle** » (p. 337).

Thomas Durand comprend mal ce que signifie « avoir la foi ». Selon lui, la foi reviendrait à « croire aveuglément sans rationalité dans ce qu'on espère être vrai ». Il reprend d'ailleurs la définition qu'en donne Ambrose Gwinnett Bierce : « **Foi : croyance sans preuve dans ce qui est affirmé par quelqu'un qui parle sans savoir, ou qui pense sans comparer** » (p. 277).

« *Le doute et la raison font partie du parcours de l'athée comme la foi et l'espérance appartiennent à celui du croyant* » (p. 228).

Ce qu'il ne semble pas comprendre, c'est que la foi n'est pas une croyance aveugle, mais plutôt un acte de confiance qu'on décide librement de faire en quelqu'un. Et pour faire cet acte, il faut de bonnes raisons. Si je dis à mon fils « j'ai foi en toi, tu vas y arriver », cela signifie que j'ai confiance en lui et en ses capacités. Cela n'implique pas que je croie aveuglément qu'il va réussir. Je peux avoir de très bonnes raisons de penser que mon fils va avoir du succès (par exemple, de bonnes notes à l'école) et dire quand même que j'ai *foi* en lui.

L'épistémologue Timothy McGrew prend l'analogie suivante pour parler de la foi : vous vous apprêtez à sauter en parachute depuis un avion avec un moniteur. La probabilité que vous vous en sortiez est très haute. Rationnellement, vous savez que vous avez 99,99 % de chances d'atterrir sain et sauf. Mais avant de vous jeter de l'avion, il vous faut quand même cet « acte de foi » en la qualité du moniteur et de son matériel. Cette analogie démontre bien qu'avoir la foi, ce n'est pas croire aveuglément. C'est plutôt un acte de confiance et d'espérance qui, pour être sérieux, doit être fondé rationnellement. C'est là le point clé que Thomas Durand ne comprend pas lorsqu'il affirme qu'avoir la foi consiste à « **se ranger du côté de toutes les superstitions, de la pensée magique, de l'obstination contre les faits** ».

Dès lors qu'on a compris que la foi ne consiste pas à croire aveuglément, mais bien à faire confiance à quelqu'un, on comprend alors que celle-ci n'est pas épistémiquement mauvaise et qu'elle est même le fondement de nos croyances quotidiennes. À ce titre, Thomas Durand a certainement « foi » en la compétence des experts dans de nombreux domaines : « **Nous devons négocier cognitivement avec le monde et déléguer une partie de la connaissance vers des référents, des experts auxquels nous faisons confiance. Nous leur déléguons le soin de savoir pourquoi X est vrai, tandis que nous nous contentons d'admettre la véracité de X** » (p. 261).

Avoir foi en quelqu'un n'est donc pas contraire à la raison, si nous avons de bonnes raisons de croire en cette personne. Or, s'il est possible de montrer l'existence de Dieu (nous verrons que c'est le cas), alors il est manifeste qu'il n'est pas irrationnel d'avoir foi en lui. Avoir foi en Dieu serait irrationnel si et seulement si l'on pouvait démontrer son inexistence ou découvrir de bonnes raisons de ne pas lui faire confiance<sup>25</sup>.

## Erreur sur le rapport entre la foi et les preuves

La conception erronée qu'a Thomas Durand de la foi l'amène à conclure que, si l'on pouvait démontrer la vérité d'une religion particulière, alors il n'y aurait plus de place pour la foi, car on ne serait plus libre d'y adhérer : « **Quant à la religion, si elle misait sur les preuves, elle devrait renoncer à la foi** » (p. 21).

Mais il se trompe. Si l'on pouvait montrer l'origine divine de la religion chrétienne (et l'Église catholique enseigne que cela est possible<sup>26</sup>), cela n'impliquerait en aucun cas qu'il faille renoncer à la foi. En effet, la foi théologale (celle qui sauve) n'a rien à voir avec l'adhésion à un contenu théorique. Vous pouvez très bien savoir que le christianisme est vrai et le rejeter, tout simplement parce que vous n'avez pas envie de vous convertir. Savoir qu'un contenu doctrinal est vrai ne vous force pas à avoir la foi. Ce savoir intellectuel n'oblige personne à donner sa vie à Dieu en lui disant « je t'aime, Seigneur, sois le maître de ma vie ». Non, la vraie foi reste libre<sup>27</sup>. Jamais les preuves ne pourront vous forcer à aimer quelqu'un et à lui remettre votre vie, puisqu'il s'agit uniquement d'un acte du cœur et de la volonté. Les preuves ne détruisent donc pas la foi, elles la rendent possible et confortent ceux qui auraient envie d'y adhérer avec le cœur « si c'était vrai ».

## La liberté de croire suite à une apparition ou une preuve reste absolument intacte

« *Si Dieu se révèle au croyant, lui apparaît, lui parle, il n'est plus question d'épargner sa liberté de ne pas croire* » (p. 173), affirme Thomas Durand.

Ici, il convient de distinguer le fait de « croire que quelqu'un existe » et le fait de « croire **en** quelqu'un ». On peut très bien savoir que Dieu existe sans croire « en lui », c'est-à-dire sans lui faire confiance et lui remettre sa vie. La théologie chrétienne affirme que les démons n'ont aucun doute sur l'existence de Dieu en tant que tel et sur la vérité de la révélation, mais qu'ils refusent d'avoir foi en Dieu (cf. [Ja 2, 19](#)). Aussi, même si Dieu se révèle directement aux croyants, l'homme restera toujours libre de mettre ou non sa foi en Dieu.

---

25. Pour être tout à fait précis, on distinguera trois sens au mot « foi » :

– la **foi au sens relationnel** peut signifier la confiance qu'on a en quelqu'un (par exemple, en Dieu).

– la **foi au sens doctrinal** désigne l'ensemble des doctrines qui rendent intelligible la Révélation.

– la **foi théologale**, elle, est un « acte de l'intelligence adhérant à la vérité divine sous le commandement de la volonté mue par Dieu au moyen de la grâce » (Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, tome II, question 2, article 2, 9 ; voir Cc. Vatican I : Dz 3010).

26. Pape Pie XII, encyclique *Humani Generis* : « Dieu [a] disposé un grand nombre de signes extérieurs éclatants qui nous permettent de **prouver, de façon certaine, l'origine divine de la religion chrétienne avec les seules lumières naturelles de notre raison.** »

27. C'est aussi la position de l'Église catholique. Voir concile Vatican I, constitution dogmatique *Dei Filius*, Dz 3035 : « *Si quelqu'un dit que l'assentiment de la foi chrétienne n'est pas libre, mais qu'il est produit nécessairement par les arguments de la raison humaine, ou que la grâce de Dieu est seulement nécessaire pour la foi vivante qui opère par la charité (Ga 5, 6), qu'il soit anathème.* »

Thomas Durand prétend par ailleurs que, si l'existence de Dieu était rationnellement démontrable, alors l'homme n'aurait plus aucune préoccupation en dehors de lui. On ne pourrait pas se passionner pour d'autres activités, comme le foot ou la musique : « *Si la croyance en Dieu reposait sur de réelles connaissances, si les humains recevaient la totale certitude de son existence, songeons aux conséquences. Une telle révélation n'occuperait-elle pas tous les esprits ? Les humains ne seraient-ils pas tous obsédés par l'idée d'être jugés, observés, éventuellement guidés par des moyens mystérieux ? Comment se passionner pour le foot, la musique ou une carrière quand vous avez une relation, une ligne directe, avec le créateur de l'univers ? Le salut de notre âme deviendrait forcément notre première et peut-être unique préoccupation* » (p. 347-348).

L'objection nous semble très faible. Il est vrai que, si Dieu existait et que le christianisme était vrai, le salut des âmes devrait être la première préoccupation de chaque être humain. Mais rien n'empêche que l'homme ait d'autres activités extérieures, en plus d'avoir une relation directe avec Dieu<sup>28</sup>. Dans un paradigme théiste, il serait parfaitement logique que Dieu, ayant créé le monde, ait l'intention que nous en usions et lui fassions porter du fruit. Ces activités ne s'opposeraient donc pas à la religiosité de chacun.

### Erreur sur la distinction croyance / savoir :

Thomas Durand prétend aussi que la religion relève de la croyance et non de la connaissance. Mais il semble ne pas comprendre non plus ce que signifient ces termes. Remettons donc les choses au clair.

En philosophie, on définit la croyance comme étant « l'adhésion de l'intellect à une proposition donnée ». Il s'agit simplement de « tenir pour vraie » une certaine proposition. Par exemple, si je crois qu'il va pleuvoir demain, mon intellect adhère à la proposition « il va pleuvoir demain ». C'est aussi simple que cela. Ainsi, les philosophes s'accordent pour dire que même les vérités les plus évidentes, comme «  $1 + 1 = 2$  » ou « le théorème de Pythagore est vrai », sont des croyances, mais ce sont des croyances justifiées (en l'occurrence ici, démontrées).

C'est là qu'intervient la notion de « savoir ». Les philosophes définissent le savoir comme étant « une croyance vraie et justifiée ». Ces trois mots sont fondamentaux. Tout savoir est une croyance, mais cette croyance doit être vraie et justifiée. Pourquoi « justifiée » ? La définition de « croyance vraie » ne suffit-elle pas ? Eh bien non ! Imaginez que vous croyez avoir gagné au loto, et, aussi improbable que cela soit, il s'avère que vous avez eu un immense coup de chance et que cette croyance est vraie. Peut-on vraiment parler de « savoir » si vous n'avez aucun argument au préalable pour justifier que vous gagnerez ? Pas vraiment... On peut juste parler de « coup de chance » et de « croyance aveugle », mais certainement pas de « savoir ».

---

28. C'est, par exemple, le cas du prêtre catholique Georges Lemaître, qui est à l'origine de la théorie du Big Bang. Rien ne l'empêchait de concilier sa foi ardente et sa passion pour l'astrophysique. On pourrait citer également le cas d'Olivier Giroud, footballeur professionnel, qui a toujours clamé haut et fort que sa foi au Christ était sa priorité : <https://fr.aleteia.org/2020/09/11/sur-les-plateaux-tele-la-foi-decomplexee-dolivier-giroud/>.

En résumé, nous avons donc :

Croyance : *adhésion de l'intellect à une proposition*<sup>29</sup>.

Savoir / connaissance : *adhésion à une croyance vraie et justifiée*<sup>30</sup>.

La justification peut prendre différentes formes. En mathématiques, on exige une justification infaillible pour parler de la connaissance. Par exemple, on sait qu'un théorème n'est vrai qu'à partir du moment où il a été rigoureusement et infailliblement démontré qu'il est vrai. En sciences expérimentales, on exige que le phénomène se répète un grand nombre de fois. Par exemple, si, après dix mille tests répétés, vous constatez qu'un même médicament est efficace pour empêcher la transmission d'une maladie, alors vous pouvez conclure que vous « savez » que le médicament marche.

Dans un tribunal, vous pouvez aussi « savoir » qu'un homme est coupable d'un crime s'il y a une **somme d'indices convergents et convaincants qui montrent** sa culpabilité en dehors de tout doute raisonnable. Par exemple, vous pouvez apporter la preuve qu'un suspect est coupable grâce aux empreintes digitales relevées sur le pistolet utilisé sur la scène de crime, ou grâce à une analyse du groupe sanguin retrouvé sur les lieux, qui correspond à celui de l'accusé. Ces « preuves » établissent la vérité de la culpabilité du coupable, non pas avec une certitude d'ordre mathématique, mais de manière très probable.

### Croire empêche-t-il de comprendre ?

D'après Thomas Durand, « *croire empêche de comprendre pourquoi l'on croit* » (p. 310). Or, cela est tout à fait faux. Je crois que  $E = mc^2$  parce que des autorités compétentes me disent que c'est vrai. Mais cela ne m'empêche pas d'essayer de comprendre *pourquoi* c'est vrai. Je peux donc croire une vérité *X a priori* et essayer, **dans un second temps, de comprendre** pourquoi X est vrai. De même, je peux croire que ce qu'enseigne l'Église sur l'eucharistie est vrai. Mais cela ne m'empêche pas de comprendre *pourquoi* ce qu'elle dit est vrai. Je peux tout à fait étudier historiquement et bibliquement le bien-fondé de cette doctrine et sa confirmation à travers les miracles eucharistiques<sup>31</sup>. J'aurai alors approfondi ma compréhension de ma croyance qui, elle, existait déjà.

### Qu'est-ce qu'une preuve ?

Une preuve désigne un « *raisonnement propre à établir solidement la vérité*<sup>32</sup> », ou encore un « élément matériel ou conceptuel qui permet d'accréditer une thèse et d'infirmer son contraire ». Cependant, le mot « preuve » peut avoir une signification plus précise en fonction du contexte dans

---

29. Qu'on ne se méprenne pas : cette définition de la croyance ne relève que de l'assentiment intellectuel, pas de la croyance « en quelqu'un ». Cette distinction est vraiment nécessaire, car on pourrait tout à fait croire qu'une personne existe (donc adhérer à la proposition « la personne X existe ») sans pour autant lui faire confiance et « croire en elle ». Quand vous dites à quelqu'un « je crois en toi », cela veut dire « je te fais confiance », et non « je crois que tu existes ». Cela suppose que vous ne doutiez pas de l'existence de la personne en question ! Le fait que je croie en l'existence d'Emmanuel Macron n'implique pas que je croie « en » Emmanuel Macron...

30. Évidemment, le problème de la définition de la connaissance est encore plus subtil, comme l'a montré Edmund Gettier dans un fameux article (cf. Edmund L. Gettier, « Is Justified True Belief Knowledge ? », *Analysis*, 23, 1963, p. 121-123). Il y expose le fait qu'il peut y avoir quelques cas rarissimes où même une croyance vraie et justifiée ne *suffit* pas pour être l'objet d'une connaissance. Pour faire simple, nous dirons que les épistémologues s'accordent à dire que, pour fonder la connaissance, il est nécessaire d'avoir une croyance vraie justifiée et que, **dans la grande majorité des cas, cela est suffisant.**

31. Voir notre précédent ouvrage, *Soyez rationnel, devenez catholique !*, Marie de Nazareth, 2022, p. 342-348 et 355-364.

32. <https://www.cnrtl.fr/definition/preuve>.

lequel il est utilisé. En mathématiques, il fait référence à une démonstration qui établit avec certitude sa conclusion. C'est-à-dire que, à supposer que les axiomes soient vrais et que le raisonnement logique fonctionne bien, la conclusion est établie de manière certaine et irréfutable.

Dans les sciences empiriques, on parle de « preuve » dans un contexte un peu différent. On peut dire qu'on a la « preuve » que les plantes ont besoin de soleil et d'eau pour grandir, dans la mesure où l'on constate empiriquement de manière répétée que c'est le cas. On dira qu'une théorie est « prouvée » lorsqu'elle a été vérifiée un grand nombre de fois. C'est dans ce sens que l'on dit avoir « prouvé » l'efficacité d'un vaccin, par exemple.

En philosophie, on parle de « preuve » dans un contexte encore différent. Il y a une « preuve » lorsqu'un argument est logiquement valide et qu'il s'appuie sur des prémisses vraies. Bien sûr, ces preuves présupposent certaines choses : que le monde extérieur ne soit pas une illusion de l'esprit, que nos sens soient fiables, etc. Ces preuves reposent sur certains axiomes de la pensée (tout comme les preuves des sciences empiriques). Traditionnellement, on parle de « *preuves de l'existence de Dieu* », non pas dans le sens des preuves que cherchent les sciences naturelles, mais dans le sens d'« arguments convergents et convaincants » qui permettent d'atteindre à de vraies certitudes » (Catéchisme de l'Église Catholique, § 31).

Thomas Durand propose de définir la notion de « preuve » de la manière suivante : « Une preuve, dans le sens le plus fort, est un énoncé qui, lorsqu'il est compris, entraîne l'adhésion » (p. 24). Cette définition est fautive. Je peux tout à fait comprendre l'énoncé du grand théorème de Fermat, ce n'est pas pour autant que cela entraîne mon adhésion. Pour que cela emporte mon adhésion, il suffirait qu'une démonstration valable de cet énoncé ait été proposée et que cette démonstration emporte l'adhésion générale des personnes de bonne foi qui sont en mesure de la comprendre (en l'occurrence ici, les mathématiciens professionnels<sup>33</sup>).

Nous garderons donc notre définition initiale du mot « preuve » et nous rejetons celle de Thomas Durand qui est factuellement erronée.

« Si l'on pouvait démontrer l'existence de Dieu, ça se saurait »

D'après Thomas Durand, l'existence de Dieu « **ne fait l'objet d'aucun consensus** » (p. 313). Selon lui, si l'on pouvait montrer l'existence de Dieu de manière objective, cela serait largement connu par tous les experts dans le monde : « Si un seul élément de **preuve scientifique** était disponible, il serait évidemment largement connu, salué par des déclarations officielles, récompensé par des prix prestigieux, publié dans une grande revue, discuté par les experts, et serait sans nul doute passé au cœur d'une controverse relayée par les médias et les réseaux sociaux » (p. 262).

Nous lui répondrons d'abord que la question de l'existence de Dieu sort du champ de la démarche scientifique empirique. Elle concerne principalement la philosophie qui peut, le cas échéant, partir de l'observation du réel pour remonter à un principe premier à l'origine de toutes choses.

---

33. On constate aussi qu'il y a des preuves nombreuses et valables (comme celles de la rotondité de la Terre) qui, pourtant, n'entraînent pas l'adhésion de tous. En effet, selon les sondages, 16 % des Américains et 9 % des Français croient toujours que la Terre est plate (revue de presse de RTL du 19 décembre 2019).

Cela étant, le fait que l'existence de Dieu ne fasse pas l'objet d'un consensus ne montre pas que les preuves de l'existence de Dieu soient fausses. Le fait que les scientifiques ou les philosophes soient en désaccord entre eux n'implique pas qu'il soit impossible de trancher la question. Il faut savoir que quasiment *tous* les sujets philosophiques sont soumis à la controverse. Vous trouverez toujours quelqu'un qui va contester ce qui peut vous paraître être une évidence. Certains philosophes contemporains défendent ardemment l'inexistence du libre arbitre, le fait que la vie ne vaille pas la peine d'être vécue, et même le fait qu'il y a de fortes chances que nous vivions dans une simulation. Peter Singer et un bon nombre de philosophes « pro-choix » vont même jusqu'à défendre l'infanticide plusieurs mois après la naissance ! Certains font l'apologie du suicide, d'autres affirment qu'il est immoral d'avoir des enfants...

Bref, toutes sortes de thèses bizarres ont été défendues et le sont encore. Pourtant, le fait que certains philosophes pensent ces choses ne vous fait pas dire : « Les philosophes sont en désaccord, donc on ne peut pas trancher la question de l'existence du libre arbitre, du suicide ou de la moralité de l'infanticide. » Il se pourrait très bien que ces philosophes se trompent tout simplement et que leurs arguments soient défectueux, d'où la nécessité de les examiner de près. De plus, il semble tout à fait prévisible que, lorsqu'on aborde des sujets aussi sensibles, tels que l'existence de Dieu, l'existence de l'âme ou le sens de la vie, il y ait des désaccords, car ces sujets suscitent de vives émotions en lien avec les histoires individuelles, qui font parfois obstacles à la rationalité de certains. Il est donc important de s'en tenir aux arguments uniquement, car les passions extra-rationnelles que ces questions peuvent déclencher sont susceptibles d'entraver l'enquête rigoureuse et posée.

On ajoutera que la plupart des philosophes athées, en particulier en Occident, n'ont jamais étudié sérieusement les preuves de l'existence de Dieu et les arguments sophistiqués développés par la théologie naturelle moderne. Ils sont tout simplement ignorants en la matière (et nous verrons que Thomas Durand l'est aussi). En conséquence, le fait qu'un certain nombre de philosophes contemporains ne soit pas théiste n'a rien d'étonnant. Ils sont pour beaucoup sous-informés et n'ont jamais examiné sérieusement les preuves issues de la métaphysique thomiste par exemple.

Ajoutons aussi que l'objection initiale contient une seconde erreur, qui est de croire que les preuves – à supposer qu'il en existe – devraient mettre tout le monde d'accord. Or, dire cela, c'est tout simplement s'aveugler sur l'extraordinaire résistance à la vérité dont est capable l'esprit humain, quand on aborde des sujets aussi sensibles. L'Histoire a montré que les controverses scientifiques pouvaient être extraordinairement passionnées ; elles le sont encore plus lorsque les enjeux sont métaphysiques.

On oublie alors l'immense importance de la volonté humaine. **Un bon nombre de personnes ne veulent tout simplement pas que Dieu existe**, puisqu'elles l'assimilent à la figure d'un père autoritaire, voire d'un tyran. Elles préfèrent alors mettre de côté la raison. Le philosophe athée Thomas Nagel avait d'ailleurs été particulièrement honnête en admettant la chose suivante : « *Je parle d'expérience, étant moi-même sujet à cette peur : je souhaite que l'athéisme soit vrai, et je suis mal à l'aise de voir que quelques-unes des personnes les plus intelligentes et mieux informées que je connaisse croient en Dieu. Ce n'est pas seulement que je ne crois pas en Dieu, et que j'espère ne pas me tromper. C'est que j'espère qu'il n'y a pas de Dieu ! Je ne veux pas qu'il y ait un Dieu : je ne veux pas que l'Univers soit comme ça. Mon intuition est d'ailleurs que cette crainte est responsable d'une grande part du scientisme et du réductionnisme de notre temps*<sup>34</sup>. »

---

34. Thomas Nagel, *The Last Word*, Oxford University Press, 1997, p. 130-131.



De même, George Wald (1906-1997), professeur de physiologie sensorielle à Harvard, prix Nobel de médecine en 1967, disait : « *Il n'y a que deux façons d'envisager l'origine de la vie ; l'une est la génération spontanée se poursuivant par l'évolution, l'autre est une création surnaturelle, œuvre de Dieu ; il n'y a pas de troisième possibilité. [...] La génération spontanée de la vie à partir de la matière inerte a été scientifiquement infirmée par Pasteur et d'autres, il y a 120 ans. Ceci nous laisse avec la seule conclusion que la vie a été créée par Dieu. [...] Cela, je ne l'accepterai pas pour des raisons philosophiques, parce que je ne veux pas croire en Dieu ; en conséquence, je choisis de croire en ce que je sais être scientifiquement impossible : la génération spontanée conduisant à l'évolution*<sup>35</sup>. »

Une fois qu'on a constaté l'emprise des passions dans ce domaine, il est tout simplement impossible d'arguer du désaccord général pour conclure que le problème est insoluble. La question de Dieu est précisément celle sur laquelle le désaccord ne prouve rien.

### L'exigence démesurée de « preuves définitives »

D'après notre zététicien, « *les preuves définitives de l'existence de Dieu font toujours défaut* » (p. 313). Commençons par une courte remarque sur l'expression « *preuves définitives* » que Thomas Durand emploie. Pense-t-il vraiment qu'il faille attendre d'avoir une preuve définitive (c'est-à-dire certaine, irréfutable) avant de pouvoir raisonnablement croire que Dieu existe ?

Cela nous semble mettre la barre trop haut. En effet, dans la vie de tous les jours, nous raisonnons de manière probabiliste. Si la météo me dit qu'il est probable qu'il pleuve demain, alors il est raisonnable pour moi de croire qu'il va pleuvoir demain. Même si je n'ai pas de « *preuve définitive* » et absolue sous la main, j'ai **assez d'éléments à ma disposition pour pouvoir émettre un jugement probable** et y donner mon assentiment. Par conséquent, même à supposer que les preuves de l'existence de Dieu ne puissent pas être des démonstrations au sens strict, il ne s'ensuivrait aucunement qu'il faille conclure : « On n'a pas pu trouver de preuves définitives de l'existence de Dieu, donc je n'y crois pas. » Ce serait une attitude irrationnelle, car elle refuse de prendre en compte la notion du « probable ».

Si l'athéisme est vrai, quelle est la probabilité que l'Univers soit contingent, qu'il ait commencé d'exister, qu'il existe une loi morale objective, que les constantes qui régissent le cosmos soient si finement réglées, qu'il existe de l'ordre au lieu du chaos, qu'il existe des êtres conscients dotés d'un libre arbitre et pouvant faire un usage fiable de leur rationalité ? On peut légitimement penser que cette probabilité est faible et donc que l'existence de Dieu est plus probable que sa non-existence. C'est typiquement la méthode d'un théiste bayésien, comme Richard Swinburne, qui permet de conclure qu'il existe un grand nombre de signes convergents et convaincants permettant de dire qu'il est très probable que Dieu existe<sup>36</sup>.

La réalité n'est donc pas binaire. **Même s'il n'existait aucune preuve absolue et définitive de l'existence de Dieu, la présence d'un faisceau de preuves convergentes et indépendantes suffirait à faire admettre à l'homme rationnel que le théisme est beaucoup plus probable que l'athéisme**<sup>37</sup>.

---

35. George Wald, au premier Congrès mondial de synthèse de la Science et de la Religion qui s'est tenu à Bombay (Inde), en 1986.

36. Richard Swinburne, *The Existence of God*, 2<sup>e</sup> ed., Clarendon Press, 2004.

37. D'autant plus que l'enjeu n'est pas qu'intellectuel. Que Dieu existe ou non a des implications sur la conception de l'Univers, sur l'idée qu'on se fait de l'homme, de sa finalité, de son bonheur.

Avant d'évaluer la probabilité de la vérité du théisme ou de l'athéisme, encore faudrait-il savoir bien définir ces mots.

## Qu'est-ce que l'athéisme ?

Au chapitre 22 intitulé « Qu'est-ce que l'athéisme ? », Thomas Durand affirme : « **C'est aux apologistes que l'on doit la classification qui intercale les agnostiques entre les croyants et les athées, peut-être pour éviter de s'interroger sur la distinction pourtant capitale qui existe entre l'opinion que l'on se fait d'un sujet comme l'existence de Dieu, d'un côté, et de l'autre le degré de certitude ou de preuve à l'appui de cette opinion** » (p. 225).

Or, cette assertion est fautive. Ce ne sont pas les « apologistes » qui ont créé cette classification (théiste, athée, agnostique). Les philosophes athées et agnostiques (dont Thomas Huxley) y ont contribué aussi. Cette classification a l'avantage de permettre de répondre directement à la question « Dieu existe-t-il ? ».

## L'athéisme n'est pas une absence de croyance

Thomas Durand tente de rejeter la définition traditionnelle de l'athéisme et de le redéfinir à sa manière, en suivant la ligne du « Nouvel athéisme » américain. Alors que les philosophes (croyants ou non) ont toujours défini le théisme par la proposition « Dieu existe » et l'athéisme par sa négation (c'est-à-dire la proposition « Dieu n'existe pas »), Thomas Durand, lui, pense pouvoir redéfinir l'athéisme comme étant une *absence de croyance* en Dieu<sup>38</sup> (p. 24).

Or l'idée que l'athéisme serait une « absence de croyance en Dieu » est parfaitement absurde. Si cette définition était vraie, alors on devrait dire que les plantes, les cailloux, les atomes (etc.) sont tous athées, puisqu'ils ont tous une *absence de croyance* en Dieu. On aurait alors plus de 10<sup>80</sup> athées dans l'Univers ! Tout cela n'a aucun sens évidemment.

Ici, Thomas Durand répondrait sûrement que sa définition de l'athéisme ne s'applique qu'aux personnes, et non aux objets inanimés. Cependant, les problèmes demeurent. En effet, on devrait alors en conclure que les bébés, les handicapés mentaux ou les personnes dans le coma sont athées, parce qu'ils ont une *absence de croyance* en Dieu, étant donné leur état mental. On aurait alors des scénarios absurdes où un grave accident de voiture pourrait transformer un théiste en athée en lui faisant perdre sa mémoire (et donc son adhésion à la proposition « Dieu existe »).

Supposons à présent que Thomas Durand veuille modifier sa définition de l'athéisme ainsi, pour éviter ces objections : « P est un athée si et seulement si **P a les capacités mentales de croire que Dieu existe, mais présente tout de même une absence de croyance en Dieu.** » Cette définition serait aussi problématique. Elle implique, en effet, que les agnostiques sont athées *de facto* (puisque les agnostiques sont mentalement *capables* de croire que Dieu existe, mais ont une *absence de croyance* en Dieu). Par exemple, si quelqu'un pense qu'il y a 50 % de chances que Dieu existe, on ne peut pas

---

38. La raison qui pousse Thomas Durand à donner cette définition est qu'elle lui permet de n'avoir pas à justifier ou à argumenter en faveur de l'inexistence de Dieu, et d'imposer l'athéisme comme un présupposé *par défaut*.

dire qu'il adhère pleinement à la croyance « Dieu existe ». Cette personne a une *absence de croyance* positive en l'existence de Dieu. Pourtant, on ne peut pas dire qu'elle soit athée.

Prenons le cas d'un agnostique qui pense que l'existence de Dieu est aussi probable que sa non-existence, et décide d'opter pour le pari de Pascal. Il choisit alors de remettre sa vie à Dieu, même s'il se montre hésitant sur son existence. Il prie au quotidien, va à l'église, mais pense toujours que l'existence de Dieu est aussi probable que sa non-existence. D'après la définition de Thomas Durand, une telle personne serait athée, ce qui semble absurde.

Bref, cette notion d'*absence de croyance* est défectueuse. **Le propre de l'être humain, c'est justement d'avoir des croyances !** Reste à savoir si ces croyances sont justifiées ou non. C'est pour cela que les dictionnaires et les encyclopédies philosophiques définissent bien l'athéisme comme **l'affirmation de l'inexistence de Dieu** : ce n'est pas une « invention » des méchants théistes ou apologètes ! Cette définition de l'athéisme est partagée par la quasi-totalité des philosophes athées eux aussi. Comme le dit le leader mondial de l'athéisme philosophique, Graham Oppy, « *l'athéisme est la croyance selon laquelle il n'existe aucun dieu*<sup>39</sup>. »

Le philosophe athée Paul Draper, auteur de l'article sur l'athéisme dans la fameuse *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, déclare : « *En philosophie, et plus spécifiquement dans la philosophie de la religion, le terme "athéisme" est utilisé pour désigner la proposition selon laquelle Dieu n'existe pas (ou, plus largement, la proposition selon laquelle il n'y a pas de dieux). Ainsi, pour être athée d'après cette définition, il ne suffit pas de suspendre son jugement sur l'existence d'un Dieu. Au lieu de cela, il faut nier que Dieu existe*<sup>40</sup>. »

Le philosophe britannique Robin Le Poidevin, athée, écrit de son côté : « **Un athée est celui qui nie l'existence d'un créateur personnel et transcendant de l'univers, plutôt que celui qui vit simplement sa vie sans référence à un tel être**<sup>41</sup>. »

John L. Schellenberg, philosophe athée, affirme lui aussi : « *L'athée n'est pas juste quelqu'un qui n'accepte pas le théisme, mais plus fortement quelqu'un qui s'y oppose* ». En d'autres termes, c'est la « **négation du théisme, l'affirmation qu'il n'y a pas de Dieu**<sup>42</sup>. »

Cette définition se retrouve également dans de multiples encyclopédies et dictionnaires de philosophie. Par exemple, dans la *Concise Routledge Encyclopedia of Philosophy*, William L. Rowe (athée également) écrit : « **L'athéisme est la position qui affirme la non-existence de Dieu. Il propose une incrédulité positive plutôt qu'une simple suspension de croyance**<sup>43</sup>. »

Une raison évidente qui rend la définition philosophique de l'athéisme (« Dieu n'existe pas ») préférable à celle de Thomas Durand est qu'elle permet de **donner une réponse directe** à l'une des questions métaphysiques les plus importantes de la philosophie de la religion, à savoir « Dieu existe-t-il ? » Cette question n'a que deux réponses directes possibles : « oui » (théisme) ou « non » (athéisme). Des réponses telles que « je ne sais pas », « personne ne sait », « je m'en fiche », « une réponse

---

39. <https://www.youtube.com/watch?v=jieFHDilAws>.

40. Voir l'article « Atheism and Agnosticism », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, disponible en ligne : <https://plato.stanford.edu/entries/atheism-agnosticism/>.

41. Robin Le Poidevin, *Arguing for Atheism: An Introduction to the Philosophy of Religion*, Routledge, 1996.

42. John L. Schellenberg, *Progressive Atheism: How Moral Evolution Changes the God Debate*, Bloomsbury, 2019, p. 5.

43. Voir l'entrée « Atheism », *Concise Routledge Encyclopedia of Philosophy*, Edward Craig ed., Routledge, 2000, p. 62–63.

affirmative n'a jamais été établie » ou « la question n'a pas de sens » ne sont pas des réponses directes à cette question<sup>44</sup>.

Une autre raison de préférer la définition traditionnelle en philosophie d'après Paul Draper est qu'elle **rend symétriques les définitions** de « l'athéisme » et du « théisme ». En effet, si le théisme est défini par la proposition « Dieu existe », alors, par symétrie, l'athéisme devrait être défini par la proposition « Dieu n'existe pas ». De manière générale, tous les « -ismes » en philosophie sont compris comme l'affirmation d'une position, pas une *absence* de position.

Ceci est crucial si l'on veut argumenter en faveur du théisme ou en faveur de l'athéisme. **Les états psychologiques des individus ne peuvent pas être vrais ou faux, ni être les conclusions d'arguments.** Par conséquent, si l'athéisme était une simple *absence de croyance en Dieu*, on ne pourrait pas dire des choses comme « l'athéisme est vrai » ou « l'athéisme est faux », car **une absence de croyance ne reflète aucun contenu propositionnel portant sur la réalité**, mais un simple état psychologique dans lequel se trouve une personne.

Ainsi donc, **si l'athéisme est défini comme « l'état mental de l'absence de croyance en Dieu », alors il ne peut exister aucun argument contre l'athéisme en principe, car les arguments ne peuvent s'attaquer qu'aux affirmations portant sur la réalité.** Vous ne pouvez avoir un argument dont la conclusion est : « Donc l'absence de croyance en Dieu est fausse. » En conséquence, un argument en faveur de la proposition « Dieu existe » ne serait plus un argument contre l'athéisme, ce qui n'a pas de sens.

Pour ces raisons, les philosophes préfèrent définir l'athéisme comme la négation de l'existence de Dieu. Un athée est donc quelqu'un qui affirme que Dieu n'existe pas<sup>45</sup>.

### L'erreur de l'analogie des jarres

Pour justifier sa définition, Thomas Durand propose l'analogie suivante : « Prenons une jarre dans laquelle on a placé une quantité importante mais inconnue de billes. Si vous me demandez si je crois que la jarre contient un nombre pair de billes, je vous répondrai "non". Si vous voulez en conclure que je crois que la jarre contient un nombre impair de billes, vous êtes imprudent. En réalité, je ne crois pas non plus que la jarre contient un nombre impair de billes. Je peux regarder cette jarre, admettre qu'elle contient des billes et ne tenir aucune croyance du genre. Notez que je ne suis pas agnostique du nombre de billes puisque j'admets qu'on peut tout à fait l'ouvrir et effectuer un comptage qui apporte une réponse définitive. Mais en attendant, je ne crois rien par rapport à la question d'un nombre pair ou impair. Il s'agit bien d'une absence de croyance. » (p. 233)

Thomas Durand vient en réalité de nous décrire ce qu'on appelle *l'agnosticisme épistémique*, qui diffère de *l'agnosticisme épistémologique*. En effet, l'agnosticisme épistémologique déclare qu'il est impossible de savoir si Dieu existe ou non. Au contraire, l'agnosticisme épistémique soutient que la proposition « Dieu existe » a à peu près autant de chances d'être vraie que la proposition « Dieu n'existe pas ». Ne croire « rien », ce n'est donc pas croire qu'il n'y a pas de preuve que Dieu existe. Or,

---

44. Voir Robin Le Poidevin, *Agnosticism: A Very Short Introduction*, Oxford University Press, 2010, p. 8.

45. Un terme existe déjà pour définir celui qui a une « absence de croyance » en l'existence de Dieu : le « non-théiste », qui désigne donc celui qui n'affirme pas la proposition « Dieu existe ». Cette catégorie comprend à la fois les athées, les agnostiques et autres.

il semble que Thomas Durand ne prenne pas cette notion en compte. L'attitude rationnelle face au scénario de la jarre qu'il décrit est de dire que la probabilité épistémique qu'il y ait un nombre pair de billes est de 0,5. Il faut donc opter pour un agnosticisme épistémique<sup>46</sup>.

## Confusion entre le théisme et le déisme

Thomas Durand fait une confusion importante entre les termes « déisme » et « théisme ». Il estime que le théisme est un « *système de croyances centré autour de l'existence d'un créateur du cosmos qui se révèle aux humains à travers des manifestations, principalement des textes et des miracles* », tandis que le déisme est un « *système de croyances reconnaissant l'existence d'un créateur du cosmos* » (p. 15-16). Ainsi, selon le zététicien, un déiste est une personne qui répond « "oui" à la question "Croyez-vous/pensez-vous qu'il existe une entité douée de volonté à l'origine de l'univers ?" », un théiste est une personne qui répond « "oui" à la question "Croyez-vous/pensez-vous qu'il existe un Dieu, qu'il s'est révélé à l'Homme et entretient une relation avec lui ?" » (p. 238).

Or, c'est faux. Le déisme s'est défini historiquement, à la suite des Lumières, comme étant l'idée que Dieu existait **et** qu'il était resté en retrait du monde<sup>47</sup>. Dire que le déisme se réduit simplement à affirmer que Dieu existe, sans plus de précision, pose de graves problèmes de définition. En effet, si le déisme se résumait à la proposition « Dieu existe », alors la proposition « Dieu n'existe pas » devrait être qualifiée d'« adéiste ». Or, on parle bien d'« athéisme » et non d'« adéisme ». Par conséquent, si l'athéisme désigne la croyance en l'inexistence de Dieu (ou l'absence de croyance en Dieu, selon Thomas Durand), alors la croyance en Dieu *au sens large* devrait, par symétrie, être qualifiée de « théiste » et non de « déiste ».

De plus, si le théisme était l'affirmation selon laquelle Dieu existe **et** s'est révélé, comme le prétend Thomas Durand, alors nous devrions conclure, par symétrie, que l'athéisme (c'est-à-dire la négation de cette proposition) consisterait à nier l'existence de Dieu ou bien à affirmer que Dieu existe mais qu'il ne s'est pas révélé<sup>48</sup>. Selon cette définition, on pourrait donc être athée et croire que Dieu existe, chose parfaitement absurde !

Par conséquent, les objections aux définitions traditionnelles que nous avons rappelées ne tiennent pas debout.

## Bilan des définitions

Faisons un petit bilan de terminologie.

1. Un théiste est quelqu'un qui affirme la proposition « Dieu existe ».
2. Un athée est quelqu'un qui affirme la proposition « Dieu n'existe pas ».
3. Un agnostique est quelqu'un qui affirme la proposition « Je ne sais pas si Dieu existe ».

---

46. On notera d'ailleurs que l'analogie des boules dans la jarre n'est pas vraiment adéquate pour décrire la position de Thomas Durand, puisqu'il ne semble pas croire que la proposition « Dieu existe » ait autant de chances d'être vraie que fausse.

47. C'est pourquoi le Larousse définit le déisme comme une doctrine qui « *rejette toute révélation et ne croit qu'à l'existence d'un Dieu comme cause du monde et à la religion naturelle* » (<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/déisme/22981>).

48. En bonne logique, la négation de « A et B » revient à affirmer « A et non(B) » ou « non(A) et B » ou « non(A) et non(B) ». Ici, A = « Dieu existe » et B = « Dieu s'est révélé ». B étant inclus dans A (car B implique A), la négation de « A et B » revient à affirmer « non(A) » ou « A et non(B) », c'est-à-dire « Dieu n'existe pas » ou bien « Dieu existe et il ne s'est pas révélé ».

- ⇒ Parmi les agnostiques, on distingue les agnostiques *épistémiques*, qui n'ont pas de raisons de pencher d'un côté ou de l'autre, mais qui seraient prêts à se laisser convaincre par des arguments probants ; et les agnostiques *épistémologiques* qui refusent *a priori* toute tentative de preuve de l'existence ou de l'inexistence de Dieu, affirmant que la raison humaine est incapable de trancher sur ces questions<sup>49</sup>.

Dans la catégorie « théiste », il existe encore deux sous-ensembles : le « théisme révélé » et le « déisme ».

- Le « théisme révélé » affirme non seulement que Dieu existe, mais qu'en plus il s'est révélé à l'homme dans une religion particulière (exemples : christianisme, judaïsme, islam).
- Le « déisme », lui, soutient que Dieu existe, mais qu'il ne s'est pas révélé à l'homme : il est resté en retrait après la création de l'Univers. C'était la position de Voltaire, qui était ouvertement antireligieux, mais qui reconnaissait tout de même que Dieu existait en tant que « grand horloger » de l'Univers.

### Sommes-nous tous athées ?

Chose amusante, Thomas Durand tente ensuite de nous expliquer que nous sommes tous athées d'une manière ou d'une autre : « *Ceci est rarement souligné mais **tous les individus qui se reconnaissent dans le monothéisme font, sans le savoir, l'expérience de l'athéisme.** En effet, les chrétiens, juifs et musulmans sont athées vis à vis de Mami Wata, Vishnu, Athéna, Osiris, Marduk ou Izumo [...]. **Parmi les dizaines de milliers de divinités adorées au cours de l'histoire, les monothéistes ne sont séparés des athées que par un unique et dernier dieu.** Beaucoup de monothéistes considéreraient comme absurde qu'on les appelle "athées". **De même, celui qui ne croit pas à l'existence des licornes (ce qui, je présume, est votre cas) n'apprécierait pas d'être étiqueté "alicorniste" ou "amonokériste"** » (p. 228-229).*

Notre zététicien fait référence ici à de vieux arguments rhétoriques utilisés par certains militants athées aux États-Unis. Selon eux, les croyants sont tous athées vis-à-vis des autres dieux, et les vrais athées vont juste un cran plus loin en attestant l'existence d'aucun dieu. Mais cette affirmation est ridicule. Ce serait comme si un homme célibataire disait à un homme marié : « Toi aussi, tu es célibataire à l'égard de toutes les autres femmes. Moi, je suis juste célibataire à l'égard d'une femme de plus. » Cela n'a pas de sens. Ou bien on est célibataire, ou bien on ne l'est pas. De même, ou bien on est athée, ou bien on ne l'est pas. Dire qu'un théiste est athée à l'égard de tous les dieux issus de la mythologie grecque ou autre n'a pas de sens puisque, par définition, un athée professe l'inexistence de *tous types* de dieux (de même qu'un célibataire est quelqu'un qui n'est marié avec *aucune* femme).

Remarquons au passage l'aberration intellectuelle qui consiste à comparer les dieux grecs ou indiens au monothéisme classique professant un Dieu transcendant, immatériel, éternel, infini, suprêmement intelligent, omniscient et omnipotent. Il est absurde de mettre sur le même plan l'être le plus parfait qu'on puisse concevoir et de vulgaires créatures contingentes dont les attributs ne sont que le fruit d'anthropomorphismes. Ces dieux ne sont rien d'autre que des « super humains » avec des super pouvoirs.

---

49. Nous en avons un exemple typique chez Kant dans sa *Critique de la raison pure*.

## Dieu versus un « triangle à seize côtés »

Thomas Durand pense qu'il est impossible de statuer sur l'existence de Dieu, de la même manière qu'il est impossible d'établir l'existence d'objets farfelus : « *Pourrait-on statuer sur l'existence d'un **triangle à seize côtés invisibles situé hors de l'espace-temps et féroce**ment amoureux de toutes les fourchettes mélomanes ascendant Capricorne ? Sûrement pas* » (p. 241).

Cette affirmation est stupide. On peut évidemment prouver que de telles choses n'existent pas, car elles sont métaphysiquement contradictoires ! Un triangle a nécessairement trois côtés. Par conséquent, la notion même de « *triangle à seize côtés* » est impossible. De même, un triangle est nécessairement situé dans l'espace. Il est donc impossible qu'un triangle soit « *situé hors de l'espace* » (c'est de la géométrie du niveau primaire !). Enfin, un triangle est une forme géométrique, et les formes géométriques ne sont pas susceptibles d'avoir des sentiments ou une quelconque volonté. Par conséquent, les notions mêmes de « *triangle féroce*ment amoureux » ou de « *fourchettes mélomanes* » sont contradictoires en elles-mêmes. Il est donc tout à fait possible de statuer sur l'existence d'un tel triangle : il n'existe pas, car il est ontologiquement contradictoire. Nul besoin d'être un maître en philosophie analytique pour le détecter.

Rien de cela n'est comparable avec le concept de Dieu issu du théisme classique. On pourrait tout à fait statuer sur sa fausseté, si le concept était illogique. Mais il est impossible de démontrer son incohérence interne.

## Attaque envers les attributs divins

### L'omnipotence de Dieu

Malheureusement, Thomas Durand ne semble pas de cet avis. Il prétend ni plus ni moins montrer (p. 28) que le concept d'un Dieu omnipotent, omniscient et pleinement bon est logiquement contradictoire, et donc que l'existence du Dieu des monothéismes est impossible. Bien sûr, il ne donne aucune définition de l'omnipotence, mais sous-entend qu'elle signifie « pouvoir tout faire ». Or, étant donné que Dieu ne peut pas créer une pierre si lourde qu'il serait incapable de la soulever, il ne peut pas tout faire. Dieu n'est donc pas omnipotent : contradiction. Époustouflante démonstration ! Thomas Durand pense avoir réfuté le théisme classique en moins d'une page ! Comme si l'argument de la pierre n'avait pas déjà été réfuté dès le Moyen Âge par saint Thomas d'Aquin, lorsqu'il analysait les implications logiques de la toute-puissance<sup>50</sup>.

Aujourd'hui, plus aucun philosophe athée ne défend cet argument au niveau académique, tant le concept d'omnipotence est mal compris par ceux qui l'énoncent. Thomas Durand pense que l'omnipotence ou la toute-puissance signifie « pouvoir tout faire ». Le problème est que les philosophes théistes n'ont jamais défendu une telle conception de l'omnipotence. La toute-puissance, dira le théiste, c'est pouvoir faire *tout ce qui est métaphysiquement ou logiquement possible*. Il est absurde de penser que Dieu puisse faire des choses contradictoires, comme créer un cercle carré ou

---

50. Saint Thomas d'Aquin, *Questions disputées sur la puissance de Dieu*, article 5 : « Dieu peut-il faire ce qu'il ne fait pas et défaire ce qu'il fait ? » ; article 7 : « Pourquoi dit-on que Dieu est tout-puissant ? ». Le paradoxe de la pierre avait déjà été traité par Denys l'Aréopagite vers l'an 500 : « Les noms divins », 893B in Pseudo-Dionysius, *Œuvres complètes*, Aubier, 1943.

s'opposer au principe de non-contradiction (faire que A et non(A) existent simultanément et sous le même rapport). Il y a un grand nombre de choses que Dieu ne peut pas faire ! Par exemple, Dieu ne peut pas cesser d'exister en se suicidant. Il ne peut pas faire que j'existe et que je n'existe pas à la fois. Il ne peut pas créer un monde où il me force à lever librement la main. Il ne peut pas me donner la dernière décimale de  $\pi$  ou le plus grand de tous les nombres premiers. De même, nous répondons que Dieu ne peut pas créer une pierre qu'il ne pourrait pas soulever, car l'idée même qu'un être tout-puissant puisse créer quelque chose qui vienne l'empêcher d'exercer sa puissance est contradictoire.

Thomas Durand répond à cette objection de la manière suivante : « *Dieu, en fait, ne serait pas réellement omnipotent, mais il serait néanmoins capable de faire tout ce qui est logiquement possible [...]. Cette concession est très intéressante lorsqu'elle est proposée, car elle montre que ceux qui cherchent à fonder leur croyance sur la raison sont forcés de placer la logique, en quelque sorte, au-dessus de Dieu* » (p. 28-29).

Non, la logique n'est pas « *au-dessus* » de Dieu. Elle permet simplement de régir le réel. Dieu n'est pas « en dessous » des lois de la logique juste parce qu'il est incapable de faire ce qui est logiquement impossible. En effet, ne pas pouvoir faire l'impossible n'est pas une impuissance, car l'impossible est de l'ordre du néant. Ne pas pouvoir créer un « célibataire marié » ou ne pas pouvoir me dire quelle est la forme du violet n'est pas une impuissance, car les concepts mêmes de « célibataire marié » ou de « forme du violet » sont dépourvus de sens, ils relèvent du non-être.

Ne pas pouvoir faire ce qui est logiquement ou métaphysiquement impossible n'est donc pas contraire à la toute-puissance. Certes, il est vrai qu'il n'est pas logiquement possible de modifier des vérités absolument nécessaires, comme les lois de la logique. Mais il ne s'agit pas là d'une limitation à la toute-puissance de Dieu. Au contraire, il s'agit d'une conséquence de sa perfection. On comprend alors pourquoi Thomas Durand se trompe lorsqu'il affirme : « *Il faut admettre que Dieu ne puisse pas changer les lois de la logique. Et donc la logique ne peut qu'aboutir à la conclusion que Dieu n'est pas omnipotent* » (p. 106).

Thomas Durand poursuit : « *En réalité, ce mouvement de retrait qui limite Dieu à ce qui est logiquement possible est une fausse réponse. Car on peut concevoir de manière parfaitement logique une entité capable de fabriquer un rocher trop lourd pour qu'elle puisse le soulever* » (p. 29).

Il est tout à fait vrai qu'on peut concevoir de manière logique un être capable de fabriquer un rocher trop lourd pour qu'il puisse le soulever. En revanche, on ne peut pas concevoir de manière logique qu'un être **omnipotent** (et donc **capable de soulever tout rocher**) puisse créer un rocher si lourd qu'il ne puisse le soulever : ce serait une contradiction !

D'après le philosophe Peter Geach<sup>51</sup>, il y a même certaines propositions logiquement cohérentes que nous devons nier au sujet de Dieu. Le fait de pouvoir pécher, échouer ou créer quelque chose de trop lourd pour qu'on puisse le soulever sont des propositions parfaitement cohérentes lorsqu'elles sont appliquées à des créatures telles que nous, mais elles deviennent ontologiquement incohérentes lorsqu'elles sont appliquées à Dieu. Aussi Geach propose-t-il une définition tout à fait correcte de l'omnipotence : « *"Dieu peut faire x" est vrai si et seulement si "Dieu fait x" est une proposition logiquement cohérente avec sa nature*<sup>52</sup>. » L'avantage de cette définition de l'omnipotence est qu'elle

---

51. Peter Geach, « Omnipotence », *Philosophy*, 48 (183), 1973, p. 7-20.

52. Cité par Paul O'Grady, *La philosophie de la religion de Thomas d'Aquin*, Presses de l'Université de Rennes, 2019, p. 264.



permet d'éliminer le péché, l'échec, etc. Par exemple, la proposition « X s'est suicidé » est logiquement cohérente lorsqu'elle est appliquée à un être humain, mais devient incohérente dès lors qu'elle est appliquée au concept de Dieu, qui est éternel par nature. Thomas Durand a donc échoué à réfuter le concept d'omnipotence, quand celle-ci est proprement définie.

## L'omniscience de Dieu

Mais le zététicien ne s'arrête pas là et tente aussi de réfuter le concept d'omniscience de Dieu<sup>53</sup>. Il pense pouvoir déduire de l'omniscience que tous les événements du monde se produisent selon l'intention de Dieu, et estime alors que les conséquences directes sont les suivantes : « **1. les prières sont inutiles et constituent une perte de temps [...]** ; **2. le libre arbitre n'existe pas, car chaque décision que vous prenez est la conséquence des intentions initiales de Dieu : vous n'avez aucun moyen d'échapper à ce qui a été planifié de toute éternité pour vous** » (p. 30).

Thomas Durand conclut de manière magistrale, fier d'avoir réfuté le théisme classique en trois pages : « **Laissez-moi le répéter, car cela aura son importance : l'omniscience de Dieu est incompatible avec le principe du libre arbitre humain.** »

Rien de plus, rien de moins. Thomas Durand a-t-il déjà étudié la querelle thomistico-moliniste sur le rapport entre la liberté humaine et l'omniscience de Dieu ? A-t-il déjà lu des philosophes théistes défendant la compatibilité entre l'omniscience divine et le libre arbitre humain ? Manifestement non. Il paraît totalement ignorant et sous-informé en la matière. Surtout, il ne semble tout simplement pas comprendre la chose suivante : **le fait que Dieu sache à l'avance que je vais faire X n'implique pas que je ne sois pas libre de faire X**. Dieu peut savoir à l'avance si je prendrai des tartines ou des céréales demain matin, tout en me laissant libre de faire le choix. Le fait que Dieu **connaisse** à l'avance comment je ferai usage de mon libre arbitre n'implique pas qu'il **influe** sur mon libre arbitre.

Pour mieux comprendre, prenons cette expérience de pensée. Imaginons que vous puissiez voyager dans le temps et voir une action quelconque de votre frère dans le futur (par exemple, le fait qu'il choisira de manger des pâtes lundi prochain). Après avoir vu cela, vous revenez de votre voyage dans le temps. Vous savez à présent comment votre frère agira plus tard. Dira-t-on pour autant que votre frère ne sera pas libre en mangeant des pâtes lundi prochain ? Non, bien sûr que non. Le fait que vous sachiez à l'avance comment il va agir dans telle situation n'implique pas qu'il ne soit pas libre. Il en va de même pour Dieu avec nous. Dieu étant hors du temps, il voit le passé, le présent et l'avenir simultanément. Tout instant de notre existence lui est éternellement présent, mais il choisit de toute éternité de nous laisser libres dans nos actions, tout en sachant comment nous ferons usage de ce libre arbitre.

Cela répond aussi à l'objection de la prière : « Comment peux-tu prier pour quelque chose dans le futur, alors que Dieu connaît déjà ce qu'il va se passer ? » Ici, on peut affirmer que Dieu a déjà ordonné les choses, selon que nous ayons prié ou non. Dieu savait de toute éternité si nous allions prier ou non : en fonction de cela, il a décidé de toute éternité comment il allait répondre à toutes les prières que nous allions effectuer librement en cette vie.

---

53. Thomas Durand fait un petit hors sujet en affirmant que le Dieu des religions abrahamiques ne peut pas être omniscient, puisqu'il s'est repenti d'avoir créé l'homme : « *Il [Dieu] ne peut pas se repentir réellement d'avoir créé l'Homme et réagir en provoquant le Déluge* » (p. 29). Ici, il faut répondre que, lorsque la Genèse dit que Dieu « s'est repenti » (Gn 6, 6) d'avoir créé le monde, ce n'est évidemment pas à prendre au sens littéral. Il s'agit là simplement de la perception qu'en avait l'auteur sacré, mais pas d'une réalité métaphysique parfaitement décrite.

En somme, il faut retenir que **le fait que Dieu connaisse tout à l'avance n'implique pas qu'il détermine tout à l'avance**. Dieu peut très bien ordonner les choses en prenant en compte la façon dont nous allons librement agir dans telle ou telle situation.

Mais Thomas Durand ne semble pas comprendre ces subtilités et poursuit : « *L'individu qui prie demande à Dieu d'infléchir le cours des événements du monde en sa faveur, ce qui entre en contradiction avec l'omniscience de Dieu, laquelle implique que rien ne peut venir changer ses plans car tout était prévu, y compris l'imprévisible* » (p. 147).

Or, c'est tout faux. Lorsqu'on prie, on ne demande pas à Dieu de renoncer à son omniscience. Dieu savait de toute éternité si nous allions prier à l'instant *t* ; en conséquence, il a prévu, de toute éternité, de répondre à la prière que nous lui adressons aujourd'hui et a donc ordonné de toute éternité les événements futurs en fonction de notre demande. Cela n'entre pas en contradiction avec notre libre arbitre ! Il n'y a donc rien d'incompatible entre la prière humaine et l'omniscience divine.

### Réfutation de la bonté divine ?

Ayant échoué à réfuter les concepts d'omniscience et d'omnipotence, Thomas Durand décide alors de s'attaquer à la bonté de Dieu : « **Objectivement, il y a sur Terre une quantité stupéfiante d'injustices et de souffrances qu'un Dieu tout-puissant devrait pouvoir empêcher. Soit Dieu ne peut pas empêcher le mal, et il n'est pas tout-puissant, soit il ne le veut pas, et alors il n'est pas bienveillant. Soit il n'en a pas conscience et il n'est pas omniscient** » (p. 30).

Cette affirmation est tout simplement fautive. À moins d'anéantir ses créatures, Dieu ne peut pas empêcher **tout** le mal s'il a choisi de donner à certaines de ses créatures un libre arbitre, car **il est impossible de forcer une personne à faire quelque chose librement** (c'est une contradiction en soi). Or, pour empêcher *tout* mal qui existe, Dieu devrait retirer le libre arbitre à toutes ses créatures.

Certes, il est vrai que la réponse du libre arbitre humain ne fonctionne pas pour expliquer le mal naturel. Mais il ne faut pas oublier que c'est Thomas Durand qui a la charge de la preuve ici <sup>54</sup>. Il doit nous prouver que Dieu **ne pourrait pas avoir de bonnes raisons** de laisser advenir le mal naturel en vue d'un plus grand bien.

Or, d'un point de vue chrétien, il semble qu'on puisse rendre compte du mal naturel au sens large en faisant appel aux conséquences du péché originel, mais aussi à la chute des anges (qui ont participé à la création du monde et qui, eux aussi, ont un libre arbitre). Les lois de la nature déficientes et irrégulières sont peut-être liées au fait que nous vivons dans un monde déchu dès le commencement. Nous ne disons pas que cette hypothèse est vraie *a fortiori*, mais si Thomas Durand veut démontrer en quoi Dieu **ne peut pas être bienveillant**, il doit soutenir que de tels scénarios sont *impossibles*.

Mais comment pourrait-il démontrer cela ? Il pourrait à la rigueur dire que cette hypothèse est improbable *a priori*. Dans ce cas, il ne peut pas affirmer péremptoirement avoir démontré l'incohérence logique du théisme classique. Or, c'est précisément ce qu'il fait, puisqu'il écrit en majuscules « **UNE ENTITÉ OMNIPOTENTE, OMNISCIENTE ET BIENVEILLANTE EST UNE IMPOSSIBILITÉ**

---

54. La charge de la preuve incombe toujours à celui qui affirme quelque chose.

LOGIQUE » (p. 33) et, deux pages plus loin : « ***Ce chapitre anéantit les prétentions de démonstration scientifique d'un Dieu conforme aux dogmes des grandes religions*** » (p. 35).

Une assertion aussi arrogante frise le ridicule, car Thomas Durand n'a même pas tenté de démontrer que Dieu ne pouvait pas avoir une bonne raison de laisser advenir le mal en vue d'un plus grand bien. Il s'est contenté d'affirmer qu'un Dieu bienveillant et tout-puissant ne laisserait pas le mal se produire<sup>55</sup>.

Nous reviendrons sur le problème du mal dans la partie III de cet ouvrage. Pour le moment, nous nous contenterons de rappeler qu'au niveau académique, les philosophes athées comme théistes reconnaissent aujourd'hui que le problème logique du mal est dépassé et qu'il ne démontre pas l'incohérence des trois attributs divins (omniscience, omnipotence et bonté). Cette conclusion fait d'ailleurs consensus, suite aux brillants travaux du philosophe Alvin Plantinga, connu pour avoir définitivement réfuté ce problème<sup>56</sup>.

En 1982, le philosophe athée J. L. Mackie, qui avait lui-même argumenté en faveur de l'impossibilité logique d'un Dieu omniscient, omnipotent et pleinement bon, finit même par reconnaître que Plantinga avait réussi à réfuter son argument et que la version logique du problème du mal était résolue : « *Nous pouvons admettre que le problème du mal ne démontre pas, après tout, que les doctrines centrales du théisme sont logiquement incohérentes [ou contradictoires] entre elles*<sup>57</sup>. »

Constat similaire chez William Rowe, philosophe athée, qui a longuement travaillé sur le problème du mal : « *Certains philosophes ont soutenu que l'existence du mal est logiquement incompatible avec l'existence du Dieu théiste. Personne, je crois, n'a réussi à établir une affirmation aussi extravagante*<sup>58</sup>. »

Le philosophe William P. Alston concluait : « *Il est désormais admis presque unanimement que le problème logique du mal est réfuté*<sup>59</sup>. »

## Bilan de la partie « Épistémologie zététicienne »

Comme nous l'avons vu, l'épistémologie de Thomas Durand est intrinsèquement défectueuse sur le plan de la rationalité. Elle n'a jamais été défendue par des philosophes sérieux au niveau universitaire. Scientisme, vérificationnisme, négation des vérités absolues, scepticisme radical, rejet des certitudes : toutes les erreurs y sont présentes (sans oublier toute la psychanalyse à l'égard du croyant). Nous avons montré qu'il est tout simplement impossible de réduire nos connaissances à ce qui est

---

55. Plus loin dans son livre, Thomas Durand consacre évidemment un chapitre entier sur le problème du mal. Nous y répondrons plus en détail dans la partie III. Ce qui importe ici, c'est qu'il a échoué à établir la fameuse « impossibilité logique », puisqu'il n'a pas réussi à montrer qu'en principe, il ne pouvait pas y avoir de plus grand bien qui résulte du mal permis.

56. Alvin Plantinga, *God, Freedom, and Evil*, Eerdmans Publishing, 1959. Voir une explication synthétique ici : [https://fr.abcdef.wiki/wiki/Alvin\\_Plantinga%27s\\_free-will\\_defense](https://fr.abcdef.wiki/wiki/Alvin_Plantinga%27s_free-will_defense).

57. J. L. Mackie, *The Miracle of Theism*, Oxford University Press, 1983, p. 154.

58. William L. Rowe, « The Problem of Evil and Some Varieties of Atheism », *American Philosophical Quarterly*, vol. 16, n° 4, 1979, p. 335-341.

59. William Alston, « The Inductive Argument From Evil and the Human Cognitive Condition », *Philosophical Perspectives*, n° 5, 1991, p. 29.

empiriquement vérifiable, qu'il est déraisonnable de douter de tout par principe et de refuser les certitudes en général. Les implications d'une telle épistémologie, si elles sont poussées jusqu'au bout, aboutissent inéluctablement à un véritable suicide de la raison et à la destruction de la majeure partie de nos connaissances.

Il est temps à présent de voir en quoi cette mauvaise épistémologie influence la pensée de Thomas Durand dans sa réponse aux preuves de l'existence de Dieu.

## II. Que valent les « preuves de l'existence de Dieu » ?

Nous entrons à présent dans la partie sur l'analyse des preuves de l'existence de Dieu. Nous verrons que, dans la quasi-totalité des arguments qui vont suivre, Thomas Durand ne donne pas une réfutation sérieuse. Cela s'explique tout simplement par le fait qu'il n'a jamais pris le temps d'étudier les arguments des philosophes théistes au niveau académique. Ce manque de culture générale lui fait réfuter des « preuves » qu'il a lui-même inventées et qu'absolument *personne* ne soutient chez les universitaires. Si les réfutations ont l'air « puissantes », c'est précisément parce que l'argument initial est mal présenté dès le départ et donc aisément réfutable.

### La preuve cosmologique

Prétendre pouvoir réfuter « la » preuve cosmologique (comme s'il n'en existait qu'une seule version) en quelques pages témoigne d'une ignorance profonde du sujet. À lire sa « réfutation », il apparaît clairement que Thomas Durand n'a jamais lu ne serait-ce qu'une seule défense sérieuse de l'argument cosmologique en philosophie de la religion. Pourtant, des milliers de publications académiques, pour la plupart accessibles, existent sur le sujet, à commencer par l'article du *Stanford Encyclopedia of Philosophy* qui y expose correctement les arguments divers<sup>60</sup>. Mais non, cela n'intéresse pas notre zététicien qui préfère s'attaquer aux arguments de quelques « théistes » incultes d'Internet. Après tout, pourquoi lire de la philosophie analytique sérieuse quand on peut s'attaquer aux arguments des commentaires YouTube ?

Reprenons les choses dans l'ordre. D'abord, Thomas Durand parle de *la* preuve cosmologique, alors qu'il en existe au moins une quinzaine, défendues au niveau universitaire :

1. La première voie de saint Thomas d'Aquin<sup>61</sup> ;
2. La deuxième voie de saint Thomas d'Aquin<sup>62</sup> ;
3. La troisième voie de saint Thomas d'Aquin<sup>63</sup> ;
4. L'argument cosmologique de Samuel Clarke<sup>64</sup> ;
5. L'argument cosmologique leibnizien<sup>65</sup> ;
6. L'argument cosmologique d'Alexander Pruss<sup>66</sup> ;

---

60. <https://plato.stanford.edu/entries/cosmological-argument/>.

61. Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique* I, 2, 3 ; *Somme contre les Gentils* I, 13. John F. Wippel, *The Metaphysical Thought of Thomas Aquinas*, Catholic University America Press, 2000, p. 444-459. Edward Feser, *Aquinas*, Oneworld, 2009, p. 65-81.

62. Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique* I, 2, 3 ; *Somme contre les Gentils* I, 13. John F. Wippel, *op. cit.*, p. 459-462. Edward Feser, *op. cit.*, p. 81-90.

63. Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique* I, 2, 3 ; *Somme contre les Gentils* I, 13. John F. Wippel, *op. cit.*, p. 462-469. Edward Feser, *op. cit.*, p. 90-99.

64. Samuel Clarke, « A Demonstration of the Being and Attributes of God », disponible en ligne : <https://www.earlymoderntexts.com/assets/pdfs/clarke1704.pdf>. Voir aussi l'article de Michael Granado : <https://docslib.org/doc/5992658/samuel-clarkes-cosmological-argument>.

65. G. W. Leibniz, *De l'origine radicale des choses et Monadologie*.

66. Alexander Pruss, « The Leibnizian Cosmological Argument », in *The Blackwell Companion to Natural Theology*, W. L. Craig et J. P. Moreland eds., Blackwell Publ., 2009, p. 24-100, disponible en ligne : <https://archive.org/details/william-lane-craig-j.-p.-moreland-the-blackwell-companion-to-natural-theology/page/181/mode/2up>.

7. L'argument cosmologique de Gale-Pruss<sup>67</sup> ;
8. L'argument cosmologique du *kalam*<sup>68</sup> ;
9. L'argument cosmologique swinburnien<sup>69</sup> ;
10. L'argument cosmologique scotiste<sup>70</sup> ;
11. L'argument cosmologique de Rasmussen et Weaver<sup>71</sup> ;
12. L'argument cosmologique de Descartes<sup>72</sup> ;
13. L'argument cosmologique d'Emanuel Rutten<sup>73</sup> ;
14. L'argument cosmologique d'Andrew Loke<sup>74</sup> ;
15. L'argument cosmologique de Robert Koons<sup>75</sup> ;
16. L'argument cosmologique modal du commencement<sup>76</sup> (Pruss et Rasmussen).

Évidemment, on ne demande pas à Thomas Durand de traiter de chacun de ces arguments. On attend au moins de lui qu'il sache répondre aux **trois types d'arguments cosmologiques majeurs**, bien connus des philosophes :

- l'argument du *kalam* vise à démontrer qu'une régression à l'infini des événements passés est impossible ;
- l'argument de la contingence thomiste vise à montrer qu'une régression des causes essentiellement ordonnées (*per se*) ne peut remonter à l'infini et doit se terminer par une cause première nécessaire qui fonde l'existence de la série contingente et qui la maintient dans l'existence à chaque instant ;
- l'argument cosmologique de Leibniz vise à montrer qu'une série d'êtres contingents, même en nombre infini, aurait besoin d'une cause externe qui rende compte de son existence.

Tout cela semble échapper complètement à Thomas Durand qui n'a manifestement pas l'air d'avoir étudié le sujet (en témoigne l'absence totale de références en note de bas de page). Aucun philosophe théiste n'est cité. Sa méthode consiste principalement à construire un argument cosmologique

---

67. Richard Gale et Alexander Pruss, « A New Cosmological Argument », *Religious Studies*, vol. 35, 4, 1999, p. 461-476. L'article est disponible en ligne : <http://alexanderpruss.com/papers/NewCosmo.html>.

68. William Lane Craig, *The Kalam Cosmological Argument*, Wipf & Stock, 1979. Mark Nowacki, *The Kalam Cosmological Argument for God*, Prometheus Books, 2007. William Lane Craig et James D. Sinclair, « The *kalam* cosmological argument », *The Blackwell Companion to Natural Theology*, W. L. Craig et J. P. Moreland eds., Blackwell Publ., 2009, ch. 3. Jabocus Erasmus, *The Kalam Cosmological Argument: A Reassessment*, Springer, 2018.

69. Richard Swinburne, « The Cosmological Argument », *The Existence of God*, Oxford University Press, 2004, ch. 7.

70. John Duns Scot, *Traité du premier principe*, 3, 1, 19. Timothy O'Connor, « Scotus on the Existence of a First Efficient Cause », *International Journal for Philosophy of Religion*, 33, 1993, p. 17-32.

71. Joshua Rasmussen and Christopher Weaver, « Why is There Anything at All? » in Walls and Dougherty (eds.), *Two Dozen (or so) Arguments for God*, Oxford University Press, 2018, p. 137-156. Voir aussi Joshua Rasmussen, « From states of affairs to a necessary being », *Philosophical Studies*, 148, 2, 2010, p. 183-200. Christopher Weaver, « Yet Another New Cosmological Argument », *International Journal for Philosophy of Religion*, 80, 2016, p. 11-31.

72. Descartes, *Meditation III*. Robert Delahunty, « Descartes' Cosmological Argument », *The Philosophical Quarterly*, 30, 118, 1980, p. 34-46. Lawrence Nolan, « The Third Meditation: causal arguments for God's existence », *The Cambridge Companion to Descartes' Meditation*, Cambridge University Press, 2014, p. 127-148.

73. Emanuel Rutten, *Towards a Renewed Case for Theism*, Wöhrmann, 2012, ch. 6.

74. Andrew Ter Ern Loke, *God and Ultimate Origins*, Palgrave Macmillan, 2017 ; « The Kalam Cosmological Argument », *Contemporary Arguments in Natural Theology*, Bloomsbury, 2021, ch. 2. Voir aussi l'article disponible en ligne : [https://www.academia.edu/78904023/Loke\\_Andrew\\_2022\\_The\\_Teleological\\_and\\_Kalam\\_Cosmological\\_Argument\\_s\\_Revisited\\_Cham\\_Switzerland\\_Springer\\_Nature](https://www.academia.edu/78904023/Loke_Andrew_2022_The_Teleological_and_Kalam_Cosmological_Argument_s_Revisited_Cham_Switzerland_Springer_Nature).

75. Robert Koons, « A New Look at the Cosmological Argument », *American Philosophical Quarterly*, 34, 2, 1997, p. 193-211. Voir aussi J. Hawthorne et A. Cortens, « The Principle of Necessary Reason », *Faith and Philosophy*, 10, 1, 1993, p. 60-67.

76. A. Pruss et J. Rasmussen, *Necessary Existence*, Oxford University Press, 2018, ch. 4. Voir aussi J. Rasmussen, « From states of affairs to a necessary being », *Philosophical Studies*, 148, 2, 2010, p. 183-200.

qu'aucun philosophe n'a jamais défendu, puis à le contredire avant d'affirmer péremptoirement avoir réfuté « l'argument cosmologique ».

Nous allons rappeler les grandes lignes fondamentales de ces arguments et montrer en quoi Thomas Durand échoue à y répondre sérieusement.

## La cause incausée

Le point de départ fondamental de la plupart des arguments cosmologiques est d'établir qu'il existe une cause incausée qui est la source de la totalité de l'existence. Puis, dans un second temps, on cherche à identifier cette cause incausée comme étant Dieu, en faisant une analyse conceptuelle de ses attributs. Pour le moment, ce qui nous préoccupe est d'établir que la proposition « tout a une cause » est fautive<sup>77</sup>.

L'argument pour établir l'existence d'une cause incausée peut s'écrire ainsi :

1. Il existe une relation de cause à effet dans le monde<sup>78</sup>.
2. Il n'y a pas de causalité circulaire.
3. Il n'y a pas de régression causale à l'infini.
4. Donc il existe une cause incausée (par n° 1, 2 et 3).

L'argument est logiquement valide. La proposition n° 1 est indéniable, à moins de ne pas croire en la réalité du monde extérieur. La proposition n° 2 semble assez évidente et peut s'établir facilement. La causalité circulaire aboutit en effet à l'existence d'êtres auto-causés, ce qui est impossible. En effet, s'il existait une chaîne causale circulaire du type « A cause B ; B cause C ; C cause A », on aboutirait alors au fait que A est la cause indirecte de A. Or, la notion de cause de soi est absurde puisque, pour être cause de soi à proprement parler, il faudrait se précéder soi-même dans l'existence, c'est-à-dire exister avant d'exister, chose impossible. Nous pouvons donc éliminer cette hypothèse de causalité circulaire.

C'est donc la proposition n° 3 qu'il reste à établir<sup>79</sup>. Comment démontrer qu'une chaîne causale infinie est impossible ? Eh bien, en se focalisant sur la **relation de dépendance liée à la causalité**. Si tous les membres d'une chaîne causale avaient une cause, ils tiendraient tous leur existence du membre précédent et ainsi de suite, indéfiniment. Mais dans ces conditions, il est aisé de voir qu'aucun de ces êtres ne pourrait exister. En effet, pour que l'existence puisse être *transmise* à chaque membre de la chaîne, il faut qu'elle soit réellement *reçue* ! On peut mettre cela en évidence avec l'analogie des wagons.

---

77. Pour une analyse détaillée de cet argument, voir Frédéric Guillaud, *Dieu existe : arguments philosophiques*, Cerf, 2013, p. 97-126 et « "Ab initio de nihilo", essai de reformulation de l'argument cosmologique », disponible en ligne : [https://www.academia.edu/38295603/Ab\\_initio\\_de\\_nihilo\\_un\\_essai\\_de\\_formulation\\_de\\_largument\\_cosmologique](https://www.academia.edu/38295603/Ab_initio_de_nihilo_un_essai_de_formulation_de_largument_cosmologique).

78. Nous prenons le mot « cause » dans son sens large. On peut se contenter de parler de « cause » au sens d'une relation de dépendance, c'est-à-dire que A peut exister sans B, tandis que B ne peut pas exister sans A. Les travaux les plus approfondis sur la causalité en métaphysique se trouvent incontestablement chez le philosophe analytique Robert Koons, *Realism Regained: an Exact Theory of Causation, Teleology, and the Mind*, Oxford University Press, 2000.

79. Voir en particulier Alexander Pruss, *Infinity, Causation, and Paradox*, Oxford University Press, 2018.

Si vous demandez « pourquoi le wagon 1 avance-t-il ? » et qu'on vous répond « le wagon roule, car il est tiré par le wagon 2 », vous ne serez sûrement pas satisfait. De même, si vous allez dans le wagon 3 et qu'on vous répond la même chose, vous n'êtes pas plus avancé. L'explication n'a été que *décalée*. À supposer qu'il existe un nombre infini de wagons ou bien des wagons en boucle formant un cercle, il est évident qu'une telle explication, infinie ou circulaire, ne pourrait pas justifier pourquoi le train *avance*. Il ne pourrait pas avancer, puisque l'important n'est pas que le mouvement puisse être *transmis*, mais qu'il puisse être *produit*. Si chaque wagon bouge grâce à son prédécesseur et ainsi de suite à l'infini, **on se trouverait alors dans une situation absurde dans laquelle le mouvement pourrait être transmis sans jamais avoir été réellement produit**. Il est donc impossible qu'une telle série causale puisse exister. Si chaque élément d'une série causale est dépendant d'un autre, alors aucun membre de la chaîne ne peut réellement transmettre le pouvoir causal au membre suivant. La série tout entière reste donc impuissante à transmettre la causalité.

C'est un peu comme si l'on essayait d'expliquer le reflet d'un objet par le reflet d'un miroir, en faisant référence à un précédent miroir, et ainsi de suite, *ad infinitum*. Il est évident que vous n'obtiendrez jamais d'image, puisque l'image de chaque miroir dépend du reflet d'un miroir précédent. Une série *essentiellement* ordonnée<sup>80</sup>, comme celle-ci où tous les termes sont dépendants les uns des autres de manière simultanée, serait donc impuissante dans la transmission du pouvoir causal.

On peut aussi aborder le problème d'un point de vue mathématique. C'est comme si l'on avait défini une suite par récurrence du type  $U_{n+1} = A \times U_n$   $A \in \mathbb{R}$ , sans avoir de premier terme  $U_p$ . C'est impossible : si cette suite n'a pas de premier terme, elle n'en a pas non plus de deuxième (puisque  $U_{p+1} = A \times U_p$ ), et ainsi de suite. En fin de compte, cette suite définie par récurrence est une forme de relation causale (entre  $U_{n+1}$  et  $U_n$ ) sans point de départ. Celle-ci échoue à transmettre l'existence des valeurs de chacun de ses termes et, par conséquent, n'a pas d'existence réelle.

Il y a donc forcément une cause première. Elle ne peut être cause d'elle-même, car la notion de cause de soi implique d'exister avant d'exister, ce qui est absurde. Elle ne peut pas non plus être issue du néant, car le néant (compris comme « absolument rien ») n'a pas de pouvoir causal. C'est pour cela qu'on dit qu'elle est la cause incausée.

Une autre manière d'établir qu'une régression causale à l'infini est impossible est de montrer en quoi celle-ci peut se réduire à la causalité circulaire. Or, nous venons de dire que la notion de causalité circulaire est impossible puisque, pour être cause de soi à proprement parler, il faudrait se précéder

---

80. Attention à bien distinguer une série *accidentellement* ordonnée d'une série *essentiellement* ordonnée. **Une série accidentellement ordonnée** est une série causale dont les membres ne sont pas directement liés les uns aux autres, mais agissent les uns *après* les autres, par un processus successif. Par exemple, la série causale de l'engendrement parents-enfants est *accidentellement* ordonnée : vous existez parce que vos parents ont procréé, vos parents existent car vos grands-parents ont procréé, et ainsi de suite. Un autre exemple de série *accidentellement* ordonnée est celui des dominos qui tombent les uns après les autres, se renversant successivement. La série se déroule terme à terme et non « d'un seul coup ». Au contraire, **une série essentiellement ordonnée** ne se déroule pas terme à terme. Elle existe de manière figée, de sorte que le premier terme de la série la maintient dans l'existence. Les termes de cette série sont en relation simultanée les uns avec les autres. Par exemple, votre café est contenu dans une tasse, qui est elle-même posée sur une table, qui est elle-même posée sur le sol de votre maison, qui est lui-même dépendant de la terre, etc. Dans ce type de série, les causes agissent, non pas de manière séquentielle, mais de manière simultanée. Il y a une distinction fondamentale entre ces deux types de séries : l'action des causes accidentelles peut cesser d'exister sans que l'action de leurs effets cesse, contrairement à l'action des causes essentielles dans une série essentielle.



soi-même dans l'existence, chose impossible. Nous pouvons alors donner l'argument suivant (que nous reprenons à Frédéric Guillaud<sup>81</sup>) qui montre que toute chaîne causale infinie est impossible :

- « 1. Axiome : *Aucun être (simple ou composé) ne cause lui-même sa propre existence (la réflexivité causale est contraire au principe de non-contradiction, puisqu'elle suppose qu'un être soit logiquement à la fois antérieur et postérieur à lui-même).*
2. Hypothèse [à réfuter] : *Il existe une régression à l'infini de cause en cause.*
3. *Le nombre de termes étant réellement infini, pour tout terme pair de cette série, il existe un terme impair qui est la cause de son existence.*
4. *De même, pour tout terme impair de cette série, il existe un terme pair qui est la cause de son existence.*
5. *L'ensemble des termes impairs (ETI) est donc la cause de l'ensemble des termes pairs (ETP).*
6. *De même, l'ensemble des termes pairs (ETP) est la cause de l'ensemble des termes impairs (ETI).*
7. *Si ETI est la cause de ETP et ETP est la cause de ETI, alors ETI est la cause de sa cause, donc cause de soi.*
8. *La proposition n° 7 est valide mais nécessairement fausse, car contradictoire avec l'axiome rappelé en n° 1, qui exclut l'existence de toute cause de soi.*
9. *Donc l'hypothèse est fausse : il ne peut pas exister un nombre réellement infini de causes et d'effets enchâssés les uns dans les autres : une régression causale infinie est impossible. »*

Mais Thomas Durand ne semble même pas connaître ces raisonnements : « *L'hypothèse Dieu sort renforcée dans l'esprit des apologètes car elle met un terme à la régression infinie des causes : univers causé par C1, causé par C0, causé par C-1, etc. Mais quel est le problème avec un enchaînement infini des causes ? Les lois de la physique s'opposent-elles à une chaîne causale infinie ? Une série logique requiert-elle nécessairement un premier membre ? Non* » (p. 70).

Étonnamment, le zététicien ne traite à aucun moment des arguments contre une régression à l'infini. Pas un mot n'est dit pour tenter de les réfuter (probablement parce qu'il ignore leur existence). Plus grave, il accuse les théistes de définir Dieu comme étant la cause de soi (terme évidemment erroné, comme nous l'avons vu, puisqu'il est impossible de se causer soi-même<sup>82</sup>).

« *Ils [les théistes] ont l'avantage que Dieu peut être défini comme une nécessité autosuffisante, absolue, indépendante de tout : une causa sui (entité qui est sa propre cause). Par la seule force de cette définition conceptuelle qui ne demande que l'effort de la formuler à haute voix ou avec un peu d'encre, on s'imagine avoir posé une alternative sérieuse à la régression infinie des causes, mais c'est une illusion, un tour de passe-passe. Parce que Dieu est alors défini comme un concept expressément programmé pour masquer le problème, mais pas pour l'expliquer. Le Dieu™ ainsi défini est un bouche-trou dont les bords correspondent exactement aux contours actuels de notre ignorance sur l'univers. Un bouche-trou qui nous fait oublier qu'on n'a pas répondu à la question. Zeus n'a jamais été une explication au phénomène de la foudre au sens rationnel du terme, il était un élément narratif jouant le rôle de cause première. Pourquoi faudrait-il considérer la figure contemporaine de Dieu autrement ?* » (p. 71).

---

81. Frédéric Guillaud, « "Ab initio de nihilo", essai de reformulation de l'argument cosmologique », [https://www.academia.edu/38295603/Ab\\_initio\\_de\\_nihilo\\_un\\_essai\\_de\\_formulation\\_de\\_largument\\_cosmologique](https://www.academia.edu/38295603/Ab_initio_de_nihilo_un_essai_de_formulation_de_largument_cosmologique).

82. Certes, il est vrai que Descartes parlait de Dieu comme *causa sui*, mais il s'agit là d'une position tout à fait minoritaire que la quasi-totalité des théistes refusent.

Cette assertion est intellectuellement navrante et consternante. On élabore un raisonnement métaphysique sérieux pour montrer qu'il existe une cause incausée, source de la totalité de l'existence, et Thomas Durand juge opportun de nous parler de Zeus (comme si le Dieu du théisme classique était comparable aux dieux issus de la mythologie grecque !). Il nous accuse de commettre un sophisme du « dieu bouche-trou ». Mais c'est précisément le contraire : on ne cherche pas à combler nos ignorances en invoquant l'idée d'une cause incausée ! On *déduit* son existence en montrant qu'une régression causale à l'infini est impossible.

## Transition : identification de la cause incausée

Dans un second temps, le théiste cherche à montrer que l'on peut identifier la cause incausée comme étant Dieu, en faisant une *analyse conceptuelle* de ses attributs. À ce stade, les matérialistes athées comme Thomas Durand objecteront sans doute que la cause incausée pourrait très bien être l'Univers. Il s'agira donc de montrer que l'Univers a lui-même une cause (et donc qu'il n'est pas la cause incausée).

Or, comment démontrer que l'Univers a une cause ? Il existe deux voies principales : établir qu'il a commencé d'exister (argument du *kalam*) ou montrer qu'il est contingent (argument de type leibnizien). Nous allons les voir dans l'ordre.

## L'argument du *kalam*

L'argument du *kalam* se fonde sur le commencement de l'Univers<sup>83</sup>. On peut le présenter ainsi :

1. Tout ce qui a commencé d'exister a une cause.
2. Or, l'Univers a commencé d'exister.
3. Donc l'Univers a une cause (il n'est pas la cause incausée).

La proposition n° 1 est fondée sur le principe *ex nihilo nihil fit* (c'est-à-dire « de rien ne sort rien »). En effet, le néant (c'est-à-dire l'absence totale d'être) ne peut pas produire de l'être, puisque la non-existence de quoi que ce soit ne saurait produire l'existence de quelque chose. Le nier, c'est opter pour le chaos métaphysique total. C'est donc la prémisse n° 2 qu'il faut établir. Pour cela, les théistes utilisent à la fois des arguments scientifiques et philosophiques.

Les arguments scientifiques sont principalement fondés sur les raisons suivantes :

1. **La prédominance du modèle de Friedmann-Lemaître**, qui résiste remarquablement à toutes les autres théories proposées jusqu'alors pour lutter contre ce modèle (état stationnaire, univers oscillant avec Big Crunch périodique, inflation chaotique, multivers ekpyrotique<sup>84</sup>,

---

83. Ici, le mot « **Univers** » désigne la totalité de l'espace-temps et de la réalité matérielle. Les multivers, s'ils existent, en font partie.

84. Pour un résumé des réfutations de tous ces modèles alternatifs, voir William L. Craig, J. P. Moreland, *The Blackwell Companion To Natural Theology*, Blackwell Publ., 2009, p. 125-181.

etc.). Toutes ces tentatives d'alternatives n'ont pas su mettre en échec la théorie traditionnelle du Big Bang, qui suggère la nécessité physique d'un commencement radical, bien qu'on ne sache pas exactement ce qui s'est passé juste avant le temps de Planck ( $10^{-43}$  seconde après l'hypothétique instant  $t = 0$ ).

2. **La seconde loi de la thermodynamique**, qui affirme que l'entropie tend à s'accroître dans un système isolé. Ce principe montre probablement<sup>85</sup> aussi que l'Univers a commencé d'exister. En effet, si l'Univers a une durée de vie suffisamment longue, il se rapprochera asymptotiquement d'une mort thermique, atteignant un état d'équilibre à une température proche du zéro absolu. Autrement dit, si l'Univers existait depuis un temps infini, il serait déjà éteint depuis un temps infini (puisqu'il aurait brûlé tout son carburant).
3. **Le théorème de Borde-Guth-Vilenkin** : il prouve de manière définitive que tout univers qui, en moyenne, est en expansion tout au long de son histoire, ne peut pas être infini dans le passé, mais doit avoir une limite d'espace-temps passée<sup>86</sup>.

Thomas Durand conteste : « *La prémisse 2 semble confortée par la cosmologie [...] du Big Bang [...]. Mais il faut se souvenir qu'il est question de l'univers observable, lequel pourrait ne représenter qu'une fraction du cosmos, duquel nous ne savons rien* » (p. 68).

Ici, l'auteur semble ignorer que le théorème de Borde-Guth-Vilenkin **s'applique à tout univers qui, en moyenne, est en expansion tout au long de son passé**, et pas seulement à notre Univers visible. La seule hypothèse que requiert ce théorème est que l'Univers ait une moyenne d'expansion strictement positive, rien de plus. Si les théoriciens tentaient autrefois d'éviter le commencement absolu en se cachant derrière la période précédant le temps de Planck, le théorème de Borde-Guth-Vilenkin ne dépend d'aucune description physique de l'Univers précédant le temps de Planck. Il balaie d'un revers de la main les tentatives les plus importantes d'éviter le commencement absolu de l'Univers, en particulier, le multivers inflationnaire éternel.

Vilenkin n'y va pas de main morte : « *La chose remarquable à propos de ces théorèmes est leur portée très générale. Nous n'avons fait aucune présupposition sur le contenu matériel de l'Univers. Nous n'avons pas même présupposé que la gravité fût adéquatement décrite par les équations d'Einstein. Par conséquent, si la gravité d'Einstein requiert quelques modifications, notre conclusion continuera de s'imposer. La seule chose que nous ayons admise est que le taux d'expansion de l'Univers ne passe jamais sous une certaine valeur non nulle, aussi petite soit-elle. Ce postulat serait certainement satisfait dans un faux vide (false vacuum) en inflation. On peut en conclure qu'une inflation éternelle sans commencement est impossible. [...] On dit qu'un argument est ce qui convainc les hommes raisonnables, et qu'une preuve est ce qui est nécessaire pour convaincre même un homme non raisonnable. Avec la preuve maintenant établie, les cosmologistes ne peuvent désormais plus se cacher derrière la possibilité d'un Univers ayant un passé éternel. Il n'y a pas d'échappatoire, ils doivent affronter le problème d'un commencement cosmique*<sup>87</sup>. »

---

85. Nous disons « probablement », car certains objectent que cette loi ne s'applique qu'aux systèmes fermés et non pas à l'Univers. En revanche, beaucoup de physiciens considèrent qu'il est tout à fait possible de considérer l'Univers comme un grand système fermé, puisqu'il n'y a aucun élément physique en dehors de lui.

86. Voir la publication officielle de la preuve du théorème : <https://arxiv.org/abs/gr-qc/0110012>.

87. Alexander Vilenkin, *Many Worlds in One. The Search for Other Universes*, New York: Hill and Wang, 2006, p. 175-176.

De plus, l'objection de Thomas Durand ne répond pas à toutes les preuves métaphysiques qui ont été développées par les philosophes en faveur du commencement de l'Univers. Il existe au moins six arguments distincts pour montrer l'impossibilité d'un passé infini :

- l'argument fondé sur l'impossibilité d'un infini actuel (Craig<sup>88</sup>) ;
- l'argument fondé sur l'impossibilité de former un infini actuel par addition successive (Craig<sup>89</sup>) ;
- l'argument de la régression de dépendance vicieuse<sup>90</sup> ;
- le paradoxe de la société éternelle (développé par Wade Tisthammer<sup>91</sup>) ;
- les paradoxes liés au finitisme causal (Pruss, 2018 ; Koons, 2014)<sup>92</sup> ;
- les paradoxes probabilistes développés par Alexander Pruss<sup>93</sup>.

Sans nul doute, Thomas Durand ignore la quasi-totalité de ces arguments. Pourtant, ces preuves montrent bel et bien que l'espace-temps lui-même a commencé d'exister (et pas seulement dans notre univers observable). Nous en citerons ici quelques-unes (les trois premières) de manière synthétique, sans bien sûr entrer dans tous les détails et objections, et en invitant le lecteur à creuser davantage.

### L'argument fondé sur l'impossibilité de l'infini actuel

Le premier argument, inspiré de Craig, consiste à faire remarquer que la possibilité d'un passé infini implique la possibilité d'un infini actuel<sup>94</sup>. Or, il est possible de montrer que l'infini actuel ne peut pas exister dans le monde physique, grâce à de nombreux paradoxes.

---

88. Voir la version la plus développée ici : <https://archive.org/details/william-lane-craig-j.-p.-moreland-the-blackwell-companion-to-natural-theology/page/181/mode/2up>, p. 103-117.

89. <https://archive.org/details/william-lane-craig-j.-p.-moreland-the-blackwell-companion-to-natural-theology/page/181/mode/2up>, p.117-125.

90. Voir Andrew Ter Ern Loke, *God and Ultimate Origins*, Palgrave Macmillan, 2017 ; « The Kalam Cosmological Argument », *Contemporary Arguments in Natural Theology*, Bloomsbury, 2021, ch. 2 ; « The Teleological and Kalam Cosmological Arguments Revisited » (2022), disponible en ligne : [https://www.academia.edu/78904023/Loke\\_Andrew\\_2022\\_The\\_Teleological\\_and\\_Kalam\\_Cosmological\\_Arguments\\_Revisited\\_Cham\\_Switzerland\\_Springer\\_Nature](https://www.academia.edu/78904023/Loke_Andrew_2022_The_Teleological_and_Kalam_Cosmological_Arguments_Revisited_Cham_Switzerland_Springer_Nature), p. 224-235. Alexander Pruss, *Infinity, Causation, and Paradox*, Oxford University Press, 2018, p. 25-39, particulièrement p. 30-32.

91. Wade Tisthammer, « An Eternal Society Paradox », *Aporia*, vol. 30, 2020 : [https://www.academia.edu/43444104/An\\_Eternal\\_Society\\_Paradox](https://www.academia.edu/43444104/An_Eternal_Society_Paradox).

92. Robert Koons, « A New Kalam Argument: Revenge of the Grim Reaper », *Noûs*, 48, 2, 2014 : <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/abs/10.1111/j.1468-0068.2012.00858.x>.

93. Alexander Pruss, *Infinity, Causation, and Paradox*, Oxford University Press, 2018, p. 64-115 ; « Paradoxes of infinity and the first cause », *A New Theist Response to the New Atheists*, Routledge, 2020, ch. 1.

94. **Un infini actuel** (ou infini réel) est une collection réellement infinie de membres. Ce type d'infini est utilisé en mathématiques dans la théorie des ensembles, pour désigner les ensembles qui possèdent un nombre infini de membres, tels que l'ensemble des entiers naturels, l'ensemble des nombres relatifs, etc. Les mathématiciens nomment ce genre d'infini  $\aleph$ . Cette multitude est considérée comme existant « d'un seul coup » : elle n'est pas en train de croître, elle est réellement infinie, complète et accomplie. **Un infini potentiel** est une collection qui croît vers l'infini comme une limite, sans jamais l'atteindre. Le symbole utilisé pour ce type d'infini est  $\infty$ . Il s'agit d'une quantité à laquelle on peut toujours ajouter sans jamais s'arrêter et pouvoir dire « ça y est, cette quantité est infinie ! ». Par exemple, lorsqu'on compte les entiers naturels, on développe un infini potentiel (on ne pourra jamais atteindre l'infini, même si l'on compte perpétuellement, sans s'arrêter). Ce type d'infini n'est pas « totalisable » ; on l'utilise au lycée pour étudier les limites de fonctions, par exemple.

Le mathématicien David Hilbert a démontré en quoi l'application de l'arithmétique transfinie au monde physique mènerait à des conclusions absurdes. Pour illustrer cela, il prit l'exemple d'un hôtel ayant un nombre réellement infini de chambres.

Imaginons que l'infini actuel soit possible et qu'il existe un hôtel disposant d'un nombre réellement infini de chambres. Imaginons que l'hôtel infini en question soit plein (c'est-à-dire que chaque chambre est occupée). Un touriste arrive à la réception et demande s'il peut avoir une chambre. Le manager lui répond que chaque chambre est déjà occupée, mais qu'il n'y a aucun problème pour l'accueillir quand même. Pour cela, le manager demande à la personne de la chambre 1 de se déplacer dans la chambre 2, à la personne de la chambre 2 de se déplacer dans la chambre 3, et ainsi de suite... Ainsi, la chambre 1 se retrouve disponible, alors que toutes étaient habitées ! Bizarre, non ? Comment un hôtel dont les chambres sont toutes occupées pourrait-il accueillir une personne de plus ?

Supposons maintenant qu'une infinité de personnes arrivent à la réception de l'hôtel et demandent une chambre. Le manager leur répond que l'hôtel est déjà plein, mais qu'il n'y a aucun problème pour leur trouver des chambres vacantes. Il donne alors la consigne suivante : la personne dans la chambre 1 passe dans la chambre 2, la personne dans la chambre 2 passe dans la chambre 4, la personne dans la chambre 3 passe dans la chambre 6 et la personne dans la chambre  $N$  se déplace dans la chambre  $2N$ . Ainsi, toutes les chambres de numéro  $2N - 1$  deviennent vacantes et peuvent accueillir une infinité de personnes supplémentaires. Chose parfaitement contre-intuitive au premier abord ! **Comment un hôtel plein a-t-il pu recevoir une infinité de clients supplémentaires ?**

Allons plus loin en considérant à présent les scénarios suivants :

\* Dans un premier scénario  $S1$ , les chambres sont toutes occupées et les résidents des chambres 4 et plus décident de partir. Ainsi, une infinité d'invités sont partis et seules les trois premières chambres de l'hôtel restent habitées.



\* Dans un autre scénario  $S2$  où l'hôtel est plein, ce sont cette fois-ci les résidents des chambres impaires qui décident de partir. Une infinité de personnes sont parties, mais il reste tout de même une infinité de chambres occupées : (celles numérotées  $2N$ ).



Dans le scénario S1, il reste un nombre fini de chambres occupées (les trois premières), mais dans S2, un nombre infini (les chambres numérotées  $2N$ ). **Or – et c’est là où tout devient paradoxal –, nous savons mathématiquement que exactement le même nombre de personnes ont quitté l’hôtel** (puisque le cardinal<sup>95</sup> de l’ensemble des entiers naturels impairs est égal au cardinal de l’ensemble des entiers naturels). En effet, le mathématicien Georg Cantor a démontré que, s’il existe une bijection (c’est-à-dire une correspondance termes à termes) entre deux ensembles infinis, alors ces ensembles sont égaux. Et c’est précisément le cas ici.

Nous avons donc affaire à une impossibilité logique : le même nombre de personnes se sont retirées de l’hôtel dans les scénarios S1 et S2 et, suite à cette soustraction, nous obtenons un résultat différent (l’un fini et l’autre infini).



Cette contradiction logique tient au fait que **la soustraction est proscrite en arithmétique transfinie (en mathématiques, il est bien connu qu’il est interdit de soustraire des ensembles infinis<sup>96</sup>)**. **Or, dans le monde réel, rien n’empêche les résidents de s’ajouter ou de se soustraire de l’hôtel.** Il y a donc une vraie différence ontologique entre ce qui est cohérent mathématiquement et ce qui est possible dans le monde physique.

Dans **le monde conceptuel** (c’est-à-dire en mathématiques), l’infini est une notion cohérente et la soustraction est proscrite. Or, dans **le monde physique**, les opérations de type addition et soustraction

95. En mathématiques, le « cardinal d’un ensemble » signifie le « nombre d’éléments de cet ensemble ».

96. <https://journals.openedition.org/bibnum/647>.

ne sont pas proscrites (rien n'empêche les personnes de s'ajouter ou de se soustraire de l'hôtel). En conséquence, l'infini actuel n'est pas applicable au monde physique (sinon, on obtiendrait les contradictions énoncées ci-dessus). C'est pourquoi David Hilbert en conclut que « *l'infini [en acte] ne se trouve pas dans la nature. [...] Il n'existe qu'en tant que concept mathématique*<sup>97</sup> ».

Formellement, on résumera l'argument de Craig (fondé sur Hilbert) de la manière suivante :

1. En arithmétique transfinie, les opérations telles que les soustractions sont interdites pour les multitudes réellement infinies.
2. Or, dans un monde physique où existeraient des multitudes infinies, les soustractions seraient possibles (les invités peuvent s'ajouter ou se soustraire de l'hôtel).
3. Donc les multitudes physiques infinies (comme l'hôtel de Hilbert) sont impossibles dans un monde physique.

Admettons, direz-vous. Mais quel est le rapport avec l'existence d'un passé infini ? En quoi l'impossibilité d'un infini actuel montrerait-elle qu'un passé infini est impossible ? Eh bien, tout simplement parce que la possibilité d'un passé infini implique la possibilité d'un infini actuel. Par conséquent, nous pouvons donner l'argument suivant :

1. Si un passé infini est possible, alors un infini actuel est possible.
2. Or, un infini actuel est impossible (comme le montre Hilbert).
3. Donc un passé infini est impossible (par n° 1 et 2).

Nous venons de montrer la prémisse n° 2. La prémisse n° 1, quant à elle, peut s'établir facilement. Imaginons qu'un homme immortel se soit amusé à construire une chambre d'hôtel chaque année depuis un passé infini, jusqu'à aujourd'hui. Quel serait alors le nombre de chambres construites à ce jour ? Eh bien, un nombre réellement infini ! Par conséquent, **si un passé infini est possible, alors il est possible de créer un scénario qui génère un infini actuel**. On pourrait aussi se contenter simplement de reprendre l'exemple de Frédéric Guillaud<sup>98</sup> d'un homme immortel qui s'amuse à compter les jours de sa propre existence en faisant un trait sur une ardoise. Si le passé est infini, alors le nombre de traits inscrits sur l'ardoise aujourd'hui est un infini actuel, c'est-à-dire une multitude réellement infinie de traits. Ainsi, la possibilité d'un passé infini entraîne la possibilité d'un infini actuel. Et comme nous avons établi que l'infini actuel est impossible, il s'ensuit nécessairement que le passé ne peut pas être infini<sup>99</sup>.

### L'argument fondé sur l'impossibilité de traverser l'infini

Le deuxième argument proposé par William Lane Craig est fondé sur l'impossibilité de « traverser » ou de « parcourir » un infini actuel. Autrement dit, **même si l'infini actuel pouvait exister** (ce que nous contestons), **il serait impossible de le parcourir ou de le traverser**.

En effet, si le passé est infini, alors le nombre d'événements que nous aurions eu à parcourir pour arriver à aujourd'hui est réellement infini. Dès lors, il n'aurait pas été possible d'atteindre l'instant

---

97. David Hilbert, « On the Infinite », *Philosophy of Mathematics: Selected Readings*, Cambridge University Press, 1984.

98. Frédéric Guillaud, *Dieu existe : arguments philosophiques*, Cerf, 2013, p. 223.

99. Lorsque nous disons que l'infini actuel n'existe pas dans la réalité concrète, nous voulons dire par là que l'infini en acte n'existe pas **quantitativement** dans le monde physique. Cela ne contredit en aucune façon la nature « infinie » de Dieu, puisqu'il s'agit là d'une infinité *qualitative* et non *quantitative*.

présent, car il est impossible de traverser un nombre réellement infini d'événements de même durée. Imaginons un homme immortel qui a compté depuis un temps infini l'ensemble des entiers négatifs. Il termine son décompte aujourd'hui : « ... -5, -4, -3, -2, -1, 0. Ça y est ! J'ai fini de compter tous les entiers négatifs ! » Vous lui diriez sans doute qu'il ment, car il est impossible de terminer un processus qui n'a pas de commencement. De la même manière qu'il est impossible d'atteindre l'infini par addition successive (c'est-à-dire de compter 1, 2, 3, 4... et dire « ça y est, j'ai atteint l'infini ! »), il est impossible de faire le chemin en sens inverse, car **une traversée qui ne peut pas se faire dans un sens ne peut pas se faire dans l'autre sens** ! Si quelqu'un ne peut pas traverser l'infini dans une direction, comment pourrait-il le traverser dans la direction opposée ?

Supposons par ailleurs qu'on rencontre cet homme immortel qui dit avoir réalisé ce décompte. Nous pourrions lui poser la question suivante : « Pourquoi n'as-tu pas fini ton décompte hier, ou avant-hier, ou l'année dernière, voire il y a cinq milliards d'années ? » À chaque instant dans le passé, un temps infini se serait déjà écoulé, ce qui implique qu'il aurait déjà dû avoir fini son décompte (puisqu'il avait déjà eu un temps infini pour le faire). Le fait qu'il finisse aujourd'hui est donc inexplicable. En effet, si, à chaque instant dans le passé, il avait déjà dû avoir terminé ta tâche, alors il est impossible qu'il l'ait terminée aujourd'hui<sup>100</sup>.

Thomas Durand tente une objection à l'argument de la traversée : « *Dans l'hypothèse d'un passé sans commencement, on parle bel et bien d'un univers/multivers infini dans le temps, c'est-à-dire sans commencement et pas avec un commencement situé infiniment loin dans le passé. Il n'y a donc nul point d'origine à partir duquel compter une infinité de jours* » (p. 78).

Thomas Durand a parfaitement raison. Il n'y a nul point d'origine à partir duquel on compte un nombre de jours infini. Mais c'est précisément cela qui pose problème ! Le fait qu'il n'y ait pas de « *point d'origine* » à partir duquel on puisse commencer le décompte rend la tâche irréalisable. La formation d'un infini actuel, sans point d'origine, mais avec une fin, est aussi impossible que le fait de commencer en un point donné et tenter d'atteindre l'infini. Le temps consiste à traverser des événements qui se succèdent les uns aux autres, sur le modèle d'un processus additif. Une opération du type  $-x + 1 = -x$  ne mène nulle part. Par extension, quel que soit l'entier naturel  $n$  qu'on choisit, l'opération  $-x + n = -x$  ne mène nulle part non plus. En conséquence, la démarche qui consiste à vouloir provenir d'un passé infini ne peut jamais avancer. Comme le dit William Lane Craig, réussir une telle opération reviendrait à prétendre qu'on peut « *sauter hors d'un puits sans fond*<sup>101</sup> ». On résumera l'argument de Craig ainsi :

1. La série des événements temporels est formée par addition successive (les événements s'ajoutent les uns après les autres).
2. Or, une série formée par addition successive de termes ne peut être réellement infinie.
3. Donc la série des événements passés ne peut pas être réellement infinie (par les propositions n° 1 et n° 2).
4. Or, un Univers sans commencement implique une série d'événements réellement infinis dans le passé.
5. Donc l'Univers a commencé d'exister (par les propositions n° 3 et 4).

---

100. C'est l'argument du thomiste David Oderberg. Voir « No Beginning, no explanation », *The Kalam Cosmological Argument: Philosophical Arguments for the Finitude of the Past*, P. Copan et W. L. Craig eds., Bloomsbury, 2017, ch. 6.

101. William Lane Craig, *Time and Eternity*, Crossway Books, 2001, p. 229.



## Le paradoxe d'Al Ghazali<sup>102</sup>

L'absurdité de la formation séquentielle d'un infini réel a été approfondie par le philosophe du Moyen Âge Al Ghazali qui imagine deux séries temporelles sans commencement d'événements coordonnés. Il suppose l'existence de notre système solaire avec un passé infini, en imaginant que les périodes de révolution orbitale des planètes sont coordonnées, de sorte que **chaque fois que Jupiter effectue une révolution, Saturne en fait deux**. La question qui se pose alors est la suivante : si ces deux planètes ne cessent d'être en orbite et tournent depuis une éternité, laquelle des deux aura parcouru le plus grand nombre de révolutions orbitales ?



La réponse à cette question mène à des contradictions dans le monde physique car, mathématiquement, on peut montrer qu'elles ont toutes les deux parcouru le même nombre d'orbites, à savoir une infinité réelle  $\aleph_0$ . On peut le prouver en observant qu'il y a une bijection, c'est-à-dire une correspondance un à un, entre les deux ensembles d'orbites. Mais on sait aussi que, plus elles ont été longtemps en orbite, plus l'écart entre les deux planètes devient grand. En effet, si les deux tournent depuis une éternité, alors on tend progressivement vers une limite où Jupiter s'est laissée infiniment distancer par Saturne. Toutefois, étant à présent des infinis actuels, les nombres respectifs de leurs orbites parcourues sont en quelque sorte devenus magiquement identiques. En effet, ils auront « atteint » l'infini  $\aleph_0$  à partir du passé éternel.

Par ailleurs, Ghazali pose une question qui rend la situation encore plus absurde : le nombre d'orbites parcourues sera-t-il pair ou impair ? Figurez-vous qu'on peut montrer mathématiquement, à l'aide des théorèmes d'arithmétique transfinie post-cantorienne, que le nombre d'orbites parcourues est à la fois pair et impair<sup>103</sup> ! Ainsi, Jupiter et Saturne ont tous les deux parcouru un nombre pair et impair d'orbites et, selon les mots de Craig, « *ce nombre est resté égal et inchangé depuis toute l'éternité, malgré les révolutions que [ces planètes] subissent toujours et la disparité croissante entre elles sur tout intervalle de temps fini. Ceci apparaît absurde au plus haut point*<sup>104</sup>. » Autre conséquence

102. Nous reprenons ici l'argumentaire de Craig. Voir *Foi raisonnable*, éd. La Lumière, 2008, p. 174.

103. En effet, un nombre  $n$  est pair s'il existe un nombre  $m$  tel que  $n = 2m$ . De même, un nombre  $n$  est impair que s'il existe  $m$  tel que  $n = 2m + 1$ . Or, dans les deux cas du scénario envisagé, le nombre d'orbites achevées est  $\aleph_0$  (le cardinal des entiers naturels) et, comme  $\aleph_0 = 2\aleph_0$  (résultat très connu en arithmétique transfinie, puisqu'il existe une bijection entre l'ensemble des entiers naturels et l'ensemble des entiers naturels pairs), on obtient un nombre d'orbites de  $\aleph_0 = 2\aleph_0 = 2\aleph_0 + 1$  (car  $2\aleph_0 = 2\aleph_0 + n$  et  $\aleph_0 = n\aleph_0$ ).

104. William Lane Craig, *Foi raisonnable*, éd. La Lumière, 2012, p. 174.

absurde : revenons mille ans plus tard ; le nombre des rotations des planètes n'aura pas augmenté, puisque  $\aleph_0 + n = \aleph_0$ . Il sera exactement le même que mille ans auparavant, alors que Jupiter et Saturne n'auront pas cessé de tourner depuis. Bref, on comprend là que l'hypothèse d'un passé infini mène à des absurdités flagrantes dans le monde réel.

### L'argument fondé sur la régression vicieuse (réduction à la causalité circulaire)

Il est aussi possible de montrer que le passé ne peut pas être infini en faisant appel à des paradoxes qui agissent directement sur la chaîne causale infinie. Le but de ces arguments est de construire des scénarios tout à fait cohérents combinés à l'hypothèse du passé infini pour en déduire une impossibilité. Par exemple, à partir de l'hypothèse d'un passé infini, il est possible de construire une chaîne causale qui peut se réduire à une causalité circulaire de la manière suivante :

1. Supposons que le passé puisse être infini (hypothèse).
2. Si 1) est vrai, alors le scénario suivant est métaphysiquement possible : S = « Chaque année depuis un passé infini, une poule pond exactement un œuf avant de mourir. »
3. Si S est vrai, alors chaque œuf existant est causé par une poule et chaque poule existante est causée par un œuf.
4. Si c'est le cas, alors toutes les poules suffisent à causer tous les œufs.
5. De même, tous les œufs suffisent à causer toutes les poules.
6. Si toutes les poules suffisent à causer tous les œufs et si tous les œufs suffisent à causer toutes les poules, alors toutes les poules suffisent à causer toutes les poules (causalité circulaire).
7. Or, la causalité circulaire est impossible.
8. Donc le passé ne peut pas être infini.

Imaginons que vous viviez dans un tel monde. Vous posez la question : « Pourquoi les œufs existent-ils ? — Parce qu'ils ont été causés par les poules », vous répond-on. Vous insistez un peu : « Mais alors, pourquoi les poules existent-elles ? » On vous rétorque alors : « Mais parce qu'elles ont été causées par les œufs, voyons ! » Vous ne serez sans doute pas satisfait. En effet, **l'explication qu'on vient de vous donner est purement circulaire** : les poules existent parce que les œufs existent, et les œufs existent parce que les poules existent. Autrement dit, les poules existent parce que les poules existent : nous aboutissons là à une explication circulaire qui ne mène nulle part. Il faut donc rejeter l'existence d'une telle chaîne causale infinie. Or, si le passé était infini, rien n'empêcherait de construire cette chaîne causale ! L'engendrement œuf-poule est parfaitement cohérent avec un passé fini (il faut juste que la série en question possède un premier membre). Ce n'est qu'à partir du moment où l'on ajoute *l'hypothèse du passé infini* que l'on obtient une causalité circulaire. C'est donc bien l'hypothèse du passé infini qu'il faut rejeter<sup>105</sup>.

### Objections de Thomas Durand

Thomas Durand, en bon scientifique, ignore bien entendu l'existence des arguments précédents et pense pouvoir se rabattre sur l'hypothèse physique d'un rebond infini ou sur la théorie des multivers pour éviter le commencement absolu de l'Univers : « *Outre l'hypothèse du rebond évoqué par Étienne Klein,*

---

105. Certains pourraient objecter qu'il n'y a pas de relation causale directe entre l'ensemble des œufs et l'ensemble des poules. Mais ce serait oublier que les ensembles décrits ci-dessus ne sont pas des objets abstraits, mais des sommes méréologiques. On parle de somme « méréologique » pour qualifier une relation purement agrégative des parties au tout, c'est-à-dire un assemblage relativement compact d'éléments divers. Les sommes méréologiques sont des objets concrets susceptibles d'avoir bel et bien un pouvoir causal.

***la théorie des multivers permet d'envisager un univers infini dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire un univers sans fin ni... début*** » (p. 79).

L'idée d'un rebond infini dans le temps passé est impossible, car cela générerait un infini actuel. Or, l'infini actuel n'existe pas dans le monde physique (seuls les infinis potentiels existent). Et même si l'infini actuel pouvait exister, le modèle d'Étienne Klein et la théorie des multivers ne réfutent en rien les arguments philosophiques en faveur de l'impossibilité d'un passé infini, ni le théorème de Borde-Guth-Vilenkin. On est ici dans le hors sujet total.

Retour au scientisme !

Thomas Durand déclare en toute tranquillité que « ***des modèles cosmologiques cohérents et toujours valides permettent de penser que l'univers a débuté – s'il a débuté – sans aucune intervention extérieure*** » (p. 97).

Mais il retombe une fois de plus dans le scientisme. Selon lui, la science (en l'occurrence, les modèles cosmologiques) permettrait de penser que l'Univers a débuté sans aucune intervention extérieure ! Or, tout cela est absurde. La science n'opère qu'à partir des lois physiques. Elle est parfaitement incapable d'expliquer l'origine ultime de ces lois. Il est donc insoutenable de penser que certains modèles cosmologiques puissent démontrer qu'il n'y a pas de créateur de l'Univers, puisqu'ils ne peuvent pas se prononcer sur la notion d'*intentionnalité créatrice* qui reste uniquement une notion philosophique. Nous avons là, une fois encore, affaire à une grossière erreur épistémologique qui ne distingue pas la science physique et la philosophie.

Erreur sur la notion de « commencement »

« *La notion de "commencement" [...] se focalise sur un changement d'état dont la cause serait à chercher du côté de Dieu, par pétition de principe* » (p. 77).

Thomas Durand a une définition tout à fait erronée de la notion de commencement. Commencer d'exister n'est pas un « *changement d'état* ». L'eau ne commence pas d'exister quand elle passe de l'état liquide à l'état solide. Le commencement se définit de la manière suivante : X commence d'exister à *t* si *t* est le premier instant où X existe. Il ne s'agit en aucun cas d'un changement d'état. De plus, les théistes ne concluent pas que Dieu est la cause de l'Univers par « *pétition de principe* » : ils le déduisent en faisant une analyse conceptuelle des attributs de la cause de la totalité de l'espace-temps et de la réalité matérielle (comme nous allons le voir après).

Confusion entre le *kalam* et l'argument aristotélien

« ***Cela revient à ce que disait Aristote, observateur des mouvements dans la nature, pour qui chaque mouvement avait pour cause un moteur, lui-même mis en mouvement par une cause, et ainsi de suite jusqu'à l'origine, le premier moteur, qui se meut de lui-même*** » (p.68-69 ).

Thomas Durand confond ici la preuve par le commencement de l'Univers et la preuve par le mouvement d'Aristote. Or, la preuve par le commencement n'a rien à voir avec l'argument aristotélien. Le philosophe grec ne pensait pas que l'Univers avait commencé d'exister, mais il soutenait que l'Univers éternel avait besoin d'une cause qui le maintienne dans l'être à chaque instant.

L'idée centrale d'Aristote est que les chaînes causales liées aux changements ne peuvent pas remonter à l'infini. Le changement étant l'actualisation d'un potentiel, il faut donc que le premier membre de la chaîne des changements soit un moteur premier interchangeable, sans aucun potentiel à actualiser. C'est ce premier moteur éternel et « acte pur » qu'Aristote appelle « Dieu ».

D'ailleurs, Aristote n'affirme jamais que le premier moteur « se meut de lui-même », contrairement à ce que lui fait dire Thomas Durand. Cela reviendrait à soutenir que la cause première est cause d'elle-même, ce qui est ontologiquement impossible. En effet, pour se causer soi-même – nous l'avons déjà vu –, il faudrait se précéder soi-même dans l'existence, c'est-à-dire exister avant d'exister, ce qui est absurde. C'est pourquoi la cause première de tout changement doit être interchangeable et parfaitement immobile. Et c'est bien ce qu'affirme Aristote lorsqu'il qualifie le premier moteur de « non mû<sup>106</sup> ». À l'évidence, toutes ces subtilités de la métaphysique aristotélicienne ont échappé à Thomas Durand qui se vante d'avoir réfuté « la » preuve cosmologique.

## La cause de l'Univers

*« Cette preuve rencontre un grand succès chez les croyants, mais [...] en lieu et place d'une démonstration reposant sur des faits, il s'agit d'un acte illocutoire, c'est-à-dire que l'on accomplit par le simple fait de dire quelque chose. Je dis que Dieu est... [la cause de l'univers], et par cet acte même, il est »* (p. 69).

Encore une affirmation ridicule. Les théistes sérieux ne disent pas simplement « Dieu est la cause de l'Univers, donc Dieu existe ! ». Non, ils prennent le temps de faire une *analyse conceptuelle* de ce que pourrait bien être la cause de l'Univers, et ils en *déduisent* les attributs divins.

La cause de l'Univers est de nature très particulière, puisqu'elle ne peut pas être dans le temps ni dans l'espace. Il s'agit d'une cause atemporelle et non spatiale. Elle n'a pas de commencement (si c'était le cas, elle serait dans la série temporelle). En faisant une analyse conceptuelle de ce que signifie être la cause de la totalité de la réalité matérielle et de l'espace-temps, on en déduit que la cause est :

- immatérielle (car si elle était matérielle, elle ferait partie de l'Univers) ;
- éternelle (car si elle était temporelle, elle ferait partie de l'espace-temps) ;
- non spatiale (car sinon, elle serait dans l'Univers) ;
- dotée d'une puissance extraordinaire (car elle crée tout sans matière préexistante).

Chose assez remarquable, il existe des raisons de penser que cette cause est libre et spirituelle.

Premièrement, on a montré que la cause incausée est immatérielle. Or, ce qui est immatériel est soit un esprit (au sens d'une intelligence dotée de volonté), soit une pure abstraction<sup>107</sup> (comme les nombres, les propositions logiques, les formes géométriques, etc.). Mais les abstractions, telles que le chiffre 4 ou un triangle, n'ont pas de pouvoir causal (le chiffre 4 et un triangle ne peuvent rien causer, puisqu'ils n'entrent pas en contact avec la réalité physique). La cause incausée ne peut donc pas être

---

106. Aristote, *Métaphysique*, livre XII, 1072a.

107. On pourrait objecter qu'il existe d'autres choses immatérielles qui ne sont ni des abstractions ni des esprits, comme les émotions, les souvenirs ou les illusions. En toute rigueur, cela est vrai, mais force est de constater que ces exemples sont tous l'effet d'un esprit. On pourra alors reformuler la prémisse de manière plus précise : « Ce qui est immatériel est soit une abstraction, soit un esprit, soit l'effet d'un esprit. » Mais la cause incausée ne peut être l'effet de quoi que ce soit (car tout effet a une cause, et la cause incausée n'a pas de cause).

une abstraction. Par élimination, la cause incausée ne peut donc être qu'un esprit. En effet, on sait que l'esprit peut avoir une influence causale par le simple constat de nos propres actions. Par exemple, votre esprit peut agir sur la matière si vous décidez de lever la main. Les abstractions, elles, n'ont pas ce pouvoir. Or, la cause première immatérielle ayant eu un pouvoir causal sur la matière, on en déduit qu'elle est de nature spirituelle.

Le deuxième argument nous vient de Richard Swinburne. Il existe deux types d'explications causales : les explications scientifiques en termes de lois et de conditions initiales, et les explications personnelles en termes d'agents dotés de volonté<sup>108</sup>. Or, un état premier de l'Univers ne peut pas avoir une explication scientifique, puisque rien ne le précède en termes de conditions initiales. Par conséquent, il ne peut pas être décrit comme opérant à partir de lois scientifiques initiales. Seul un agent doté de volonté peut rendre compte de cet état. De plus, une explication scientifique requiert un état des choses matériel, et l'état des choses qui « précède » l'Univers est immatériel.

Enfin, la troisième raison qui porte à croire que la cause est spirituelle et libre part d'une analyse conceptuelle de ce en quoi consiste être l'effet *temporel* d'une cause *éternelle* : comment une cause éternelle peut-elle produire un effet temporel ? Si les conditions nécessaires et suffisantes pour la production d'un effet sont éternelles, alors pourquoi l'effet n'est-il pas éternel ? Comment se fait-il que les conditions causales suffisantes pour la production d'un effet existent sans l'existence de cet effet correspondant ? Il semble que, si la cause était un être impersonnel (c'est-à-dire sans volonté), on devrait avoir l'effet qui serait coéternel à la cause.

Pour l'illustrer, prenons l'exemple de la congélation de l'eau. La cause de cela est une température en dessous de zéro degré. Eh bien, si la température était éternellement en dessous de zéro degré, alors toute l'eau environnante serait congelée de toute éternité. Ceci est vrai, car la congélation de l'eau est une cause impersonnelle. Elle n'est pas capable de « décider » d'agir pour générer un quelconque changement. Mais il existe un autre type de relation causale, que les philosophes appellent la « relation causale due à un agent ». C'est parce que l'agent est libre qu'il peut créer de nouveaux effets en choisissant de générer des conditions qui n'étaient pas présentes auparavant (contrairement à notre exemple d'eau glacée). Voilà qui pourrait expliquer le commencement de l'Univers.

Une cause créatrice personnelle pourrait tout à fait exister de façon immuable (sans changement interne) et éternelle, tout en choisissant de créer le monde dans le temps. En créant, le créateur ne « change pas d'avis », mais il actualise ce qu'il a librement et éternellement eu l'intention de créer : un monde ayant un commencement. Ainsi, la cause est éternelle mais pas l'effet. La seule explication d'un tel phénomène est l'intervention de la volonté libre d'un créateur personnel. En effet, s'il n'y avait pas d'acte libre dans la création de l'Univers, celui-ci devrait être une émanation spontanée de la cause incausée (et donc exister de toute éternité, comme nous l'avons vu avec l'exemple de la congélation).

L'argument du *kalam* se présente donc ainsi :

1. Tout ce qui a commencé d'exister a une cause (*ex nihilo nihil fit* : « rien ne vient de rien »).

---

108. Par exemple, si j'entre dans la cuisine et que de l'eau bout dans la casserole, je peux demander à ma femme : « Pourquoi la casserole est-elle en train de bouillir ? » Elle peut me répondre avec une explication scientifique ou personnelle. « L'eau bout dans la casserole, car la chaleur de la flamme est transférée depuis le fond vers le haut, ce qui accroît l'énergie cinétique des molécules d'eau, de sorte qu'elles vibrent et brisent la tension de la surface en se projetant sous forme de vapeur » (explication scientifique). Autre réponse possible : « L'eau dans la casserole bout, car je voulais du thé » (explication personnelle). Chacune de ces explications est parfaitement légitime selon le contexte.

2. Or, l'Univers a commencé d'exister.
3. Donc l'Univers a une cause (extérieure à lui-même, car la notion de cause de soi est absurde).
4. Si cette cause a une cause, et ainsi de suite, il y a une cause première incausée (voir le début du chapitre).
5. La cause première incausée est nécessairement :
  - immatérielle (car si elle était matérielle, elle ferait partie de l'Univers) ;
  - éternelle (car si elle était temporelle, elle ferait partie de l'espace-temps) ;
  - non spatiale (car sinon, elle serait dans l'Univers) ;
  - dotée d'une puissance extraordinaire (car elle crée tout sans matière préexistante) ;
  - libre (car si la cause incausée agissait à la manière d'un être impersonnel – c'est-à-dire sans volonté –, l'Univers devrait spontanément découler de la cause incausée de toute éternité) ;
  - spirituelle (car ce qui est immatériel est soit une abstraction, soit un esprit, mais les abstractions n'ont pas de pouvoir causal) ;
  - personnelle (car il existe deux types d'explications causales : scientifique et personnelle ; le commencement de l'Univers n'étant précédé d'aucune condition initiale, il ne peut pas avoir d'explication scientifique – qui s'applique uniquement aux entités matérielles avec des conditions initiales).
6. Donc il existe une cause incausée créatrice de l'Univers qui est nécessairement immatérielle, éternelle, non spatiale, libre, spirituelle, personnelle et dotée d'une puissance extraordinaire qu'on appelle « Dieu ».

Thomas Durand affirme : « *La prémisse 1 [Tout ce qui commence à exister a une cause de son existence] pose la nécessité d'une cause extérieure aux choses, l'ultime cause étant Dieu, qui, lui, n'a pas besoin de cause. Pourquoi ? Parce qu'il est considéré comme éternel et cause de lui-même. Comment le sait-on ? On ne le sait pas : on a décidé que ces attributs faisaient partie intégrante de sa définition* » (p. 68).

Le zététicien démontre une fois de plus qu'il n'a rien compris à l'argument du *kalam*. Si l'Univers (c'est-à-dire la totalité de l'espace-temps) a commencé d'exister, alors l'Univers a une cause qui n'est ni matérielle, ni spatiale, ni temporelle. Cette cause est donc éternelle (ce qui signifie littéralement « hors du temps »). Contrairement à ce que prétend Thomas Durand, nous n'avons pas « décidé » que l'éternité faisait partie intégrante de sa définition. Nous n'avons pas dit : « L'Univers a une cause, donc c'est Dieu ! CQFD. » Non, nous avons pris le temps de faire une analyse conceptuelle de la cause de l'Univers, et nous l'avons identifiée comme étant cohérente avec le concept de Dieu dans les religions monothéistes. Nous avons aussi établi que Dieu ne pouvait pas avoir de cause en démontrant l'existence d'une cause incausée.

Mais le plus drôle arrive : « *L'argument de la kalâm, c'est particulièrement triste, ne vaut qu'à la condition de tenir pour vraie la prémisse de l'existence d'une entité immatérielle et éternelle. Un regard sceptique sur la question amène plutôt à tenir le raisonnement suivant si l'on part de la première prémisse :*

1. *Tout ce qui existe est le produit d'une cause physique.*
2. *Selon l'argument de la kalâm, l'univers a une cause qui n'est pas physique.*
3. *D'après 1, l'argument de la kalâm est faux* » (p. 73-74).

Thomas Durand ne se rend même pas compte des affirmations auto-contradictaires qu'il émet. En effet, **si tout ce qui existe est le produit d'une cause physique, alors la totalité de la réalité matérielle doit être le produit d'une cause physique (puisque la totalité de la réalité matérielle existe !)**. Or, cela est parfaitement impossible puisque l'Univers (c'est-à-dire la totalité de la réalité matérielle) ne saurait avoir de cause matérielle ! Ce serait contradictoire. Ainsi, la prémisse 1 de l'argument de Thomas Durand s'auto-réfute. À nouveau, nul besoin d'être un métaphysicien aguerri pour le remarquer.

Mais Thomas Durand n'en a pas terminé et persiste à vouloir se ridiculiser intellectuellement : « *Pire, l'argumentaire des apologistes théistes cherche à prouver le Dieu de leur religion, donc un dieu personnel qui a pour projet non pas l'univers mais l'humain* » (p. 74).

Mais quel théiste a déjà soutenu que le *kalam* démontrait l'existence du Dieu d'une religion quelconque ? Qui a déjà soutenu que le *kalam* montrait la vérité de l'islam ou du christianisme ? Personne. Thomas Durand se perd dans ses propres délires. Si les philosophes utilisent l'argument du *kalam* pour prouver l'existence d'un Dieu créateur de l'Univers, ils ne se prononcent pas sur le fait que ce Dieu créateur se serait ou non révélé à l'homme. En ce sens, même Voltaire, connu pour son anticléricalisme, pourrait accepter la conclusion de l'argument du *kalam*. Rien de religieux là-dedans. Nous sommes encore dans le domaine de la métaphysique<sup>109</sup>.

Voyons à présent comment Thomas Durand traite de l'argument cosmologique de la contingence leibnizien.

## L'argument de la contingence (version leibnizienne)

L'argument cosmologique de la contingence part du fait qu'il existe des êtres contingents dans le monde, et en déduit l'existence d'un être nécessaire, dont les attributs sont divins.

### Remarque préliminaire : confusion des arguments

Chose amusante, Thomas Durand a confondu cet argument avec l'argument du *kalam* développé précédemment : « *Cet argument appelé aussi "preuve par la contingence du monde" tire son origine de penseurs médiévaux musulmans, c'est pourquoi on le nomme également "l'argument de la kalâm [...]. En bref, il faut que quelque chose soit la cause de l'existence de l'univers et de son état actuel. C'est le "principe de raison suffisante"* » (p. 67).

Cette affirmation est précisément une erreur de débutant. L'argument du *kalam* est parfaitement distinct de l'argument leibnizien, étant donné qu'il cherche à montrer que l'Univers a commencé d'exister. Cela n'a absolument rien à voir avec le principe de raison suffisante (qui s'applique à l'Univers, même s'il est éternel d'après Leibniz). Il est donc assez amusant que Thomas Durand commence son chapitre sur le *kalam* par un avertissement : « *Cet argument ressemble beaucoup au*

---

109. En revanche, rien n'empêche que, **dans un second temps**, l'apologiste chrétien apporte d'autres arguments indépendants pour défendre le fait que le Dieu créateur s'est révélé en Jésus-Christ. Mais il s'agit là d'une démarche parfaitement distincte.

*précédent*<sup>110</sup> [celui de la contingence, que nous allons voir juste après] ; ils sont d'ailleurs assez souvent confondus » (p. 77). Thomas Durand ne croit pas si bien dire, puisque justement il les a lui-même confondus ! Quelle ironie !

Venons-en à l'argument. Avant tout, il nous faut rappeler la définition de quelques termes techniques utilisés dans cette preuve, car les non-initiés à la métaphysique pourraient avoir quelques problèmes de compréhension.

### Définitions des termes

\* **Monde possible** : un monde possible est une description complète et maximale de la réalité telle qu'elle aurait pu être. Par exemple, il y a un monde possible où je mangerai des céréales demain matin. Il y a aussi un monde possible où je n'existe pas, un monde possible où ce livre n'existe pas, un monde possible où une licorne rose existe, etc. Une chose appartient à au moins un monde possible s'il n'est pas logiquement ou métaphysiquement impossible qu'elle existe.

\* **Monde impossible** : un monde est dit « impossible » s'il décrit un état des choses qui ne peut pas exister (cet état des choses est logiquement ou métaphysiquement contradictoire). Par exemple, les concepts de « célibataire marié », de « cercle carré » ou de « triangle à quatre côtés » sont des états des choses impossibles.

\* **Nécessaire** : un être est nécessaire s'il doit exister dans tous les mondes possibles. Autrement dit, il n'aurait pas pu ne pas exister. On dit qu'un être est nécessaire s'il est impossible que cet être n'existe pas (son inexistence est logiquement ou métaphysiquement impossible). Des exemples typiques d'états des choses nécessaires seraient les propriétés telles que «  $1 + 1 = 2$  », « la somme des angles d'un triangle fait 180 degrés », ou encore les lois de la logique comme  $A \Rightarrow B \Leftrightarrow \text{Non}(B) \Rightarrow \text{Non}(A)$ . Les états des choses nécessaires ne se réduisent pas aux lois logiques, mais s'appliquent aussi aux concepts métaphysiques : « la hauteur d'une montagne est strictement positive » et « les chevaux sont des animaux » sont des vérités nécessaires, car il est impossible qu'une montagne n'ait pas une hauteur strictement positive ou qu'un cheval ne soit pas un animal. Ces états des choses sont vrais dans tous les mondes possibles.

\* **Contingent** : un être est contingent s'il n'a pas en lui-même la raison de son existence. On dit que X est contingent si et seulement s'il existe un monde possible où X existe, mais que X n'existe pas dans tous les mondes possibles. Par exemple, le livre que vous avez entre les mains est contingent : il existe, mais il aurait pu ne pas exister. Les voitures, les arbres, les personnes, les animaux, les cailloux sont tous des êtres contingents. Il n'existe pas de contradiction logique ou métaphysique à concevoir leur inexistence.

### Le principe de raison suffisante (PRS)

Par une expérience intuitive, vous voyez que tous les êtres contingents dans notre existence ont une cause. Votre chaise, votre lit, vos cours, etc., sont des êtres causés, étant donné leur aspect contingent (ils auraient pu ne pas exister).

---

110. Pour rappel, tandis que l'argument du *kalam* se focalise uniquement sur le commencement de l'Univers, l'argument de la contingence cherche à montrer que, même si l'Univers était éternel, il n'aurait pas en lui-même la raison de son existence et aurait donc une cause.



En revanche, cela n'est pas le cas pour les êtres nécessaires. Il ne vous viendrait pas à l'idée de demander une explication extérieure au fait que  $1 + 1 = 2$ . Cela n'aurait pas de sens ! Les faits nécessaires, eux, n'ont pas besoin d'explication externe, car ils ont en eux-mêmes l'explication de leur existence. Il serait stupide de demander pourquoi ce triangle-ci a trois côtés, car c'est un fait nécessaire. En revanche, il serait tout à fait pertinent de se demander pourquoi la longueur des côtés de ce triangle vaut une certaine valeur plutôt qu'une autre, car il s'agirait alors d'un fait contingent.

C'est là qu'on saisit ce que nous dit le principe de raison suffisante : **tout ce qui n'a pas en soi la raison de son existence a une cause ou une explication externe**. Autrement dit, les faits contingents ont toujours une explication en dehors d'eux-mêmes.

## La contingence de l'Univers

Avant d'appliquer ce principe à l'Univers, il convient de déterminer si l'Univers est contingent. Par « Univers », il faut entendre la « totalité de l'espace-temps et de la réalité matérielle ». L'Univers en question est donc à prendre au sens large : il peut contenir l'ensemble des multivers s'ils existent, mais aussi et surtout tous les êtres contingents de notre quotidien (les arbres, les maisons, les personnes, les fluctuations quantiques, la matière noire, etc.).

La question est la suivante : l'Univers est-il contingent ou nécessaire ? (L'option « impossible » ici n'a pas lieu d'être, puisque l'Univers existe.) Thomas Durand affirme d'emblée que la contingence de l'Univers n'a jamais été établie (sans donner le moindre argument) : « *L'argument cosmologique a pour point de départ que l'univers – et tout ce qu'il contient – est contingent : il aurait pu ne pas exister ou être différent. D'emblée, il faut préciser que ce principe ne repose sur rien, c'est un postulat arbitraire ; [...] il est fallacieux de considérer que les conclusions tirées de cette hypothèse non prouvée ont un lien avec le réel* » (p. 67) ; « *La contingence du monde n'est pas attestée, il s'agit d'un postulat, d'une prémisse qu'aucun apologiste n'a jamais réellement prouvée* » (p. 69) ; « *Rien ne prouve que certaines choses dans l'univers ne sont pas nécessaires ; personne n'en sait rien* » (p. 70).

Notre zététicien se contente d'émettre une assertion. Il ne démontre rien. Il ne s'attaque pas à toutes les nombreuses raisons qui ont été proposées en faveur de la contingence de l'Univers<sup>111</sup>. Nous nous contenterons ici d'en lister quelques-unes.

1. L'Univers a un commencement. Il est en effet possible de démontrer rationnellement que l'espace-temps a commencé d'exister (voir plus haut). Or, puisque tout ce qui a commencé d'exister a une cause, l'Univers ne peut pas être nécessaire, car ce qui est nécessaire ne peut pas ne pas exister et doit donc exister de toute éternité.
2. Il n'y a aucune contradiction à concevoir d'autres mondes possibles dans lesquels notre Univers n'existerait pas, ou serait différent. Il n'est pas métaphysiquement impossible de concevoir un monde sans astéroïdes, sans planètes, sans étoiles, voire sans matière ! Par conséquent, il ne semble pas y avoir de nécessité à ce que l'Univers soit tel qu'il est.

---

111. Voir Alexander Pruss, *The Principle of Sufficient Reason. A Reassessment*, Cambridge University Press, 2006, p. 189-321 ; Edward Feser, *Five Proofs of the Existence of God*, Ignatius Press, 2017, p. 147-168 ; Frédéric Guillaud, *Dieu existe : arguments philosophiques*, Cerf, 2013, p. 127-202.

3. Les lois qui régissent l'Univers sont déterminées par des constantes fondamentales très précises, qui auraient pu être différentes. En effet, on peut concevoir d'autres mondes possibles avec des lois et des constantes fondamentales différentes (légèrement plus grandes ou légèrement plus petites), sans que cela implique une quelconque contradiction. Ces lois et ces constantes, considérées en elles-mêmes, ne sont donc pas nécessaires. On pourrait effectivement se demander pourquoi les électrons ou les atomes font cette taille et non une autre. Pourquoi ne sont-ils pas un tout petit peu plus grands ou plus petits ? On voit bien que ces traces de limites sont des éléments contingents, car on peut concevoir sans contradiction qu'elles aient pu être différentes.
4. L'Univers contient un grand nombre d'événements indéterminés. On le sait grâce à la physique quantique. Cela signifie que, si l'on considère l'Univers en lui-même à un instant  $t$ , il aurait pu donner lieu à des événements quantiques tout à fait différents à un instant  $t + 1$ , ce qui contredit la notion même de nécessité<sup>112</sup>.
5. Enfin, sauf à démontrer que l'Univers contient au moins un être nécessaire, une dernière raison en faveur de la contingence de l'Univers est qu'il est formé par une conjonction (finie ou infinie) d'êtres contingents. Comment cette conjonction pourrait-elle donner quelque chose de nécessaire ? Il y a là un problème de construction... De la même façon qu'une somme de briques bleues ne pourra jamais donner un mur rouge, une somme d'êtres contingents ne pourra jamais donner un être nécessaire. Si vous prenez un grand nombre d'êtres contingents (par exemple : bateaux, baleines, pingouins, montagnes, fluctuations quantiques, hommes politiques, etc.) et que vous en faites la somme, la totalité que vous allez obtenir sera elle-même contingente. Il est ainsi aisé de voir que, même s'il existait une infinité d'êtres contingents, la conjonction de tous ces êtres ne pourrait jamais former une entité nécessaire.

### Un sophisme de composition ?

Thomas Durand affirme que la dernière raison que nous avons donnée en faveur de la contingence de l'Univers commet un sophisme de composition : « *Enfin, quand bien même tout ce que contient l'univers serait contingent, c'est commettre un sophisme de composition que de dire que l'univers lui-même serait contingent* » (p. 70).

Il nous accuse de commettre un raisonnement fallacieux, du type « chaque plume est légère, donc la somme des plumes est légère ». Sauf que ce n'est pas le cas. Toutes les inférences de la partie au tout ne sont pas erronées. Par exemple, il est vrai que, si chaque plume est rouge, alors la somme des plumes est rouge également. Tout dépend de la nature de la chose considérée. Les propriétés accidentelles et relatives de la chose, tels le poids et la taille, ne peuvent pas faire l'objet d'une telle inférence, mais les propriétés essentielles et absolues, tels le goût, la couleur, la causalité, la contingence, etc., peuvent subir l'agrégation de la partie au tout, sans qu'il y ait de sophisme de composition<sup>113</sup>.

---

112. Nous sommes conscients du fait qu'il existe quelques interprétations déterministes de la physique quantique. Mais elles sont ultra minoritaires chez les physiciens. Aujourd'hui, la quasi-totalité des interprétations de la physique quantique restent indéterministes. Nous sommes donc tout à fait prêts à reconnaître que ce quatrième argument n'est pas définitif ou absolument certain pour prouver la contingence de l'Univers. En revanche, nous maintenons qu'il a une certaine force, compte tenu du consensus scientifique actuel.

113. Pour être exact, la quantité d'objets sommés peut faire varier les propriétés *extensives* d'un système, mais pas ses propriétés *intensives*. D'une grande superposition de briques, il ne résulte pas une brique, mais un mur. En revanche, d'un

Par conséquent, contrairement à ce que prétend Thomas Durand, nous avons donc de bonnes raisons de penser que l'Univers est contingent. D'après le principe de raison suffisante, il doit donc avoir une explication en dehors de lui-même qui puisse rendre compte de son existence. Il est absurde de dire que la contingence de l'Univers « ne repose » sur rien ou qu'il s'agit d'un postulat arbitraire, d'autant plus quand on ne prend même pas le temps de traiter des arguments du camp adverse.

## La nature de la cause

Mais alors, quelle est la cause de l'Univers ? Peut-elle être contingente elle aussi ? Non, car l'Univers inclut tous les êtres contingents. Il s'ensuit par élimination que la cause de l'Univers réside dans l'existence d'un être nécessaire, c'est-à-dire un être qui n'aurait pas pu ne pas exister.

Une question se pose alors : à quoi ressemble cet être nécessaire ? Eh bien, il doit être, par définition, dépourvu de tous les attributs contingents ! Il doit être impossible de pouvoir se demander à son propos s'il aurait pu être autrement. En conséquence, il doit être dépourvu de toutes limites arbitraires au sein même de son essence. Il ne peut pas avoir des attributs finis, car tout ce qui est fini ou matériel est contingent. Il ne peut pas être composé de parties, puisque toute forme de composition interne nécessiterait alors une explication externe qui rende compte de la configuration de l'assemblage. En conséquence, il doit être absolument infini, immuable, éternel, immatériel, non spatial. On sait aussi, comme on l'a vu dans l'argument du *kalam*, que ce qui est immatériel est soit une abstraction, soit un esprit (du moins ce sont les seuls candidats plausibles). Or, les abstractions n'ayant pas de pouvoir causal, on peut logiquement inférer que l'être nécessaire est de nature spirituelle, c'est-à-dire disposant d'une intelligence et d'une volonté.

On peut aussi établir que l'être nécessaire doit être tout-puissant. En effet, on constate que l'être nécessaire, ayant créé l'Univers, doit avoir un degré non nul de puissance (car un être impuissant n'aurait rien pu produire). Or, toute limite finie strictement positive de puissance serait arbitraire, car on pourrait alors se demander pourquoi l'être nécessaire n'a pas  $X + 1$  degré de puissance au lieu de  $X$ . De manière générale, les attributs essentiels de l'être nécessaire se décrivent soit par 0, soit par l'infini, pour éviter toute forme d'arbitraire. Ainsi, puisque l'être nécessaire a créé le monde, il admet un degré non nul de puissance, mais comme, par ailleurs, il n'admet pas de limites arbitraires, il s'ensuit qu'il possède une puissance infinie, c'est-à-dire qu'il est capable de faire tout ce qui est logiquement possible. On appelle cela l'omnipotence<sup>114</sup>.

De l'omnipotence découle l'omniscience. En effet, si l'être nécessaire est tout-puissant, il doit être capable de tout connaître, puisque la connaissance est un pouvoir de l'intellect. Un être à qui il manquerait des connaissances ne pourrait donc pas être tout-puissant<sup>115</sup>.

---

grand empilement, même infini, de bols, il ne résultera jamais une pile d'assiette. Or, la contingence est une propriété *intensive* : chaque objet la possède en lui-même, indépendamment du fait qu'il soit ou non associé à d'autres.

114. Notons bien que cette conclusion n'est pas si étonnante, car l'être nécessaire est capable de créer un monde sans matière préexistante (du moins si l'argument du *kalam* est valable) ; et, comme la distance qui sépare l'être du néant est infinie, il semble logique que l'être nécessaire doive avoir une puissance infinie.

115. On pourrait aussi argumenter comme précédemment, en disant que l'être nécessaire doit avoir un degré non nul de connaissance (car il a été capable de concevoir l'Univers). Et comme il n'admet aucune limite arbitraire, il s'ensuit que son pouvoir de connaissance est illimité.

On peut aussi savoir que l'être nécessaire est libre, car il produit un effet contingent. Or, la production d'un effet contingent par un être nécessaire ne peut s'expliquer que par un acte contingent, c'est-à-dire libre. En effet, si l'être nécessaire n'était pas libre dans la création de l'Univers, celui-ci devrait spontanément découler de l'être nécessaire par une émanation simultanée. Ainsi, l'effet produit serait nécessaire également, ce qui est contradictoire (puisque l'Univers est contingent).

Enfin, venons-en à la bonté. On sait que l'être nécessaire n'a besoin de rien, puisqu'il est auto-subsistant (s'il avait besoin de quelque chose, il serait dépendant d'un autre, ce qui impliquerait alors une forme de contingence). Or, de toute évidence, il a choisi de créer un monde. La création du monde ne peut donc qu'être un acte de générosité, car l'être nécessaire n'en tire aucun profit. Il agit en toute gratuité. L'être nécessaire possède donc un degré non nul de bonté. En passant à la limite comme précédemment, on en déduit que l'être nécessaire est pleinement bon.

Voilà en résumé le cœur du raisonnement, une version prolongée de l'argument de Leibniz :

1. Principe de raison suffisante : toute chose qui n'a pas en elle-même la raison de son existence (c'est-à-dire qui est contingente) a l'explication de son existence en une autre (a une cause).
2. Or, l'Univers (la conjonction de tous les êtres contingents) est lui-même contingent.
3. Donc l'Univers a une cause.
4. S'il existe un être qui est la cause de tous les êtres contingents, alors cet être est nécessaire (il ne peut pas être contingent, car il est la cause de tous les êtres contingents).
5. Donc l'être nécessaire existe.
6. L'être nécessaire doit être dépourvu de tous les attributs contingents et, par conséquent, de toutes limites arbitraires (qui requièrent une explication externe).
7. Par conséquent, l'être nécessaire est :
  - immatériel (car s'il était matériel, il ferait partie de l'Univers et il serait contingent) ;
  - éternel (car s'il était dans le temps, il ferait partie de l'Univers et il serait contingent) ;
  - non spatial (car sinon, il serait dans l'Univers) ;
  - de nature spirituelle (car ce qui est immatériel est soit une abstraction, soit un esprit, mais les abstractions n'ont pas de pouvoir causal) ;
  - plus généralement : dépourvu de toutes limites arbitraires (qui seraient des attributs contingents), ce qui implique l'omnipotence et l'omniscience (degré non nul de puissance et de connaissance + passage à la limite) ;
  - libre (car la production d'un être contingent par une cause nécessaire ne peut s'expliquer que par un acte contingent, c'est-à-dire libre) ;
  - bon (car, étant auto-subsistant, il agit en toute gratuité en choisissant de créer le monde, n'en tirant aucun profit).
8. Donc il existe un être nécessaire, cause ultime de tous les êtres contingents, qui est immatériel, éternel, non spatial, spirituel, libre, dépourvu de toutes limites arbitraires (omniscient, omnipotent et bon), qu'on appelle « Dieu »

## Objections de Thomas Durand

Venons à présent aux objections que propose Thomas Durand :

1. « **La faille logique est que si l'on admet que Dieu peut ne pas avoir de cause, on peut tout aussi bien admettre que le cosmos pourrait ne pas en avoir, ce qui anéantit la démonstration** » (p. 69).

Objection bien faible encore une fois. Il n'y a aucune faille logique à dire que le cosmos a une cause mais que Dieu n'en a pas. En effet, le théiste peut montrer que le cosmos n'est pas la cause incausée de par sa contingence et son commencement. Or, Thomas Durand ne répond nullement aux arguments qui ont été proposés pour démontrer que le cosmos avait une cause.

2. « *On pourrait facilement arguer que si un Dieu omniscient existe, alors l'univers n'est pas contingent : il est nécessaire, car la pleine connaissance que Dieu a de l'avenir implique que les choses n'auraient pas pu être autrement* » (p. 69-70).

Il n'y a pas de lien entre l'omniscience de Dieu et la nécessité des événements futurs. Dieu peut très bien *connaître* de futurs événements contingents sans les avoir *déterminés* au préalable. Bien que Dieu sache de toute éternité comment tout va se dérouler (étant en dehors du temps), il ne s'ensuit pas qu'il *détermine* à l'avance les événements futurs.

3. « *Certains philosophes tiennent à sauvegarder cet édifice théologique en expliquant que les êtres humains, par leur contingence même, démontrent l'existence de Dieu. "Si j'existe alors que j'aurais pu ne pas exister, c'est donc que mon existence a été voulue pour elle-même, qu'elle est le fruit d'un acte créateur gratuit qui me pose dans l'être par-delà toute nécessité"* » (p. 71-72).

Ceci est une pure attaque de l'homme de paille. Cette affirmation n'a jamais été défendue au niveau académique en philosophie de la religion. Thomas Durand ferait mieux de considérer les philosophes théistes sérieux (Pruss, Koons, Swinburne, Rasmussen, Craig, Guillaud, Oderberg, etc.) plutôt que de s'attaquer aux commentaires YouTube.

4. « *Le principe de causalité n'a jamais supposé qu'un effet puisse être le produit d'une cause immatérielle extérieure au temps et à l'espace... Par conséquent, cet argument est une fallacie non sequitur (la conclusion ne suit pas les prémisses)* » (p. 72).

Le principe de causalité affirme uniquement que tout effet a une cause ou que tout ce qui est contingent a une cause. Mais il ne précise en aucun cas **la nature** de cette cause ! La cause pourrait être matérielle ou immatérielle (le principe de causalité laisse ces possibilités ouvertes). Or **si** la totalité de la réalité matérielle a une cause, **alors** cette cause ne peut pas être matérielle. Il n'y a aucun *non sequitur* à dire cela. Il y aurait une contradiction uniquement si le principe de causalité disait que tout effet a une cause *matérielle* (ce qui n'est pas le cas).

### L'hypothèse pastafariste comparée au théisme

Thomas Durand ose une comparaison sidérante entre le théisme et la religion pastafariste : « *Le pastafarisme raconte que l'univers a été créé par le Monstre de Spaghetti Volant (MSV) après une soirée trop arrosée* » (p. 59).

Comment peut-il comparer ce scénario avec les religions monothéistes ? Pense-t-il vraiment que les religions abrahamiques sont aussi grotesques que cela ? Amusons-nous un peu et relevons le défi de prendre au premier degré cette énorme plaisanterie !

Il est en réalité possible de démontrer conceptuellement que le pastafarisme est faux. En effet, la phrase « **L'univers a été créé par le Monstre de Spaghetti Volant (MSV) après une soirée trop arrosée** » est une contradiction en soi, puisque une « soirée arrosée » présuppose déjà l'existence de l'Univers pour avoir lieu. Par conséquent, l'Univers (c'est-à-dire la totalité de l'espace-temps) n'a pas pu être créé à la suite d'une soirée. Le pastafarisme est donc nécessairement faux.

Il est d'ailleurs sidérant que Thomas Durand ose comparer une « religion » aussi stupide que le pastafarisme au Dieu du théisme classique, c'est-à-dire à un être métaphysiquement nécessaire, immatériel, éternel, non spatial, transcendant à toute réalité créée. Du fait d'être composé matériellement (de spaghetti), de voler (dans l'espace), ce « Dieu Spaghetti » est par définition incapable de correspondre à celle de Dieu démontrée par la métaphysique.

Mais apparemment, cette différence ontologique manifeste n'a pas l'air de choquer l'intellect de Thomas Durand qui, lui, pense au contraire que le Monstre en Spaghetti Volant est plus proche de la perfection que le Dieu du théisme classique ! Oui, ce n'est pas une blague, c'est précisément ce qu'il a osé écrire : « *On peut même défendre l'idée que le pastafarisme a un avantage sur les autres religions : il considère que son Dieu a le sens de l'humour, ce qui le rend plus proche de la perfection* » (p. 60).

### L'amour de Dieu contesté

Thomas Durand s'attaque aussi à l'hypothèse « Dieu est amour » en déclarant péremptoirement : « *En l'absence d'autre **preuve matérielle**, une démarche véritablement rationnelle consisterait à considérer que "Dieu est amour" est en **contradiction** avec les observations du monde réel* » (p. 178). « *Aucun apologiste n'a réussi à proposer une manière de **vérifier l'hypothèse "Dieu est amour"*** » (p. 53).

Si l'on entend le mot « vérifier » au sens empirique, alors il est évident qu'aucun apologiste n'a jamais réalisé une telle chose, tout simplement parce qu'**il est impossible de connaître les attributs divins de manière empirique !** En revanche, si l'on entend le mot « vérifier » au sens d'« apporter des arguments en faveur du fait que Dieu aime sa créature », alors l'affirmation de Thomas Durand est fautive. Elle prouve d'ailleurs qu'il n'a jamais lu la première partie de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin, intégralement consacrée aux preuves de l'existence de Dieu et à ses attributs.

Saint Thomas d'Aquin certifie bel et bien pouvoir montrer que « Dieu est amour », au sens où il veut le bien de sa création. En effet, aimer consiste précisément à *vouloir le bien de l'autre*. Donc, pour montrer que Dieu est amour, il faut montrer qu'il veut le bien de sa créature.

Mais comment montrer que Dieu *veut notre bien* ? Nous pouvons raisonner ainsi : l'être nécessaire est auto-subsistant. Il n'a donc pas « besoin » de créer le monde pour satisfaire ses propres intérêts. Donc, si Dieu a créé le monde, sa création ne peut qu'être le fruit d'un acte gratuit et généreux (car il n'en tire aucun profit). Le premier acte gratuit et généreux effectué envers ses créatures est précisément de leur donner l'existence. Or, si Dieu a agi gratuitement et généreusement envers ses créatures, il ne peut que vouloir leur bien. Par conséquent, Dieu aime ses créatures au sens où il veut qu'elles se réalisent pleinement selon leur nature. C'est en ce sens que l'on peut dire que Dieu veut notre bien.

On pourrait encore argumenter autrement : le fait que Dieu aime sa créature découle nécessairement de sa nature parfaite (car l'amour est une perfection). En effet, un être imparfait admet des limites arbitraires, et toute limite arbitraire est une trace de contingence. Par conséquent, s'il existe un être nécessaire, il doit être dépourvu de limites arbitraires et donc posséder toutes les perfections

possibles. Or, un créateur maléfique n'aurait pas toutes les perfections possibles. Ainsi, l'être nécessaire ne peut pas être maléfique.

## Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?

Telle est la grande interrogation soulevée par le philosophe allemand Leibniz. C'est d'ailleurs la question sous-jacente à son argument cosmologique que nous venons d'analyser. La contingence radicale de l'existence couplée au principe de raison suffisante amène le philosophe à conclure qu'il existe forcément un être nécessaire qui transcende l'Univers contingent et qui est la source de son existence.

Thomas Durand tente une réponse sans réellement comprendre la question : alors qu'elle est d'ordre purement métaphysique, notre zététicien, en bon scientifique, suggère ni plus ni moins que la physique quantique serait à même d'y répondre ! Selon lui, celle-ci permettrait de montrer qu'il est possible que l'Univers puisse surgir spontanément à partir de rien :

*« La physique quantique [...] montre que des particules apparaissent spontanément dans le vide quantique, pour disparaître aussitôt [...] : les données de la physique quantique ménagent une possibilité pour l'apparition spontanée de l'univers. Or, on dit souvent qu'en physique quantique tout ce qui n'est pas impossible se produit. La simple possibilité que l'univers puisse apparaître spontanément, même en admettant qu'elle soit infime, constitue donc une réponse quantique à la question de Leibniz »* (p. 274-275).

Il est tout à fait faux de dire que la physique quantique implique que l'être puisse surgir du néant. La mécanique quantique se contente d'établir que certains phénomènes physiques ne sont pas anticipables de manière déterministe à partir de leurs causes, et non que ces phénomènes n'ont aucune cause. Il y a là une différence gigantesque ! Le fait qu'une particule soit capable de surgir du vide quantique ne prouve pas qu'il existe des cas où les choses peuvent apparaître sans cause, pour la bonne et simple raison que **le vide quantique n'est pas le néant**. Pour rappel, le néant est l'absence totale de lieu, de temps, de causalité et, plus généralement, l'absence d'être, et il y a une impossibilité métaphysique à ce que l'absence d'être produise de l'être. Au contraire, le vide quantique suppose une multitude de champs d'énergie dotés de propriétés particulières soumises à certaines lois (qu'on appelle les postulats de la mécanique quantique). Le vide quantique est juste un état particulier de ces champs. Il est donc parfaitement irrationnel de le renommer « néant » et de prétendre avoir répondu à la question de Leibniz<sup>116</sup>.

De même, il est absurde de répondre à la question « *pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* » en disant « *parce que Rien est instable* » (p. 275). En effet, **le néant n'a pas de propriétés**. Le non-être ne peut pas être « instable » puisque, avant d'être « instable », il lui faut déjà « être » (exister) tout simplement.

---

116. On notera au passage que Stephen Hawking commet la même confusion conceptuelle sur la notion de « néant » lorsqu'il écrit : « *Parce qu'une loi comme la gravitation existe, l'Univers peut se créer et se recréera spontanément à partir de rien* » (Stephen Hawking, *The Grand Design*, New York, Bantam Books, 2010, p. 219).

Thomas Durand poursuit : « *Les physiciens nous expliquent que la gravité a une énergie négative. Les modèles cosmologiques en vigueur montrent qu'à l'échelle de l'univers, l'énergie négative de la gravité compense précisément l'énergie positive contenue dans la matière (la fameuse formule  $E=mc^2$ ), ce qui fait que la somme totale de l'énergie dans l'univers est égale à zéro. Et cela ressemble tellement à rien que la question de Leibniz semble d'un seul coup moins pertinente.*

**"Pourquoi y-a-t-il quelque chose plutôt que rien ?**

— **Parce que ça ne fait aucune différence.**

*Vouloir répondre à la question en invoquant Dieu n'est pas le bon moyen d'expliquer quoi que ce soit, car il resterait à expliquer l'existence de Dieu. Dieu n'est une cause sans cause que par la vertu de la définition que l'on veut en donner, or, comme on l'a vu, la définition que nous donnons aux concepts ne leur garantit pas une quelconque réalité dans la nature » (p. 275-276).*

Même en admettant que l'énergie négative compense l'énergie positive dans l'Univers (ce qui reste à démontrer), cela ne résoudrait en aucun cas la question radicale de l'existence : pourquoi y-a-t-il un Univers avec de l'énergie (positive ou négative) plutôt que rien ? Pourquoi existe-t-il quelque chose ? En fait, posée de cette façon, cette question n'a pas beaucoup d'intérêt. Car, sauf à admettre que le néant puisse produire de l'être, dès lors que l'on constate qu'il y a de l'être, il faut qu'il y en ait toujours eu. La question est alors de savoir si l'Univers dont nous constatons l'existence se suffit à lui-même ou s'il a besoin d'une cause qui lui soit extérieure. Si l'Univers devait se suffire à lui-même, cela impliquerait qu'il n'ait pas de commencement (argument du *kalam*) et qu'il soit nécessaire, c'est-à-dire qu'il ait sa raison d'être en lui-même (argument de la contingence).

Dire qu'il « *resterait à expliquer l'existence de Dieu* » est un non-sens, puisque Dieu est l'être nécessaire dont nous avons besoin pour expliquer l'origine d'un Univers contingent. Il a donc en lui-même la raison de son existence. Il n'est pas métaphysiquement possible qu'il en soit autrement. C'est un peu comme si l'on disait « il reste encore à expliquer pourquoi  $1 + 1 = 2$  ». Cette équation ne demande aucune explication externe. Elle a en elle-même sa raison d'être, puisqu'il ne peut pas en être autrement. De même, l'être nécessaire ne peut pas avoir d'attributs qui demandent une explication externe.

### Incompréhension du concept de « néant »

Thomas Durand démontre à nouveau qu'il n'a pas compris le concept de « néant » : « *Nous sommes 13,7 milliards d'années après le Big Bang et l'univers, de jour en jour, se précipite vers une importante quantité de néant [...].*

**"Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?**

— **Parce qu'il suffit d'attendre : Rien arrive" » (p. 274).**

Cette phrase n'a absolument aucun sens puisque, encore une fois, le néant n'a pas de statut ontologique positif. Il s'agit de l'absence totale de lieu, de temps, de causalité et, plus généralement, l'absence d'être. Il est donc impossible que le néant « arrive », puisqu'il y aura toujours de l'être.

Vers la fin de son chapitre (p. 276), Thomas Durand démontre une fois de plus à quel point il n'a pas compris la question de Leibniz, lorsqu'il prétend ni plus ni moins que la question « *Pourquoi y a-t-il*



*quelque chose plutôt que rien ?* » n'est pas plus pertinente que la question « *Pourquoi les licornes ne pondent-elles pas d'enclumes ?* ». C'est dire le niveau intellectuel !

À l'évidence, Thomas Durand ne comprend pas non plus ce qu'est le néant lorsqu'il écrit : « **Nous ne disposons pas d'une définition claire du néant, nous ne sommes même pas certains que le néant tel que l'entend Leibniz dans sa question puisse avoir une réelle existence** » (p. 276).

Il démontre encore qu'il n'a jamais ouvert un manuel de métaphysique. Car la définition du néant existe bel et bien<sup>117</sup> : c'est tout simplement *l'absence totale de quoi que ce soit. Le non-être*. Par conséquent, il est évident que le néant tel que l'entend Leibniz dans sa question ne peut pas exister. C'est précisément pour cela que Leibniz en déduit qu'il est nécessaire qu'il y ait quelque chose et donc que l'être nécessaire existe.

Tout cela a malheureusement échappé à Thomas Durand qui n'a même pas été capable de comprendre l'argument qu'il estime avoir réfuté en quatre pages. Pire, il ne résiste pas, une fois de plus, à la tentation de la psychanalyse pour disqualifier son adversaire : « *S'en remettre à la seule métaphysique est une **tentation bien compréhensible pour un croyant très attaché à sa croyance, mais c'est un mauvais calcul pour celui qui veut mettre ses convictions à l'épreuve de la réalité*** » (p. 53).

Pense-t-il sérieusement que saint Thomas d'Aquin, Duns Scot, saint Bonaventure ou encore Leibniz refusaient de « *mettre [leurs] convictions à l'épreuve de la réalité* » ? Ceci est une attaque *ad hominem* pure et simple, qui n'a aucune valeur intellectuelle. Il est bien triste de se contenter de psychanalyser le croyant au lieu de lui répondre sur le fond. Comme nous l'avons vu, les arguments cosmologiques sont beaucoup plus sophistiqués que Thomas Durand ne le prétend.

### Erreur de logique formelle<sup>118</sup>

Comme si cela n'était pas assez, Thomas Durand termine son chapitre par un énorme sophisme : « *En bref, si l'hypothèse Dieu est compatible avec un univers fini comme avec un univers infini, alors la finitude de l'univers n'est pas le bon critère pour statuer sur son existence* » (p. 80).

Cette allégation est purement et simplement fausse. Il s'agit d'une erreur élémentaire de logique formelle. Le fait que l'existence de Dieu soit *compatible* avec l'existence d'un Univers infini dans le passé n'implique en aucune façon que le commencement de l'Univers ne soit pas *un bon moyen* de montrer son existence. En clair, même s'il n'y a pas besoin de démontrer que l'Univers a commencé d'exister pour prouver l'existence de Dieu, il n'en demeure pas moins que **si** nous pouvons démontrer le commencement de l'Univers, **alors** nous avons une preuve supplémentaire de l'existence de Dieu à ajouter à notre arsenal !

L'affirmation de Thomas Durand est donc fausse. Elle équivaut à dire : « L'existence des nuages est compatible avec une météo sans pluie, donc l'existence de la pluie n'est pas un bon critère pour statuer sur l'existence de nuages. » Cela est manifestement faux. Il est vrai qu'on peut avoir un temps nuageux sans avoir de pluie. En revanche, on ne saurait en tirer la conclusion que l'existence de la pluie n'est pas un bon critère pour déduire l'existence des nuages ! De même, bien qu'on puisse montrer

---

117. Sur l'analyse du concept de « néant », on pourra se reporter aux travaux d'Henri Bergson dans *L'évolution créatrice* (1907).

118. La **logique formelle** est l'étude purement abstraite de l'inférence et de la validité des raisonnements logiques.

l'existence de Dieu sans faire appel au commencement de l'Univers, il ne s'ensuit pas pour autant que le commencement de l'Univers ne soit pas un bon critère pour statuer sur l'existence de Dieu.

Ce manque patent de rigueur intellectuelle de la part de Thomas Durand, qui ignore jusqu'à la logique formelle de base, jette une ombre, pour le moins, sur le sérieux et la crédibilité de tout son ouvrage...

## La preuve téléologique : le « réglage fin de l'Univers »

Après avoir lamentablement échoué à réfuter les arguments cosmologiques, Thomas Durand compte désormais s'attaquer à l'argument du « réglage fin<sup>119</sup> ». Nous allons voir si ses critiques tiennent la route. Avant toute chose, il convient de rappeler rapidement en quoi consiste cet argument.

Depuis la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les astrophysiciens ont découvert des choses étonnantes sur l'origine de notre Univers, et en particulier un phénomène aujourd'hui admis par l'ensemble de la communauté scientifique : le réglage fin des constantes qui régissent notre cosmos, permettant l'apparition de la vie sur Terre. Mais que faut-il entendre par « réglage fin » ou « ajustement très précis des constantes physiques » ? Il s'agit tout simplement de l'observation que certaines constantes fondamentales de l'Univers doivent avoir une valeur extraordinairement précise et finement réglée, pour que l'Univers puisse exister durablement et *a fortiori* pour accueillir la vie. Certains pourraient nous rétorquer que, si les constantes avaient été réglées différemment, alors il y aurait peut-être eu d'autres formes de vie. Mais ce serait mal comprendre ce que les scientifiques entendent par le terme de « vie ». En effet, ces derniers ne considèrent pas uniquement l'existence de la vie telle qu'elle est dans notre Univers, mais bien de l'existence de la vie *en général* ; c'est-à-dire la capacité qu'a un organisme à prendre de la nourriture pour en extraire de l'énergie, grandir dans un environnement adapté et se reproduire. Même si d'autres types de molécules que le carbone étaient susceptibles de rendre la vie possible, sans le réglage fin, celle-ci resterait impossible (peu importe le type de molécule). En l'absence d'un réglage fin de ces fameuses constantes, *aucune* forme de vie n'aurait pu surgir dans l'Univers.

Prenons un exemple : les calculs et observations des astrophysiciens montrent que la « constante cosmologique », «  $\Lambda$  », initialement introduite par Einstein dans la relativité générale pour permettre l'existence d'un Univers stable et stationnaire, semble avoir une valeur non nulle, mais incroyablement petite. Elle doit être réglée avec une précision de  $1/10^{121}$  pour que l'Univers puisse exister et accueillir la vie. Exprimée à l'aide de la longueur de Planck, cette constante cosmologique s'écrit avec 121 zéros avant le premier chiffre non nul ! De son côté, la constante physique de la « force faible » est réglée avec un tel degré de précision qu'une modification aussi légère que  $1/10^{100}$  aurait radicalement empêché l'apparition de la vie<sup>120</sup>. En comparaison, le nombre de secondes qui se sont écoulées depuis le début de l'Univers est seulement de l'ordre de  $10^{17}$  et le nombre d'atomes dans l'Univers est seulement de l'ordre de  $10^{80}$ . L'écart de ces deux constantes par rapport à zéro est donc bien inférieur à la probabilité de choisir un atome particulier au hasard dans tout l'Univers.

Vous comprenez alors à quel point la précision de ces réglages est quasiment inconcevable pour l'esprit humain ! Si la constante avait été un peu plus petite ou un peu plus grande, l'Univers se serait dispersé

---

119. Thomas Durand rejette l'emploi du terme « réglage », qui indique d'emblée l'existence d'une intention. Or, il semble que, si l'on conteste l'emploi d'un mot particulier pour décrire une réalité, la moindre des choses serait de proposer un autre mot plus approprié. Mais Thomas Durand n'en propose aucun...

120. John Barrow et Frank Tipler, *The Anthropic Cosmological Principle*, Oxford, 1986.

trop vite pour permettre aux étoiles de s'allumer, ou il se serait replié trop vite sur lui-même sans que les atomes lourds (comme le fer ou le carbone) puissent se former.

L'astrophysicien Trinh Xuan Thuan avait proposé l'analogie suivante pour bien nous faire comprendre ce que de tels résultats signifiaient<sup>121</sup>. Il avait calculé que la probabilité d'atteindre une cible d'un centimètre carré située à l'autre bout de l'Univers en tirant à l'aveugle une seule flèche depuis la Terre, sans savoir dans quelle direction se trouve la cible, était d'une précision de  $1/10^{60}$ . Évidemment, tout cela est immensément improbable ! Alors imaginez un peu ce que représenterait un réglage fin de l'ordre de  $1/10^{121}$ . La probabilité devient alors totalement hors du pensable ! De tels réglages sont d'une finesse absolument inimaginable pour l'esprit humain.

Robert Laughlin, professeur de physique (athée) à Stanford et Prix Nobel 1998, affirme à ce sujet : « *Le fait que la constante cosmologique soit si petite nous indique que la gravitation et la matière relativiste emplissant l'Univers sont fondamentalement reliées d'une façon mystérieuse que nous ne comprenons pas, puisque l'alternative requiert un miracle époustouflant*<sup>122</sup>. » De son côté, Leonard Susskind, un scientifique non religieux, constate dans un article qu'il s'agit d'« *implications troublantes* » et d'« *événements statistiquement miraculeux*<sup>123</sup> ».

Et ce n'est pas tout. Une telle analyse peut être faite pour beaucoup d'autres constantes qui régissent notre cosmos dont, par exemple, la constante de densité de l'Univers, la charge du proton et de l'électron, la masse de l'électron, du neutron et du proton, la force nucléaire, la force électromagnétique, la vitesse de la lumière, etc. Pour chacune de ces constantes, si l'une d'elles avait été modifiée de façon infinitésimale, la vie aurait été impossible.

Mais qu'est-ce qui explique ce réglage fin ? Il n'y a en réalité que trois options : la nécessité physique, le hasard ou l'intelligence. Nous pouvons éliminer d'emblée l'idée de nécessité physique. En effet, les constantes qui régissent le cosmos sont contingentes dans la mesure où l'on peut très bien concevoir qu'elles aient été différentes. Par exemple, il n'y a aucune nécessité physique à ce que la constante de Planck vaille  $6,62607016 \times 10^{-34}$  plutôt que  $6,62607015 \times 10^{-34}$ , et ce fait semble confirmé par les scientifiques qui arrivent parfaitement à simuler informatiquement des univers légèrement différents sans que leur code ne produise d'erreur.

Le réglage fin de ces constantes ne dépend d'aucune loi physique puisque les constantes ont été réglées en amont de ces lois. De plus, si le réglage fin était métaphysiquement nécessaire, cela signifierait que l'idée même qu'un univers ne puisse pas accueillir la vie serait impossible. Or, justement, il aurait été tout à fait possible et concevable que l'Univers n'eût pas été adapté à recevoir la vie. Pour soutenir l'idée de nécessité physique, le sceptique devrait nous prouver qu'il est impossible qu'un univers ne permettant pas l'émergence de la vie existe. Or, comment pourrait-il réaliser une telle chose ? La charge de la preuve est telle que l'idée de nécessité physique n'est soutenue par personne au niveau académique. Il n'y a, en effet, rien de contradictoire à concevoir un univers à partir duquel aucune vie ne peut émerger.

Mais alors, que dire de l'hypothèse du hasard ? Un réglage des constantes aussi fin et ajusté obtenu par le plus pur des hasards est-il crédible ? Nous ne le pensons pas. En effet, la probabilité d'avoir ces

---

121. Trinh Xuan Thuan, *Le chaos et l'harmonie*, Fayard, 1988.

122. Robert Laughlin, *A Different Universe*, Basic Books, 2005, p. 123.

123. Leonard Susskind, « Disturbing Implications of a Cosmological Constant », *Journal of High Energy Physics*, nov. 2022.

constantes finement réglées en conjonction les unes avec les autres est estimée à moins d'une chance sur  $10^{300}$ , une valeur qui ne cesse de baisser au fur et à mesure que l'on découvre de nouvelles constantes !

Considérons les mots sur cette page, par exemple. Une explication possible de leur existence est le hasard. Les lettres ont été tapées aléatoirement et se retrouvent arrangées de sorte que des mots compréhensibles se sont formés. Ainsi, le fait que vous lisiez des phrases ayant un sens est le pur fruit du hasard. Cette hypothèse n'est pas logiquement impossible, mais elle est tellement improbable que personne ne la prendrait au sérieux. Face à de telles improbabilités, l'hypothèse rationnelle est de dire qu'il y a un esprit intelligent qui a pensé ces mots et qui les a écrits. De même, si la probabilité d'obtenir un univers susceptible de produire de la vie est immensément plus petite que la probabilité d'atteindre une cible d'un centimètre carré située à l'autre bout de l'Univers, vous ne vous dites pas : « Oh, c'est juste un gros coup de chance ! » Un tel tir devrait être parfaitement réglé et calculé pour que la flèche puisse atteindre sa cible. Il semble donc que la meilleure hypothèse explicative soit celle de l'intelligence créatrice.

D'ailleurs, d'un point de vue purement théorique, le mathématicien Émile Borel (1871-1956), connu pour ses travaux sur la théorie des probabilités, affirmait que « *les événements dont la probabilité est suffisamment faible ne se produisent jamais*<sup>124</sup> », formule constituant ce qu'il appelle la « loi unique du hasard ». Cette loi, selon Émile Borel, n'appartient pas à la théorie mathématique elle-même ; elle concerne son application, donc son interprétation. À l'échelle humaine, c'est-à-dire au niveau individuel, une probabilité pourra être considérée comme *négligeable* si elle est inférieure à  $10^{-6}$ . À l'échelle terrestre, c'est-à-dire pour l'humanité entière, cette limite pourra être abaissée à  $10^{-15}$ , dans l'hypothèse où l'on estime cette population, comme le fait Borel, à environ un milliard d'individus, soit  $10^9$ . Enfin, elle sera, dit-il, de  $10^{-50}$  à l'échelle cosmique. Or, s'agissant des réglages fins de l'univers, les probabilités sont beaucoup plus faibles. L'hypothèse du pur hasard est donc inenvisageable.

Nous synthétiserons notre argument de la manière suivante :

1. Ce qui n'est ni l'effet du hasard ni de la nécessité est l'effet de l'intelligence.
2. Or, les constantes cosmologiques qui régissent notre Univers sont réglées de manière extrêmement précise pour que celui-ci puisse accueillir la vie (résultats établis par l'astrophysique contemporaine).
3. Ces constantes cosmologiques ne sont pas nécessaires (leur contingence est manifeste, car on peut très bien imaginer qu'elles aient été légèrement différentes).
4. Il est très improbable qu'elles soient le fruit du hasard (de l'ordre de  $1/10^{300}$ ).
5. Donc il est très probable qu'elles soient le fruit d'une intelligence (par les n° 1 à 4).

Voyons à présent comment Thomas Durand compte s'attaquer à l'argument suivant : « *L'univers, tel qu'il se présente, est trop parfait pour être dû au hasard, nous dit-on* » (p. 81). Attaque de l'homme de paille. Aucun philosophe n'a jamais soutenu que l'Univers était parfait<sup>125</sup>. Encore une fois, Thomas Durand prête à ses adversaires des propos qu'ils n'ont jamais tenus.

---

124. Émile Borel, *Valeur pratique et philosophie des probabilités* (fascicule III du tome IV du *Traité du calcul des probabilités*), Paris, Gauthier-Villars, 1939. Voir <https://images.math.cnrs.fr/Les-probabilites-negligeables-selon-Emile-Borel.html#BOR43b>.

125. Même Leibniz, qui pensait que l'on vivait dans le « meilleur des mondes possibles », n'a jamais prétendu que notre monde était parfait.

« En fait, le naturalisme et la loi des grands nombres ne concluent pas que le hasard commande notre existence, mais plutôt que **l'immensité de l'univers rend notre existence probable quelque part**, et pourquoi pas justement là où nous sommes, puisque notre emplacement dans l'univers n'a rien de particulier » (p. 82). Thomas Durand a une compréhension défectueuse de l'argument. Il est faux de dire que « *l'immensité de l'Univers rend notre existence probable quelque part* ». **Notre existence est improbable indépendamment du fait que l'Univers soit immense ou non**. En effet, les données scientifiques montrent que si les constantes fondamentales avaient été un tout petit peu plus petites ou un tout petit peu plus grandes, l'Univers (grand ou petit) se serait dispersé trop vite pour permettre aux étoiles de s'allumer, ou se serait replié trop vite sur lui-même sans que les atomes lourds (comme le fer ou le carbone) puissent se former. Il n'y aurait eu alors *aucune* forme de vie, et la taille de l'Univers n'aurait *aucun* impact là-dessus. L'éminent cosmologiste et physicien Alexander Vilenkin avait d'ailleurs déclaré : « Une toute petite variation aurait été synonyme de **cataclysmes cosmiques**, comme si une boule de feu avait éclaté sous son propre poids<sup>126</sup>. » L'immensité de l'Univers ne rend donc pas « *notre existence probable quelque part* », contrairement à ce qu'affirme Thomas Durand.

Le zététicien poursuit avec un immense sophisme : « *La planète est parfaitement adaptée à l'existence du scorpion, ce qui ne nous incite pas à conclure que la planète existe à cause du scorpion ou pour le scorpion* » (p. 82-83).

Cette affirmation repose encore sur une incompréhension. L'argument du réglage fin ne dit pas que l'Univers a été conçu « pour » l'homme. Il soutient simplement que les conditions qui rendent l'existence de la vie en général (quelle qu'en soit la forme) sont immensément improbables (de l'ordre de  $1/10^{300}$ ) et donc que l'hypothèse de l'intelligence créatrice est la meilleure de toutes. Le fait que notre planète soit parfaitement adaptée à l'existence du scorpion ou de l'homme demande tout de même une hypothèse explicative adéquate. Mais Thomas Durand n'en donne aucune. Il ne cesse de psychanalyser le théiste : « *Il semble que l'humain cherche dans cet argument une valeur particulière pour lui-même, du baume sur son angoisse existentielle, un narratif qui lui donne le beau rôle* » (p. 83).

Cette psychanalyse ne réfute en rien l'argument. Elle est totalement hors sujet. Même s'il était vrai que le théiste cherche dans cet argument un « *baume [à] son angoisse existentielle* », il ne s'ensuivrait en aucune façon qu'il soit faux.

### L'analogie de la flaque d'eau

Thomas Durand cherche ensuite à parodier l'argument précédent, en prenant l'analogie de la flaque d'eau : « *Une flaque d'eau se réveille un matin en s'émerveillant que le trou dans lequel elle se trouve épouse parfaitement ses formes, elle en conclut qu'il était de toute évidence prévu pour l'accueillir* » (p. 83-84). Cette analogie est défectueuse, puisque la flaque d'eau peut « vivre » dans n'importe quel endroit, étant donné que c'est elle qui s'adapte aux conditions de son environnement. Nous aurons beau la changer de trou, elle s'ajustera parfaitement à ce nouvel endroit, car il n'existe pas d'environnement physique (dans une température entre 0 et 100 °C) qui ne permette pas l'existence de la flaque d'eau. C'est tout le contraire en ce qui concerne la vie biologique dans notre Univers ! Bien loin de pouvoir s'adapter à n'importe quel environnement, l'homme périrait quasi instantanément si l'on en changeait les conditions initiales. La vie ne pourrait pas se développer sous une autre forme : car si l'on modifiait ne serait-ce qu'une seule petite décimale à la vitesse d'expansion de l'Univers,

---

126. Alexander Vilenkin, *Many Worlds in One: The Search for Other Universes*, New York: Hill and Wang, 2006, p. 10.

celui-ci s'effondrerait sur lui-même. On comprend alors pourquoi l'analogie de la flaque d'eau est parfaitement inadéquate dans ce contexte : contrairement à l'homme, la flaque d'eau est, par nature, adaptée à son environnement.

### Le principe anthropique faible

Thomas Durand persiste avec une autre objection portant sur le principe anthropique faible : « *Aucun d'entre nous ne vit dans un univers qui n'autorise pas son existence* » (p. 84) ; « *Si l'atmosphère avait disparu, nous ne serions pas là pour en parler et, de fait, nous ne sommes pas nés sur Mars qui a perdu l'essentiel de son atmosphère* » (p. 87) ; « *Dans l'incroyable immensité de l'univers, si la vie n'a germé que sur une seule et unique planète, celui qui s'en étonne vit forcément dessus* » (p. 88).

Selon ce principe, la raison qui fait que notre Univers est adapté à notre existence est simple : celui-ci devait forcément exister pour que nous puissions considérer la question. Autrement dit, si l'Univers n'était pas adapté à la vie, nous n'aurions pas pu le découvrir, puisqu'il est impossible de découvrir un Univers qui n'est pas adapté à sa propre existence ! Derrière cette objection se cachent quelque chose de juste et quelque chose de faux. Il est parfaitement juste de dire que, si l'Univers n'était pas finement réglé pour notre existence, nous ne serions pas là pour le constater. En revanche (et c'est là que l'objection fait fausse route), le fait que nous puissions observer que l'Univers est adapté à la vie n'élimine en rien le besoin d'explication. Comme le souligne Frédéric Guillaud, ce serait un parfait sophisme de passer de la proposition « *il n'y a rien de surprenant pour un observateur à ne pas observer des conditions physiques compatibles avec son existence* » à la proposition « *l'existence des conditions physiques compatibles avec l'existence de l'observateur n'a rien d'étonnant et ne mérite aucune explication particulière*<sup>127</sup> ».

Pour illustrer cela de manière simple, le philosophe John Leslie avait proposé l'analogie suivante<sup>128</sup> : un peloton d'exécution s'apprête à vous fusiller. Dos au mur, les yeux bandés, vous entendez le général crier « En joue... Feu ! », puis les tirs. Mais à votre grande surprise, vous ne mourez pas. Aucune balle ne vous a touché. Qu'allez-vous conclure ? L'hypothèse rationnelle serait de dire qu'il y a eu un complot : tous les soldats ont fait exprès de rater leur tir ou ont tiré à blanc. Maintenant, imaginez que l'on vous dise : « Nul besoin d'imaginer un complot. Cela n'a rien d'étonnant. Il est normal que tu constates que les tireurs aient raté leur coup, car la probabilité que tu constates qu'ils l'ont réussi est égale à zéro. Le fait que chaque soldat ait raté son tir est très improbable certes, mais s'ils avaient réussi leur tir, tu n'aurais de toute façon pas été là pour le constater. Le fait que tu aies survécu n'est donc pas si étonnant. »

Vous comprenez alors l'immense sophisme qui est en jeu ici. Le fait que vous ayez survécu n'explique pas *pourquoi* vous avez survécu. Il est vrai que, si les conditions n'avaient pas été finement réglées pour votre survie, vous n'auriez pas survécu ; néanmoins, cela n'explique en rien pourquoi vous avez survécu. Ainsi, le fait que vous soyez en vie pour constater le réglage fin de l'Univers n'explique pas le fait que l'Univers soit adapté à la vie.

### Expliquer les lois physiques par les lois physiques ?

---

127. Frédéric Guillaud, *Dieu existe : arguments philosophiques*, Cerf, 2013, p. 319-320.

128. John Leslie, *Universes*, Londres, Routledge, 1989.

**« Pour l'apologétique, il n'est pas raisonnable d'expliquer les lois de la physique à l'aide des lois de la physique, sous le prétexte – arbitraire, jamais justifié – que ce qu'on devrait chercher, c'est une intention externe à l'univers » (p. 96-97).**

Évidemment qu'il n'est pas raisonnable d'expliquer les lois de la physique par les lois de la physique ! En effet, cela reviendrait tout bonnement à vouloir s'expliquer soi-même, circulairement, ou à décaler sans cesse l'explication ! Si les lois de la physique ont une explication ultime, cette explication ne peut pas se trouver dans d'autres lois physiques, puisque ceci ne fait que repousser le problème. La loi de la gravitation et le principe de conservation de l'énergie ne peuvent pas être expliqués par d'autres lois physiques, et ainsi de suite *ad infinitum*. Il faut donc nécessairement postuler une explication externe qui vienne rendre compte de l'origine *ultime* de ces lois et du réglage fin des constantes fondamentales.

Qui a réglé les constantes ?

Thomas Durand s'offusque du fait que certains théistes posent la question « *qui a donc réglé les constantes de l'univers pour permettre l'apparition de l'Homme ?* » (p. 84). Selon lui, cette interrogation suggère implicitement une forme d'intentionnalité ou présuppose une volonté créatrice. Mais l'objection n'est pas solide, car il suffirait simplement de reformuler la question avec des termes plus neutres : comment se fait-il que toutes ces constantes correspondent parfaitement aux valeurs qu'il faut pour permettre l'existence d'un Univers stable et l'apparition de la vie ? La question est ainsi posée de manière neutre, mais le besoin d'une explication demeure. Et Thomas Durand n'y répond pas, ou du moins pas directement.

Il a raison de faire la distinction entre les lois prescriptives et descriptives (p. 85). En revanche, il a tort de dire que les lois descriptives ne requièrent aucune explication externe. La question « pourquoi existe-t-il des lois descriptives dans l'Univers ? » reste tout de même pertinente, car ces lois sont contingentes. Le principe de raison suffisante exige donc qu'elles aient une explication. Au lieu de répondre à ces questions fondamentales, Thomas Durand préfère poursuivre par une énième attaque de l'homme de paille : « *Le monde est trop beau pour qu'une telle beauté ne se soit produite par hasard. "Les nez sont faits pour porter des lunettes ; aussi portons-nous des lunettes", se moquait Voltaire avec son personnage de Pangloss dans Candide. L'hypothèse du réglage fin de l'univers n'est rien d'autre qu'une rhétorique panglossienne pour expliquer le monde. [...] C'est, bien sûr, la vie qui s'est adaptée à l'univers dans lequel elle est apparue et non l'inverse* » (p. 87).

Voilà une preuve supplémentaire que Thomas Durand n'a rien compris au fondement scientifique du réglage fin. Les nez ne sont pas « *faits pour porter des lunettes* ». Ce sont les lunettes qui sont faites pour s'adapter à la forme du nez ! Or, nous n'avons rien « fait » pour nous adapter aux conditions initiales de l'Univers. C'est le contraire qui est vrai : le réglage hautement improbable des constantes de l'Univers a permis la formation des atomes légers, puis des atomes lourds, des molécules, des molécules géantes que sont les molécules d'ADN, puis, finalement, l'apparition du vivant et notre existence.

L'argument de l'ordre mal représenté

Après s'être attaqué à l'argument du réglage fin, Thomas Durand s'en prend à présent à l'argument de l'ordre : « *L'apologète parle de "l'ordre de l'univers". Nous sommes appelés à nous étonner de*

*l'existence de l'ordre de l'univers, de sorte que nous soyons désireux de lui trouver une cause. L'erreur vient de ce que le concept d'ordre est subjectif. Nous observons le ciel, nous constatons des relations entre les objets qui le composent et nous appelons cet agencement ordonné "univers". Dès lors, dire que l'univers est ordonné signifie qu'il est agencé tel que nous le percevons, tel que nous le conceptualisons » (p. 88-89).*

Mais le zététicien pose très mal le problème de l'ordre. Prenons un exemple pour illustrer notre propos. Si l'on découpe toutes les lettres des *Misérables* de Victor Hugo, qu'on les met dans une boîte et qu'on les jette en l'air, elles formeront toujours un ordre en retombant. Mais il y a très peu de chances pour que cet ordre nous raconte l'histoire des *Misérables*, ou même une autre ; il y a très peu de chances pour que cet ordre soit porteur d'une information. Or, ce que les sciences de l'Univers et de la nature nous révèlent depuis le début du siècle dernier, c'est que tout, dans l'Univers et dans la nature, est information<sup>129</sup>. Le problème n'est donc pas celui de l'ordre, mais bien celui de l'origine de l'information !

De plus, Thomas Durand fait fausse route en soutenant que l'ordre est quelque chose de subjectif. Bien au contraire, cette notion d'ordre est objective. On peut distinguer de manière parfaitement objective un monde chaotique, dénué d'information, avec des tas de matière qui vont dans tous les sens, et un monde informé, structuré, où tout fonctionne en harmonie (le système solaire par exemple).

Le zététicien résume alors la preuve théiste fondée sur l'ordre, en l'accusant de commettre un sophisme formel (l'affirmation du conséquent) :

- « 1. Si Dieu existe, alors il y a de l'ordre dans l'univers.
2. Il y a de l'ordre dans l'univers.
3. Donc Dieu existe » (p. 89).

Thomas Durand nous prend-il pour des débiles ? Quel théiste a déjà défendu un argument aussi mauvais ? Où a-t-il lu cela chez les philosophes théistes ? Nulle part, tout simplement parce que, le lecteur l'aura compris, Thomas Durand ne lit pas les philosophes théistes. Serait-ce trop lui en demander ? Mais lorsqu'on prétend écrire un livre qui réfute les preuves de l'existence de Dieu, le minimum requis est de se renseigner sur les vrais arguments du camp adverse, pas des versions nullissimes trouvées sur YouTube (qui ne sont même pas logiquement valides). Ce niveau de malhonnêteté intellectuelle ou d'ignorance est absolument sidérant pour quelqu'un qui prétend rétablir l'esprit critique.

Une formulation de l'argument de l'ordre (si l'on voulait en donner une) serait :

1. Nous constatons qu'il existe un monde très ordonné avec des constantes précises qui régissent des lois physiques.
2. Or, si l'athéisme est vrai, il semble improbable d'observer un tel ordre dans l'Univers (on s'attendrait davantage à observer un Univers chaotique).
3. Donc l'existence d'un ordre dans l'Univers est plus probable si Dieu existe que s'il n'existe pas.

---

129. C'est précisément ce qu'affirme l'astrophysicien Jean-Pierre Luminet : « Tous les systèmes physiques fonctionnent d'une certaine manière comme des ordinateurs. Les pierres, les bombes atomiques et les galaxies ne tournent certes pas sous Linux ou Windows, mais elles enregistrent et traitent de l'information de la même façon qu'une puce d'ordinateur » (*Le destin de l'Univers*, Fayard, 2010).



## L'argument du « dessein intelligent » et l'apparition de la vie

L'apparition de la vie reste encore aujourd'hui un défi que le darwinisme ne peut expliquer. La théorie de l'évolution donne en effet un cadre explicatif limité pour *l'évolution* de la vie une fois qu'elle est apparue, mais elle est impuissante à expliquer *l'apparition* de la vie elle-même. En laboratoire, nous savons reproduire la vie à partir de matériaux vivants, mais la produire en conditions abiotiques (c'est-à-dire sans avoir du vivant comme point de départ) est totalement en dehors de nos capacités scientifiques.

Bien que la microévolution, à savoir les petites variations à l'intérieur d'une même espèce, soit explicable par une sélection naturelle, la macroévolution, à savoir les changements majeurs conduisant à la différenciation entre espèces et à l'apparition de la vie elle-même, elle, reste inexpliquée, car elle présente des étapes radicales à franchir. Dans leur livre *The Anthropic Cosmological Principle*, les biologistes Barrow et Tipler dressent la liste des dix étapes nécessaires à l'apparition de la vie humaine : l'apparition de l'ADN, la respiration aérobie, la formation de l'acide pyruvique par fermentation du glucose, la photosynthèse autotrophe, l'apparition des mitochondries, la formation du complexe centriole/kinétosome/undulipodia, l'apparition d'un précurseur de l'œil, le développement d'un endosquelette, l'apparition du phylum des chordés, l'évolution de *l'homo sapiens* dans la lignée des chordés.

Le temps de l'évolution n'étant pas infini, Barrow et Tipler ont calculé que chacune de ces étapes avait une probabilité si faible d'arriver que le soleil se serait déjà éteint avant que l'une d'entre elles puisse se produire par hasard. Ainsi, la probabilité que ces dix étapes se soient produites par hasard, de manière consécutive, dans un temps aussi limité, est infinitésimale. L'hypothèse d'une intelligence créatrice ayant guidé l'évolution semble donc la meilleure pour expliquer les données.

Le darwinisme échoue également à expliquer l'apparition de la première cellule de vie. **Comment sommes-nous passés de la matière inerte, comme la roche, à la première cellule de vie, capable de se nourrir, de se développer, de se réparer et de se reproduire avec un mécanisme déjà nécessairement très complexe ?** Au XIX<sup>e</sup> siècle, Darwin et d'autres disaient que les molécules s'étaient agitées dans un petit étang chaud qui avait fini par produire de la vie par génération spontanée. Il faut dire qu'à l'époque de Darwin, la science ignorait que le vivant était extrêmement complexe. Prenons l'exemple d'un des organismes les plus simples et primitifs comme le protozoaire. Pour qu'une telle cellule apparaisse, il faut que les atomes se soient arrangés pour former quatre molécules très particulières (adénine, guanine, cytosine, thymine). Ces quatre bases permettent alors de composer les vingt-et-un acides aminés, pour ensuite construire le langage de l'ADN, celui des protéines, ainsi que la table de correspondance qui permet à l'un de communiquer avec l'autre. Et ce n'est pas tout ! Il ne suffit pas que cette prouesse soit réussie, il faut également que l'ADN de la cellule soit prédisposée à une extrême complexité, car elle doit pouvoir prévoir la capacité de la croissance de la cellule, mais aussi une capacité de reproduction, une capacité d'intervention avec l'environnement et une aptitude à durer dans le temps, à se nourrir, etc. Philippe Labrot, chercheur au Centre de biophysique moléculaire d'Orléans du CNRS, commente cette prouesse : « *Pour certains chercheurs, le fait que la cellule vivante soit d'une complexité effrayante prouve qu'elle n'a vraisemblablement pas pu apparaître par étapes, mais qu'elle est au contraire sortie du néant entièrement constituée. Les probabilités qu'un tel événement ait pu se produire sont similaires aux chances qu'aurait une tornade*

*soufflant sur une décharge d'assembler, à partir d'un tas de ferraille, un Airbus A320 en parfait état de marche*<sup>130</sup>. »

De plus, il semble encore plus difficile d'expliquer ontologiquement que la matière inerte, simple et non intelligente puisse produire par elle-même de la complexité et de l'intelligence. Cela contredirait le principe de causalité proportionnelle selon lequel la cause doit avoir la capacité interne de produire son effet<sup>131</sup>. Il semble donc que l'hypothèse théiste soit préférable pour expliquer ce « saut ontologique » radical du passage de l'inerte au vivant.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, Thomas Durand affirme qu'au contraire, l'argument du dessein intelligent plaide en réalité contre l'existence de Dieu ! « *"Même l'humain le plus intelligent ne peut créer un grain de sable à partir de rien, donc il faut un créateur" est un argument très intéressant, parce que si nous le prenons au sérieux, il plaide contre l'existence de Dieu. En effet, si même le plus brillant humain ne peut pas concevoir un grain de sable, alors nous disposons de zéro occurrence où un concepteur intelligent réalise cette prouesse. Nous en inférons que, sans doute, c'est impossible* » (p. 95).

Pense-t-il sérieusement pouvoir inférer l'inexistence de Dieu du fait qu'aucun être humain ne soit capable de créer un grain de sable *ex nihilo* ? Soyons sérieux. Si nous ne pouvons pas créer un grain de sable *ex nihilo*, c'est tout simplement parce que nous ne sommes pas tout-puissants. La distance qui sépare le néant et l'être est infinie. Il est donc parfaitement logique que des créatures finies, comme nous, soient incapables de réaliser une telle chose. C'est tout simplement au-delà de nos pouvoirs. Mais à supposer qu'il existe un créateur tout-puissant de l'Univers, on ne voit pas en quoi la création *ex nihilo* lui serait impossible. L'inférence de Thomas Durand n'a donc pas lieu d'être.

## La preuve ontologique

À présent, Thomas Durand compte s'attaquer à l'argument ontologique. Mais avant de le décortiquer, il précise dès le début de son chapitre : « **Thomas d'Aquin, lui-même, n'était guère favorable à cet argument ; il considérait que l'humain ne peut prétendre connaître la nature de Dieu** » (p. 99).

La deuxième partie de cette allégation est fautive et témoigne d'une ignorance manifeste du thomisme. Il y a fort à parier que Thomas Durand n'a jamais ouvert la *Somme théologique* ou la *Somme contre les Gentils*, car leur auteur, saint Thomas d'Aquin, y affirme tout le contraire : il est possible de connaître un bon nombre d'attributs divins par la raison seule, en raisonnant avant tout de manière apophatique (par la négation). En clair, **saint Thomas d'Aquin établit par la raison seule que Dieu est un, immatériel, éternel, non spatial, absolument simple, omnipotent, omniscient, pleinement bon**. Il est donc absurde de soutenir que l'Aquinate pensait que l'intellect humain était incapable de connaître la nature divine. Ce que saint Thomas d'Aquin affirme, c'est qu'il est impossible de connaître la **nature intime et trinitaire de Dieu**, sans la révélation au préalable. En revanche, il est vrai que saint Thomas refuse toute preuve de l'existence de Dieu qui part du concept de Dieu. La méthode thomiste consiste

---

130. Philippe Labrot, « Chimie prébiotique » : [http://www.nirgal.net/ori\\_life2.html](http://www.nirgal.net/ori_life2.html).

131. Au sujet du principe de causalité proportionnelle, on pourra lire Edward Feser, *Five Proofs of the Existence of God*, Ignatius Press, San Francisco, p. 170-176.

à raisonner à *partir des effets* dans ce monde pour en déduire l'existence d'une cause première transcendante.

L'argument ontologique, au contraire, prétend qu'il est possible de déduire l'existence de Dieu par un raisonnement **purement conceptuel**. Il existe plusieurs versions de l'argument qui ont été développées au cours des siècles (Anselme<sup>132</sup>, Descartes<sup>133</sup>, Leibniz, Hartshorne<sup>134</sup>, Rasmussen<sup>135</sup>, Maydole<sup>136</sup>, Pruss<sup>137</sup>, Godel<sup>138</sup>, Plantinga<sup>139</sup>, Nagasawa<sup>140</sup>, etc.). La plus ancienne, celle de saint Anselme, consistait à arguer que Dieu existe à partir du concept d'« être le plus grand qu'on puisse concevoir ». On peut résumer son argument ainsi<sup>141</sup> :

1. Je conçois un être tel qu'aucun être plus grand ne peut être conçu.
2. Si un tel être n'existe pas, alors je peux concevoir un être plus grand, à savoir un être tel qu'aucun être plus grand ne peut être conçu **et qui existe**.
3. Mais je ne peux pas concevoir un être plus grand qu'un être tel qu'aucun être plus grand ne peut être conçu (ce serait contradictoire).
4. Donc un être tel qu'aucun être plus grand ne peut être conçu existe (par n° 1 à 3).

Descartes, lui, raisonnait à partir de l'idée de perfection. Dieu est par définition l'être qui possède toutes les perfections. Or, selon lui, l'existence est une perfection (un être qui existe est plus parfait qu'un être qui n'existe pas). Donc, si le concept d'être parfait a du sens, il doit nécessairement exister. Formellement, on peut résumer l'argument de Descartes ainsi<sup>142</sup> :

1. Soit D l'être le plus parfait (définition).
2. Un être qui existe est plus parfait qu'un être qui n'existe pas (prémisse).
3. Donc, si D n'existe pas, alors il existe un être plus parfait que D (par n° 1 et 2).
4. Or, il est impossible qu'il existe un être plus parfait que l'être parfait (évidence).
5. Donc D existe.

Évidemment, il est possible d'émettre de sévères objections à ces arguments ; même les théistes n'ont pas manqué de le faire. Kant, par exemple, faisait remarquer que l'existence n'était pas un prédicat et qu'il serait tautologique de présupposer l'existence de Dieu dans sa définition. En clair, la proposition n° 2 semble douteuse, puisque l'existence à proprement parler ne peut pas être considérée comme la propriété d'une chose figurant dans sa définition à côté de ses autres caractéristiques<sup>143</sup>. Comme le dit Frédéric Guillaud : « *L'existence n'est pas une qualité de plus, au même titre que les autres traits définitionnels d'une notion. Non pas que l'existence ne soit rien. Mais*

---

132. Saint Anselme, *Proslogion* II. Robert Adams, « The Logical Structure of Anselm's Arguments », *The Philosophical Review* 80/1, 1971, p. 28-54. Brian Davies, « Anselm and the Ontological Argument », *The Cambridge Companion to Anselm*, Cambridge, 2004, p. 157-178.

133. Descartes, *Meditation* V. Lawrence Nolan, « Descartes », *Ontological Arguments*, Cambridge, 2018, p. 53-74. Lawrence Nolan, « [Descartes' Ontological Argument](#) », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2020.

134. Charles Hartshorne, « The Logic of Perfection », *The Review of Metaphysics*, vol. 16, n° 4, 1963, p. 749-769.

135. Joshua Rasmussen, « Plantinga », *Ontological Arguments*, Cambridge, 2018, p. 176-194.

136. Robert Maydole, « The ontological argument », *The Blackwell Companion to Natural Theology*, Blackwell, 2009, p. 580.

137. Alexander Pruss, « Gödel », *Ontological Arguments*, Cambridge, 2018, p. 139-154.

138. *Ibid.*

139. Alvin Plantinga, *The Nature of Necessity*, Oxford, 1974.

140. Yujin Nagasawa, *Maximal God*, Oxford, 2017.

141. Paul Clavier, *Qu'est-ce que la théologie naturelle ?*, Vrin, 2004, p. 64.

142. Frédéric Guillaud, *Dieu existe : arguments philosophiques*, Cerf, 2013, p. 339.

143. Voir Kant, *Critique de la raison pure*, 1781.

*elle ne se range pas parmi les propriétés d'une chose. Elle est la pure position dans l'être de la chose et de l'ensemble de ses propriétés. [...] L'existence n'est pas une propriété, mais la condition fondamentale pour que des propriétés puissent être réalisées*<sup>144</sup>. » Nous pensons donc que ces anciennes versions de l'argument ontologique sont erronées.

## Reformulation moderne de l'argument ontologique

Toutefois, dès la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les arguments ontologiques ont été considérablement améliorés pour faire face à ces objections<sup>145</sup>. Les travaux de Charles Hartshorne, d'Alvin Plantinga et de Kurt Gödel sont parvenus à revivifier cet argument que l'on croyait réfuté par Kant depuis longtemps<sup>146</sup>.

Cette amélioration nous vient surtout de l'utilisation de la logique modale, c'est-à-dire de la logique portant sur la possibilité métaphysique. En effet, la logique modale nous enseigne ceci : *s'il est possible qu'il soit nécessaire que X existe, alors X existe nécessairement*. Cette affirmation peut sembler troublante à première vue. On peut penser qu'il s'agit d'un tour de passe-passe, mais ce n'est pas le cas<sup>147</sup>. Voyons cela de plus près.

On pourrait déjà faire remarquer que la proposition « *s'il est possible qu'il soit nécessaire que X existe, alors X existe nécessairement* » est strictement équivalente à sa contraposée : « *Si X n'existe pas nécessairement, alors il est impossible qu'il soit nécessaire que X existe*. » Celle-ci semble déjà plus intuitivement évidente.

En fait, pour bien comprendre ce que dit la logique modale, prenons l'exemple de la conjecture de Goldbach. Cette conjecture affirme que, pour tout nombre premier supérieur à 3, on peut écrire ce nombre comme la somme de deux nombres premiers. À l'heure actuelle, on ne sait pas si cette conjecture est vraie. Mais on sait que, comme toute proposition en mathématiques, elle est ou bien nécessairement vraie, ou bien nécessairement fautive. C'est-à-dire que, si elle est fautive, elle sera fautive dans tous les mondes possibles, et si elle est vraie, elle le sera dans tous les mondes possibles<sup>148</sup>. Or, s'il est métaphysiquement possible que cette conjecture soit vraie (autrement dit, cette conjecture est vraie dans au moins un monde possible), alors il s'ensuit qu'elle sera vraie dans tous les mondes possibles.

Autre manière d'y voir plus clair et de comprendre<sup>149</sup> :

---

144. Frédéric Guillaud, *Dieu existe : arguments philosophiques*, Cerf, 2013, p. 342.

145. <https://plato.stanford.edu/entries/ontological-arguments/>.

146. Voir Charles Hartshorne, *The Logic of Perfection*, 1962. Alvin Plantinga, *The Nature of Necessity*, 1974 ; *God, Freedom, and Evil*, Eerdmans, 1989, p. 85-112.

147. Attention à bien distinguer la possibilité « métaphysique » (celle dont il est question ici) et la possibilité « épistémique ». La possibilité métaphysique s'intéresse à la cohérence d'un concept et de son existence dans certains mondes possibles, alors que la possibilité épistémique relève de l'usage commun que nous avons du mot « possible ». Si je dis « il est possible qu'il pleuve demain, mais je n'en sais rien », je parle ici d'une possibilité épistémique. Au contraire, la possibilité métaphysique, elle, s'intéresse au fait qu'il soit métaphysiquement cohérent qu'il pleuve demain. La logique modale ne s'applique évidemment pas à la possibilité épistémique !

148. Rappelons la définition d'un « monde possible » : il s'agit d'une description complète et maximale de la réalité telle qu'elle aurait pu être. Par exemple, il y a un monde possible où je mangerai des céréales demain matin. Il y a aussi un monde possible où je n'existe pas, un monde possible où ce livre n'existe pas, un monde possible où une licorne rose existe, etc. Une chose appartient à au moins un monde possible s'il n'est pas logiquement ou métaphysiquement impossible qu'elle existe.

149. Frédéric Guillaud, *Dieu existe : arguments philosophiques*, Cerf, 2013, p. 354.

1. L'être nécessaire par hypothèse n'est pas contingent. Cela signifie que :
  - a. soit il est impossible qu'il existe,
  - b. soit il existe nécessairement.
2. Or, s'il est possible que l'être nécessaire existe, alors il n'est pas impossible qu'il existe.
3. Et s'il n'est pas impossible qu'il existe, alors il existe nécessairement (par la négation de la proposition n° 1a, il nous reste la n° 1b)
4. Donc s'il est possible que l'être nécessaire existe, alors il existe nécessairement (n° 1 + n° 2 + n° 3).

La logique modale permet donc de donner une reformulation améliorée de l'argument ontologique en se fondant sur la *possibilité métaphysique* de l'existence de l'être parfait. On peut le formuler ainsi :

1. Le concept d'un être nécessaire qui possède toutes les perfections (omniscience, omnipotence, bonté suprême) n'a rien d'incohérent *a priori*.
2. Si le concept d'un être nécessaire n'a rien d'incohérent *a priori*, alors son existence est métaphysiquement possible.
3. Donc l'existence d'un être nécessaire qui possède toutes les perfections est possible (par n° 1 et n° 2).
4. S'il est possible que l'être nécessaire existe, alors il existe nécessairement (logique modale).
5. Donc il existe un être métaphysiquement nécessaire ayant toutes les perfections possibles que l'on appelle « Dieu » (par n° 3 et n° 4).

La seule manière de contester l'argument est de nier le fait qu'un être nécessaire ayant toutes les perfections soit métaphysiquement possible. Cela revient à dire que le concept de Dieu est incohérent ou bien que l'existence d'un certain état des choses cohérent est métaphysiquement impossible. Les deux positions nous semblent difficilement soutenables. Personne n'a réussi à démontrer que le concept de Dieu était incohérent<sup>150</sup>. Et nous n'avons aucune raison de douter que la cohérence interne d'un concept implique sa possibilité métaphysique. La conclusion s'ensuit alors effectivement grâce aux implications de la logique modale (qui, rappelons-le, est universellement acceptée au niveau universitaire tant par les athées que les théistes). L'argument ontologique modal est donc bien plus solide que les anciennes versions d'Anselme et de Descartes.

## Objections de Thomas Durand

Les objections qu'émet Thomas Durand à l'encontre de l'argument ontologique, loin d'être d'une grande subtilité, ne rendent absolument pas justice à l'argument et le font passer pour un raisonnement stupide, susceptible de prouver l'existence d'éléphants volants autour de la tour Eiffel : « *L'argument ontologique pourrait être utilisé pour prouver l'existence, par exemple, des "vraîléphants" définis comme 1. des éléphants roses qui volent en cercle autour de la tour Eiffel, et 2. qui existent. Si vous êtes en train de penser à un vraîléphant, alors vous pensez à une chose qui – par définition – existe.* »

---

150. Certains philosophes athées avaient tenté autrefois de démontrer que le concept d'un Dieu omniscient, omnipotent et pleinement bon était strictement incompatible avec le mal sur terre. Mais ils durent abandonner leurs arguments depuis les réfutations décisives d'Alvin Plantinga dans son livre *God, Freedom, and Evil* (1977). Aujourd'hui, le consensus philosophique reconnaît, d'un côté comme de l'autre, que l'existence d'un être ayant toutes les perfections n'a rien de strictement contradictoire avec l'existence du mal. William P. Alston concluait ainsi : « *Il est maintenant reconnu de presque tous les côtés que le problème logique du mal est réfuté* » (« The Inductive Argument From Evil and the Human Cognitive Condition », *Philosophical Perspectives*, n° 5, p. 29-67).

*Il en découle que si vous, ou William Lane Craig, n'êtes pas convaincu de l'existence des vrailéphants, c'est parce que vous n'en avez pas compris le concept* » (p. 100).

Ce qui est beau, avouons-le, c'est que Thomas Durand ne se rend même pas compte qu'il se ridiculise lui-même en tenant de tels propos. Il démontre ainsi à toute personne formée un tant soit peu en philosophie qu'il n'a jamais étudié l'argument ontologique<sup>151</sup>. Pense-t-il réellement que cet argument aurait été pris autant au sérieux par de brillants esprits tels qu'Anselme, Descartes, Hegel, Leibniz, Plantinga, Hawthorne, Maydole, Gödel, etc., s'il était aussi grotesque que la caricature qu'il vient d'établir plus haut ? Tous ces géants de la pensée ont-ils été stupides au point de se laisser convaincre par un argument qui pourrait démontrer l'existence d'éléphants roses volant autour de la tour Eiffel ?

Soyons sérieux. C'est tout simplement Thomas Durand qui, faute d'une étude sérieuse, n'a rien compris à l'argument. La caricature qu'il donne est similaire à l'objection de Gaunilon qui nous demandait d'imaginer *l'île la plus merveilleuse qu'on puisse concevoir*, pour en déduire son existence<sup>152</sup>. Sauf que le concept d'*« île la plus merveilleuse qu'on puisse concevoir »* n'a pas de cohérence interne. En effet, pour toute île qu'on peut concevoir, il est possible d'en concevoir une plus merveilleuse (dotée, par exemple, de beaux palmiers supplémentaires), et ceci *ad infinitum*. Ce concept est donc incohérent et l'existence d'une telle île est, par conséquent, métaphysiquement impossible<sup>153</sup>.

Au contraire, pour en revenir à l'argument ontologique, il est tout à fait possible de concevoir un être si grand qu'on ne puisse pas en concevoir un plus grand. Un être qui possède toutes les perfections possibles (omniscience, omnipotence, bonté suprême) n'a rien d'incohérent *a priori*. Par conséquent, on peut supposer qu'un être parfait puisse exister. Et comme la *nécessité métaphysique* est une perfection, il s'ensuit que, si l'existence d'un être parfait est possible, alors il est possible qu'il soit nécessaire qu'un être parfait existe. Et par l'axiome S5 de la logique modale, on en déduit que l'être nécessaire parfait existe nécessairement. Rien à voir avec la caricature nullissime des éléphants volants, reconnaissons-le.

Même si vous n'êtes finalement pas convaincu par l'argument (qui demande beaucoup d'étude et d'approfondissement avant d'en avoir une compréhension adéquate), vous êtes néanmoins obligé de reconnaître qu'il n'est pas aussi stupide que Thomas Durand le laisse entendre à son lecteur. Bien loin d'essayer d'en avoir une compréhension minimale, le zététicien préfère se moquer du philosophe William Lane Craig en le citant hors contexte : *« Celui qui comprend pleinement le concept de Dieu doit forcément accepter son existence. »* Et, plutôt que de chercher à comprendre ce que Craig a voulu dire par là, Thomas Durand le ridiculise ainsi : *« Cela revient à déclarer que cet argument est tellement fort*

---

151. Pour une vraie bonne représentation de l'argument ontologique sous ses diverses formes, lire Frédéric Guillaud, *Dieu existe : arguments philosophiques*, Cerf, 2013, p. 337-361 ; Paul Clavier, *Qu'est-ce que la théologie naturelle ?*, Vrin, 2004, p. 61-71 ; Robert Maydole, expert en la matière chez les philosophes analytiques contemporains, *The Blackwell Companion to Natural Theology*, Blackwell, 2009, p. 553-592.

152. Gaunilon tente de parodier l'argument ainsi :

1. J'ai l'idée d'une île la plus merveilleuse que je puisse concevoir.

2. Si cette île n'existe pas, alors je peux en concevoir une plus merveilleuse, à savoir une île la plus merveilleuse que je puisse concevoir **et qui existe**.

3. Mais je ne peux pas concevoir une île plus merveilleuse qu'une île la plus merveilleuse que je puisse concevoir (ce serait contradictoire).

4. Donc l'île la plus merveilleuse que je puisse concevoir existe (par n° 1, 2 et 3).

153. De manière générale, l'idée même qu'un objet physique puisse être absolument parfait n'a pas de sens, puisqu'il lui manque des déterminations objectives de la perfection. Au contraire, un être infini métaphysiquement nécessaire, omniscient, omnipotent et pleinement bon correspond à des déterminations objectives de la perfection.

qu'il convainc nécessairement – mais uniquement – les gens assez brillants pour le comprendre » (p. 100).

Cette phrase démontre une fois de plus que Thomas Durand n'a pas saisi le propos de l'argument ontologique. Ce que veut dire Craig (et tous les philosophes qui défendent cet argument) est que si l'on comprend pleinement le concept de Dieu **en tant qu'être métaphysiquement nécessaire (c'est-à-dire qui existe dans tous les mondes possibles)**, alors il suffit que son existence soit métaphysiquement possible pour qu'il existe. Et comme, d'après Craig, le concept de Dieu est cohérent, il en infère que son existence est possible et donc que l'être nécessaire existe dans tous les mondes possibles, y compris dans le nôtre. Par conséquent, Craig a tout à fait raison de dire que celui qui admet la possibilité de l'existence de l'être parfait et qui comprend pleinement les implications de la notion d'« être parfait » (à savoir posséder l'existence nécessaire) doit forcément en conclure qu'il existe. Cette inférence ne fait pas l'objet de désaccord dans le cadre du débat universitaire sur l'argument ontologique. Même les meilleurs opposants de l'argument ontologique admettent que s'il est possible qu'un être parfait métaphysiquement nécessaire existe, alors il existe<sup>154</sup>.

Pour comprendre les propos de Craig, il aurait fallu que Thomas Durand prît le temps d'étudier ce qu'est la logique modale. Malheureusement, il préfère poursuivre ses moqueries envers les croyants, plutôt que lire des articles académiques sérieux sur le sujet : « *Mieux, s'il existe une entité capable de réunir tous ces attributs malgré leur incompatibilité, c'est forcément... Dieu ! Puisque c'est impossible à toute entité que nous saurions concevoir. Donc, tout va bien et, grâce à ce fabuleux appel à l'ignorance, Dieu existe* » (p. 102).

Il est difficile de commenter une telle ineptie. Nous ne pensions pas qu'il était possible d'abaisser davantage le niveau intellectuel de ce chapitre. Décidément, Thomas Durand ne cesse de nous surprendre !

## La preuve par la raison

La preuve par la raison consiste à montrer que, sans un esprit créateur suprêmement intelligent de l'Univers, source de la rationalité, il est impossible de construire un monde rationnel comme le nôtre. En d'autres termes, le matérialisme athée est incapable de rendre compte de l'existence de la rationalité humaine, puisque les atomes sont en eux-mêmes incapables d'engendrer une quelconque rationalité<sup>155</sup>.

Thomas Durand nous fait savoir qu'un de ses présupposés est que « *le monde est compréhensible par l'esprit humain* » (p. 107). Or, il ne cherche pas à expliquer ce présupposé. En quoi ne mériterait-il pas

---

154. Voir par exemple les travaux des philosophes athées Graham Oppy et J. H. Sobel : Graham Oppy, *Arguing About Gods*, Cambridge University Press, 2006, p. 49-96 ; *Ontological Arguments*, Cambridge University Press, 1996 ; J. H. Sobel, *Logic and Theism*, Cambridge University Press, 2004, p. 29-167.

155. Victor Reppert est probablement l'expert le plus renommé de l'argument. Voir Victor Reppert, « The Argument from Reason », in W. L. Craig et J. P. Moreland, *The Blackwell Companion to Natural Theology*, Blackwell, 2009, p. 344-390. Voir aussi James Ross, « Immaterial Aspects of Thought », *The Journal of Philosophy*, vol. 89, 1992, p. 136-150 ; William Hasker, *The Emergent Self*, Cornell University Press, 1999, et « What is Naturalism? And Should We Be Naturalists? », *Philosophia Christi*, vol. 15, 1, 2013, ch. 6, p. 21-34.

une explication ? Qu'est ce qui rend le monde intelligible par notre intellect, après tout ? D'où viennent cette intelligence et cette rationalité dont nous sommes dotés ? De la matière inerte ? Voilà précisément la question à laquelle le zététicien doit répondre.

Nous constatons tous que le monde est compréhensible par l'esprit humain. Mais **le fait que nous partageons ce constat n'enlève en rien le besoin d'explication**. Pour les théistes, Dieu a créé l'intelligence et la rationalité humaine pour que nous puissions comprendre sa création. Mais d'un point de vue athée, comment se fait-il qu'un tas d'atomes et de particules puisse produire une pensée capable de faire un raisonnement et de comprendre des concepts abstraits ? Telle est la question que Thomas Durand refuse d'aborder dans ce chapitre. Pourtant, c'est bel et bien de cela qu'il doit traiter. Il se contente de nous présenter l'argument de C. S. Lewis sur l'irréductibilité de la raison ainsi : « *Pour Lewis, le naturaliste est illogique car il pense : 1. que la raison est le seul instrument fiable pour comprendre l'univers, et 2. que la raison est le produit dérivé d'un processus aveugle qui n'implique que la matière, c'est-à-dire un processus dont rien ne garantit que son résultat soit le moins du monde fiable* » (p. 108). Il y répond comme suit : « *L'argument présenté par Lewis confond le processus biochimique, privé de la moindre pensée rationnelle, avec le résultat du fonctionnement du cerveau qui est, de toute évidence, capable de produire une pensée originale et cohérente avec les observations de l'individu. [...] C'est l'existence de cette pensée cohérente qui produit la raison, indépendamment des mécanismes par lesquels cette pensée rationnelle parvient à l'existence* » (p. 108-109).

Mais ceci n'est pas une réponse à l'argument. Thomas Durand n'explique pas en quoi la matière seule serait ontologiquement capable de produire un processus rationnel par elle-même. Il se contente d'affirmer que c'est le cas et que le processus biochimique privé de la moindre pensée rationnelle a pu produire une pensée cohérente et rationnelle. Or, l'argument de Lewis consiste précisément à nier cela ! Il nie le fait que **la rationalité puisse surgir de la non-rationalité**. Thomas Durand passe donc complètement à côté de la question. Il ne nous explique en aucune façon comment la pensée cohérente peut jaillir d'un tas d'atomes de carbone. Affirmer que le cerveau a « *de toute évidence* » été capable de produire une pensée originale n'est pas une réponse au problème, mais un moyen de l'esquiver.

### L'évolutionnisme à la rescousse ?

Un peu plus loin dans son chapitre, Thomas Durand finit tout de même par proposer une semi-explication de l'existence de la rationalité dans son monde matérialiste : « *Si les conclusions auxquelles nous parvenons sont généralement correctes, c'est parce que, depuis des millions d'années, la sélection naturelle a sanctionné les organismes dotés d'un cerveau qui les conduisait à de mauvaises décisions. Au fil des générations, les principes de la logique ont été traduits biologiquement dans le comportement des organismes. [...] Notre logique a besoin d'un aspect expérimental qui lui permette de sélectionner les bonnes idées en éliminant toutes les mauvaises. Dès lors, notre rationalité n'a rien de mystérieux : nous sommes rationnels parce que nous n'avons pas le choix* » (p. 109).

L'explication évolutionniste du zététicien n'est pas convaincante. La sélection naturelle a pour finalité de permettre à l'espèce de survivre, pas de lui octroyer des croyances vraies. Par conséquent, si le matérialisme évolutionniste est vrai, alors **la sélection naturelle détermine nos croyances non pas en vertu de la véracité de leur contenu, mais en vue de leur capacité à nous faire survivre**. En clair, la position évolutionniste et darwinienne soutient que, si une croyance X est plus propice qu'une autre à ma survie dans un monde hostile, alors le processus de sélection naturelle la sélectionnera.



Le problème est que **la survie n'est pas nécessairement corrélée à la vérité (ou à la rationalité)**. Des croyances vraies peuvent être néfastes à notre survie, et des croyances fausses peuvent être tout à fait propices à notre survie<sup>156</sup>.

De plus, si la sélection naturelle était *nécessairement corrélée* à la production de croyances vraies et à la rationalité, alors la sélection naturelle devrait programmer tous les hommes pour agir rationnellement tout au long de leur vie. Or, ce n'est manifestement pas le cas. Par conséquent, étant donné que les notions de rationalité ou d'irrationalité ne sont pas nécessairement corrélées à la survie de l'espèce, l'évolutionnisme de Thomas Durand est incapable d'expliquer pourquoi il existe de la rationalité dans le monde.

### L'intelligence divine et la génération spontanée

Lorsque nous disons qu'une cause non intelligente et non rationnelle n'a pas les **ressources internes** pour produire un effet intelligent et rationnel, Thomas Durand objecte : « *L'intelligence est une propriété de la vie qui a mis plusieurs milliards d'années pour apparaître sur la Terre. Cela est en contradiction avec l'idée que cette propriété existerait avant qu'un tel processus ait lieu. Poser l'existence de Dieu à l'origine de l'univers revient à croire en la génération spontanée de l'intelligence* » (p. 57).

D'après lui, croire en un Dieu créateur reviendrait à croire en la génération spontanée de l'intelligence. Soyons sérieux : si Dieu existe, alors son intelligence est créée. Elle n'émane pas d'une quelconque « génération spontanée ». Thomas Durand pense que, puisque l'intelligence a mis des milliards d'années à apparaître sur Terre, cela entrerait en contradiction avec l'idée que l'intelligence existait « avant » la création de l'Univers.

Mais cette affirmation est tout simplement fautive. Le fait que l'intelligence soit apparue tardivement dans le processus évolutif n'implique en aucune façon que le créateur de l'Univers ne soit pas intelligent. C'est même tout le contraire ! Le principe de causalité proportionnelle nous enseigne que **la cause doit avoir les ressources internes nécessaires pour produire l'effet**. C'est précisément pour cela qu'il faut postuler l'existence d'une cause intelligente et rationnelle qui nous précède dans l'existence et qui est la source de ces facultés.

Le matérialiste est obligé de croire qu'un monde purement matériel et non intelligent aurait pu produire un effet intelligent et capable de rationalité. C'est tout simplement une violation du principe de causalité proportionnelle. Au contraire, poser une intelligence créatrice de l'Univers permet de rendre compte de l'existence de l'intelligence et de la rationalité sur Terre<sup>157</sup>.

---

156. Par exemple, croire que je vais guérir d'une maladie quasi incurable n'est pas une croyance rationnelle. Pourtant, d'un point de vue médical, cette croyance peut être tout à fait bénéfique pour ma survie, grâce à l'effet placebo.

157. D'un point de vue purement bayésien, on pourrait formuler les choses ainsi : soit I = « l'intelligence existe sur terre », R = « la rationalité existe sur terre » et D = « Dieu existe ». On a :  $P(D|I\&R) \gg P(\text{non}(D)|I\&R)$ . Autrement dit, l'existence de Dieu est beaucoup plus probable que sa non-existence, sachant que nous vivons dans un monde avec de l'intelligence et de la rationalité.

## La preuve par le libre arbitre

L'argument fondé sur l'existence du libre arbitre, similaire à l'argument fondé sur la rationalité, cherche à montrer que le matérialisme athée est incapable de rendre compte de l'existence d'un libre arbitre authentique. On peut le présenter ainsi<sup>158</sup> :

1. Si le matérialisme athée est vrai, alors mes actions et mes choix ne sont que le fruit d'un processus chimique et moléculaire déterminé, qui a lieu dans mon cerveau.
2. Si mes choix ne sont que le résultat d'un processus chimique et moléculaire déterminé qui a lieu dans mon cerveau, alors je n'ai pas de libre arbitre.
3. Or, j'ai un libre arbitre.
4. Donc le matérialisme athée est faux.

Les prémisses n° 1 et 2 sont très peu controversées dans la pensée athée matérialiste. En effet, si le matérialisme athée est vrai, alors toutes nos actions sont le résultat de ce que l'interaction moléculaire produit dans nos cerveaux. Si Dieu n'existe pas pour nous donner un libre arbitre capable de transcender ce monde matériel, eh bien nous sommes tout simplement des machines réglées et déterminées à l'avance par les lois qui dirigent notre Univers. Les particules qui régissent notre intellect, selon la pensée matérialiste athée, obéissent à des lois physiques particulières, et ce ne sont pas à elles de choisir ou non d'obéir à ces lois. Comment pourrait-il y avoir une émergence soudaine d'un choix, alors que ces molécules qui régissent notre pensée, elles, n'ont pas de choix ?

La réponse de Thomas Durand à cet argument consisterait à remettre probablement en cause l'existence du libre arbitre. Et à cette fin, il affirme : « **Tout d'abord, il faudrait démontrer l'existence du libre arbitre. [...] Nous n'avons pas plus de preuve de l'existence d'un authentique libre arbitre que nous n'en avons pour l'âme ; cela ne signifie pas que nous devons nier son existence, mais qu'on ne peut en aucun cas la poser en prémisse d'un raisonnement sérieux** » (p. 173).

Nous avons ici un exemple typique de la mauvaise épistémologie du zététicien. D'après lui, tant que nous n'avons pas de preuve absolue (entendre par là « scientifique ») de l'existence de X, alors nous ne sommes pas tenus de croire X et encore moins d'utiliser X comme prémisse d'un raisonnement.

Mais cette épistémologie du scepticisme radical ne tient pas la route. Elle détruirait la quasi-totalité de nos connaissances. Je n'ai pas la preuve absolue que je ne vis pas dans la matrice, pourtant il m'est rationnel de croire que je n'y suis pas. Il s'agit d'une de mes intuitions basiques. Le philosophe Alvin Plantinga fonde d'ailleurs une bonne partie de son épistémologie sur la fiabilité de nos *croyances proprement basiques*<sup>159</sup> qui ne demandent aucune justification pour être raisonnablement crues. Par exemple, il est rationnel de croire que d'autres personnes existent autour de moi, même si je n'ai pas la preuve absolue de leur existence<sup>160</sup>. Je n'ai pas besoin de démontrer une croyance aussi basique pour la considérer comme vraie. De même, je n'ai pas à démontrer l'existence du libre arbitre pour tenir pour vraie ma forte intuition que j'ai un libre arbitre.

---

158. Pour un approfondissement de cet argument, voir C. Stephen Layman, *Letters to Doubting Thomas: A Case for the Existence of God*, Oxford University Press, 2007, ch. 6 ; J. P. Moreland, *The Recalcitrant Imago Dei*, SCM, 2009, ch. 3.

159. Alvin Plantinga, *Warranted Christian Belief*, Oxford University Press, 2000.

160. Après tout, il pourrait s'agir de robots sophistiqués qui me donnent l'illusion d'être de vrais êtres humains.

Cette position est fondée sur l'épistémologie du « conservatisme phénoménal », qui se formule ainsi : il est rationnel pour un agent A de croire p s'il a la très forte intuition que p est vrai et qu'il n'existe pas de raisons suffisantes de remettre en question la vérité de p<sup>161</sup>.

Le principe s'applique aussi au libre arbitre : si vous avez la très forte intuition que vous êtes libre et que vous n'avez aucune raison de remettre en doute cette intuition, alors il est rationnel de croire que vous êtes libre.

Cela étant dit, nous pensons avoir au moins deux bonnes raisons d'affirmer que nous avons un libre arbitre.

### Pas de libre arbitre ⇒ pas de responsabilité morale

Premièrement, la négation du libre arbitre implique nécessairement la négation de toute responsabilité morale de nos actes. En effet, si le libre arbitre n'existe pas, alors toutes nos actions sont prédéterminées. Cela veut dire que le criminel, le violeur d'enfant ou le terroriste ne sont pas, en réalité, moralement coupables de leurs actions, puisque celles-ci sont le fruit des lois de la physique. Vous pouvez toujours les mettre en prison pour les empêcher de nuire à autrui, mais vous ne pouvez pas les accuser d'avoir fait quoi que ce soit, puisqu'une telle accusation présuppose qu'ils auraient pu faire autrement. Staline n'est donc pas moralement coupable des atrocités bolchéviques et il serait stupide de l'accuser de cela, car il n'y est pour rien ! Les interactions moléculaires dans son cerveau l'ont déterminé à le faire. Thomas Durand est-il vraiment prêt à croire cela ? Dans ce cas-là, pourquoi s'offusque-t-il lorsque des islamistes se font exploser au nom d'Allah ? Si le matérialisme athée est vrai, alors ils n'y sont pour rien. Il serait absurde de porter un jugement moral sur quelqu'un qui n'est moralement pas coupable de ses actes.

Or, il est évident à toute personne de bon sens que nous sommes moralement responsables de nos actes. Si je viole une fillette de deux ans, je suis moralement coupable de cet acte. J'ai agi de manière atroce. Si vous croyez à la notion de responsabilité morale, alors il vous faut nécessairement reconnaître que nous avons un libre arbitre qui nous permet de choisir entre le bien et le mal. Le principe d'épistémologie du conservatisme phénoménal, énoncé ci-dessus, s'applique également à la notion de responsabilité morale. Il est rationnel de croire que nous sommes moralement responsables de nos actes tant que nous n'avons pas de bonnes raisons de penser le contraire. Il s'agit là d'une croyance basique qui ne demande aucune justification externe.

### Pas de libre arbitre ⇒ pas de rationalité

Un deuxième argument en faveur de l'existence du libre arbitre est que, sans libre arbitre, il nous serait impossible d'avoir une démarche rationnelle à proprement parler. En effet, la raison est la « faculté de l'intelligence qui consiste à **poser un jugement** logique sur un ensemble de propositions issues de l'observation du réel, en vue d'aboutir à une conclusion ». C'est un processus qui dépend du libre arbitre, car vous devez avoir la capacité de poser un *jugement* logique avant de *choisir* entre diverses options, pour dire que vous avez eu une démarche rationnelle au sens propre. On ne peut pas dire,

---

161. Ce principe, initialement défendu par le philosophe non théiste Michael Huemer, permet de rendre compte de la plupart des croyances que nous considérons généralement comme justifiées, y compris les observations sensorielles, les croyances liées à la mémoire, etc. Voir Michael Huemer, *Skepticism and the Veil of Perception*, Rowman & Littlefield, 2001.

par exemple, qu'une calculatrice a une quelconque démarche rationnelle, car elle n'a fait que donner le résultat pour lequel elle a été programmée (par son constructeur).

Faisons l'expérience de pensée suivante : imaginons qu'une personne soit portée à croire qu'elle est une licorne rose. Si le libre arbitre n'existe pas, elle est arrivée à cette conclusion via une méthode déterministe qui est complètement en dehors de son contrôle. Il est donc impossible de dire qu'elle est irrationnelle (puisqu'elle n'a pas pu construire de raisonnement ou poser de choix pour aboutir à cette conclusion farfelue). De la même manière, un robot qu'on aurait programmé pour effectuer des calculs ne serait pas un agent rationnel, car il ne raisonne pas : il aboutit à des résultats en fonction des conditions initiales qu'on lui a implantées. C'est la même chose avec ceux qui croient au déterminisme. En effet, si toutes les personnes ont leurs croyances prédéterminées par les lois qui régissent l'Univers, elles ne sont pas libres de choisir entre les affirmations vraies ou fausses et l'on ne peut pas dire qu'elles sont des agents rationnels. En conclusion, la personne qui nie l'existence du libre arbitre ne peut avoir aucune justification rationnelle pour chacune de ses croyances (y compris l'athéisme).

Le philosophe Greg Bahnsen résume cela de manière magistrale : « *Si le matérialisme est vrai, alors toute personne qui professe le matérialisme le fait parce que son cerveau lui a imposé, par les lois de la physique, de la chimie et de la biologie, de le dire. **Ce n'est pas comme si elle avait la liberté et la conscience de soi nécessaires pour réfléchir à différentes théories, évaluer les preuves, et faire un choix pour connaître la vérité.** Ils [les matérialistes] doivent simplement dire ce qu'ils ont à dire. Il est donc assez ironique qu'un matérialiste fasse la promotion du matérialisme en essayant de dire aux gens qu'une telle vision du monde est vraie et que vous devriez croire cela et non en Dieu. En effet, **si le matérialisme est vrai, et que votre cerveau ne dépend que des lois de la physique, alors vous n'avez aucune raison de croire que le matérialisme est vrai. Ce sont simplement les lois de la physique qui vous obligent à dire cela. [...] Tout comme je suis forcé par les lois de la physique de dire le contraire. [...] Il n'y a pas de liberté de choisir la vérité plutôt que l'erreur. Il n'y a que les lois de la physique qui poussent mon cerveau à dire et à faire tout ce qu'il fait**<sup>162</sup>. »*

Il est donc absurde de nier l'existence du libre arbitre. Sa négation violerait toute notion de responsabilité morale et nous empêcherait d'avoir des connaissances rationnelles à proprement parler. Et comme le matérialisme athée est incapable de rendre compte de l'existence de ce libre arbitre, il nous faut postuler l'existence d'une cause proportionnée à l'effet, à savoir une cause immatérielle qui transcende les lois de la physique nous permettant de poser de véritables actes libres. C'est cette cause immatérielle, intelligente et libre qui nous précède dans l'existence que nous appelons Dieu.

## La preuve par la conscience

La conscience est un phénomène fascinant. On peut la définir comme la capacité de se considérer soi-même comme un sujet existant. Il s'agit aussi de l'aptitude à percevoir son intériorité en étant présent à soi-même. Nous en faisons l'expérience quotidiennement. Une question fondamentale se pose donc : **quelle est la meilleure explication de l'existence de la conscience ?**

---

162. Greg Bahnsen, « The Self-Defeating Nature of Naturalism » : <https://www.youtube.com/watch?v=rSiHTp5LKWA>.

Nous pensons avoir de bonnes raisons de pencher pour l'option théiste<sup>163</sup>. En effet, si Dieu existe, alors il n'est pas du tout improbable qu'il ait choisi de créer des êtres conscients, qui puissent être en relation avec lui. Grâce à sa toute-puissance, il est capable de créer un monde à la fois matériel et immatériel, propice à l'existence d'être conscients. En revanche, s'il n'existe pas une intelligence suprême créatrice de l'Univers capable de générer un monde à la fois matériel et immatériel avec des êtres conscients, alors comment se fait-il qu'un monde purement matériel et non conscient ait pu produire un effet conscient ? Comment un assemblage d'atomes serait-il susceptible de « se considérer lui-même comme un sujet existant » ? Comment un tas de molécules pourrait-il être « capable d'introspection » ? Telles sont les questions que le matérialisme athée est incapable de résoudre.

D'après Thomas Durand, « *le fait que le cerveau soit conscient n'implique nullement que les cellules ou les atomes qui le composent soient eux-mêmes conscients, pas plus que le fait qu'une plante soit carnivore n'implique que les molécules qui la composent soient elles-mêmes carnivores* » (p. 112).

Évidemment, le fait que nous soyons conscients n'implique pas que chacune des parties de notre corps (y compris nos cellules) soient conscientes. De même, le fait qu'une voiture puisse rouler n'implique pas que chacune de ses parties puisse rouler. Aucun théiste ne dira le contraire ! Ce serait un sophisme de composition. Nous disons, en revanche, qu'il est impossible de *réduire* la conscience aux connexions cérébrales, précisément parce qu'il est en principe impossible qu'une cause purement matérielle puisse produire un effet qui la dépasse ontologiquement (à savoir une capacité d'introspection).

### Corrélation n'est pas causalité

Thomas Durand objectera sans doute (comme la plupart des matérialistes) que la conscience est radicalement dépendante du cerveau (un scanner permet d'observer sur un patient les zones d'activation de son cerveau) et qu'elle est, par conséquent, un phénomène *réductible* aux connexions neuronales. Cette vision réductionniste commet l'erreur de croire que, puisque la conscience **dépend** du cerveau pour fonctionner, alors elle peut **se réduire** au fonctionnement cérébral. Or, dire cela serait commettre un parfait *non sequitur*. Le fait que A soit dépendant de B n'implique en aucun cas que A puisse se réduire à B. Le fait qu'un peintre *dépende* de son pinceau pour peindre n'implique pas que le peintre puisse se *réduire* à son pinceau.

Bien qu'elle dépende du système nerveux, la conscience **possède des qualités qui sont en elles-mêmes irréductibles à une constitution atomique**. Les sentiments de « présence à soi-même », la capacité d'abstraire des concepts mathématiques ou de philosopher sont des facultés qui dépassent intrinsèquement ce dont est capable le monde atomique. C'est précisément la raison pour laquelle notre conscience ne saurait se réduire à l'interaction moléculaire. La raison nous porte donc à postuler l'existence d'une cause proportionnée à l'effet<sup>164</sup>.

### Un appel à l'ignorance ?

Thomas Durand estime que notre position antiréductionniste est une forme d'« **appel à l'ignorance** » et que, « *en l'état actuel de nos connaissances, elle [la conscience] est une propriété émergente du fonctionnement cérébral* » (p. 111-112).

---

163. Voir J. P. Moreland, *Consciousness and the Existence of God: A Theistic Argument*, Routledge, 2008.

164. Ben Page, « Arguing to Theism from Consciousness », *Faith and Philosophy: Journal of the Society of Christian Philosophers*, vol. 37, n° 3, 2020, p. 336-362.

Mais ce que Thomas Durand qualifie d'appel à l'ignorance est en réalité l'usage d'un principe bien connu en métaphysique, le « principe de causalité proportionnelle ». Il énonce que la cause ne peut pas produire un effet qui la dépasse ontologiquement. Comment les atomes pourraient-ils produire des émotions ? Comment pourraient-ils générer un être comme vous en train de philosopher ? Comment des réactions chimiques et des signaux électriques pourraient-ils susciter des sentiments tels que la joie, la tristesse ou, plus profondément, l'amour ? Comment de la matière inerte sans intentionnalité pourrait-elle produire des êtres capables de ressentir, conceptualiser des choses abstraites, etc. ? Parler de « **propriété émergente** » n'est donc pas du tout une position par défaut, mais une interprétation contestable.

À ce stade, Thomas Durand répondrait sans doute : « Toutes ces questions pourront être résolues à l'avenir ! On a longtemps cru qu'on ne pourrait jamais expliquer la vie, et la science y est finalement parvenue ! Alors, pourquoi pas la conscience ? »

Cette généralisation serait pourtant une lourde erreur, car elle trace une continuité illusoire là où il existe, en réalité, un fossé infranchissable<sup>165</sup>. La science ne sera jamais en mesure d'expliquer la conscience en principe, puisqu'elle est d'une tout autre nature que les phénomènes physiques. Rappelons-le, la science n'étudie que ce qui dépend des lois physiques. Or, la « présence à soi » ou le « sentiment intérieur » n'ont aucun lien logiquement nécessaire avec les structures spatiales de nos connexions neuronales. Vous pouvez entasser toutes les précisions imaginables sur le fonctionnement du cerveau, il restera toujours la même question : pourquoi cette structure physique très complexe, capable de toutes sortes de fonctions raffinées, est-elle accompagnée d'une conscience personnelle (un sentiment « en première personne ») ?

Aucune précision supplémentaire, à base de propriétés structurelles et fonctionnelles, ne pourra jamais répondre à cette question. Cela ne tient pas à notre pessimisme, mais à des raisons de fond : la réalité émergente en question (la capacité de se considérer comme un sujet existant) ne peut être déduite d'une quelconque structure moléculaire, au même titre que la perception d'un son ne peut être déduite d'une longueur d'onde. Il y a une différence de *nature*. De même, il n'est pas possible de déduire une apparence colorée d'un certain nombre de hertz ni d'expliquer la *sensation d'émerveillement* que nous ressentons en écoutant Mozart, en se basant sur la partition de musique. C'est impossible en principe.

De la même manière, nous savons *a priori* que progresser dans les structures et les fonctions étendues du cerveau ne permettra jamais d'expliquer le jaillissement d'une *intériorité vécue*. Autant les capacités fonctionnelles du cerveau se déduisent logiquement de ce que les neurosciences nous apprennent, autant la conscience ne s'en déduit pas.

Compte tenu de la différence de *nature* entre la conscience et les structures physiques proposées comme éléments explicatifs, **on ne pourra jamais, par principe logique, dépasser le stade de la simple corrélation entre les deux**. Il ne sera jamais possible d'établir une relation de causalité explicative<sup>166</sup>.

---

165. Voir les brillants travaux de David Chalmers, auteur de *The Conscious Mind* (1996) et son chapitre « Mind and Its Place in Nature », in Stephen P. Stich & Ted A. Warfield, *Blackwell Guide to the Philosophy of Mind*, Blackwell, 2003 (1995), p. 102-142.

166. Rien de ce que le neuroscientifique vous montrera ne fera apparaître un lien de nécessité logique entre les microstructures et l'existence d'une **impression subjective**. Une fois que le scientifique aura terminé sa description, vous pourrez toujours lui demander pourquoi ces réseaux neuronaux devraient être accompagnés de conscience. Il n'arrivera pas

Nous pouvons alors donner l'argument suivant :

1. On constate que l'homme dispose d'une intelligence et d'une conscience (c'est-à-dire une capacité d'introspection, une présence à soi).
2. Or, une cause non intelligente et non consciente n'aurait pas pu produire un effet conscient et intelligent (principe de causalité proportionnelle).
3. Par conséquent, il faut postuler l'existence d'une cause consciente et intelligente qui nous précède dans l'existence et qui est la source de ces facultés. On peut l'appeler « Dieu ».

## Les expériences de mort imminente (EMI)

Chose intéressante, Thomas Durand se dirait prêt à croire à l'immatérialité de l'esprit et à la non-réductibilité de la conscience si l'on pouvait communiquer avec les défunts : « *Si la transmission de pensée était prouvée, si [...] la communication avec les défunts était attestée, nous aurions des raisons de penser qu'une substance immatérielle se trouve en nous et survit à notre corps* » (p. 112).

Cela tombe bien, car certaines expériences de mort imminente sont très bien attestées et démontrent que la conscience n'est pas réductible à la matière. Thomas Durand, lui, les critique en disant qu'il s'agit d'un phénomène purement psychologique au cours duquel « *les sujets ressentent une décorporation et **ont l'impression** de se trouver dans un tunnel obscur débouchant sur une lumière aveuglante, et dont on sait qu'elles sont corrélées avec une intense modification de la chimie cérébrale* » (p. 154).

Mais encore une fois, le zététicien ignore que les caractéristiques les plus frappantes concernant les EMI ne se réduisent pas à avoir « l'impression » de traverser un tunnel et de voir une lumière. Nous disposons d'autres éléments empiriques beaucoup plus forts qui prouvent que la personne est réellement sortie de son corps et qu'elle a pu observer des choses aux alentours.

Par exemple, vers la fin des années 1980, une fille de neuf ans eut un accident de natation. Elle perdit connaissance et passa dix-neuf minutes sous l'eau. Une fois les secours arrivés, elle fut rapidement emmenée à l'hôpital et mise sous machine. Elle reprit connaissance trois jours plus tard alors que Melvin Morse, le médecin, avait annoncé qu'elle était sans activité cérébrale. En se réveillant, elle prit presque une heure pour raconter aux médecins ce qu'elle avait vu pendant tout ce temps. Chose incroyable, elle réussit à décrire de manière précise certains détails de la chambre d'hôpital qu'elle n'avait jamais vue. Elle raconta avoir visité le paradis avec un ange et avoir pu communiquer avec son grand-père décédé. Elle affirma aussi avoir regardé ce qui se passait dans sa maison pendant ce temps et parvint à décrire précisément son père, son frère et sa sœur avec leurs vêtements, ainsi que leurs activités ce jour-ci. Elle déclara même aux médecins que sa mère avait préparé un poulet rôti et du riz pour le dîner ce soir-là, alors que la famille habitait à des kilomètres d'ici. Comme ce qu'elle décrivait s'était passé à peine quelques jours plus tôt, le docteur Morse alla enquêter sur place et posa des questions à la famille, pour voir si la petite fille disait vrai sur tous ces détails<sup>167</sup>. C'était effectivement un sans-faute. Tout était vérifié !

---

à vous répondre, puisque la science ne peut traiter que de la quantité, mais non de l'*intérieurité subjective*. C'est un saut qualitatif qu'elle ne saurait franchir en principe.

167. Melvin Morse et Paul Perry, *Closer to the Light: Learning from the Children's Near-Death Experiences*, New York, 1990, 3-9.

Le livre de Titus Rivas, *The Self Does Not Die: Verified Paranormal Phenomena From Near-Death Experiences*, rapporte un grand nombre de cas fascinants de personnes décrivant des choses qu'elles n'auraient pas pu connaître si elles étaient vraiment restées dans leur corps. Dans un cas rapporté par John Lerma en 2007, un homme de 82 ans eut une EMI dans laquelle il se décrit comme sortant de son corps dans la chambre d'hôpital. Pendant qu'il montait en s'approchant du plafond, il remarqua une pièce de 25 centimes datant de 1985 au-dessus du moniteur cardiaque de deux mètres et demi de haut. Après avoir repris conscience dans son lit d'hôpital, il demanda au docteur d'aller vérifier si la pièce était effectivement là, afin de savoir si son expérience était vraiment authentique ou s'il avait halluciné. Lerma prit une échelle et monta vérifier. Il trouva à sa grande stupéfaction la pièce, comme le patient l'avait vue et décrite.

Kenneth Ring, un psychologue renommé, rapporte d'autres cas intéressants dans son livre *Life At Death: A Scientific Investigation of the Near-Death Experience*. En 1993, un patient affirme avoir eu une EMI : il serait sorti de son corps et serait monté jusqu'à quitter la chambre d'hôpital par le plafond. De là, il remarqua une chaussure rouge sur le toit de l'hôpital. Un médecin sceptique décida d'aller vérifier. À sa grande stupéfaction, il trouva la chaussure rouge à l'endroit indiqué<sup>168</sup>.

L'avantage de ces cas, par rapport à ceux des personnes qui disent simplement avoir visité le paradis, c'est qu'ils ont des éléments empiriquement vérifiables (ce qui devrait plaire à un zététicien sans *a priori* idéologique). Certaines enquêtes sont si bien documentées sur le plan médical et au niveau des détails donnés par les témoins que certains athées ayant étudié l'affaire ont été obligés de prendre ces cas au sérieux, admettant la possibilité de la vie après la mort. Par exemple, le philosophe athée A. J. Ayer a lui-même fini par changer de position suite à toutes ces enquêtes, en admettant : « *Ces expériences sont en réalité des éléments solides qui montrent que la mort ne met pas fin à la conscience*<sup>169</sup>. »

Le bilan de ces EMI est qu'elles nous donnent d'excellents éléments qui tendent à confirmer la réalité de la vie après la mort et l'indépendance de la conscience vis-à-vis du cerveau (ce qui confirme nos arguments de principe contre l'approche réductionniste étayés précédemment). Il est vrai que les EMI ne valident ni n'invalident aucune religion particulière, mais elles réfutent tout simplement la doctrine réductionniste promue par le matérialisme athée. Nous résumons l'argument de la façon suivante :

1. Si le matérialisme athée est vrai, alors la conscience est radicalement dépendante du cerveau et, par conséquent, celle-ci disparaît après la mort.
2. Or, de nombreux cas d'expériences de mort imminente démontrent que la conscience persiste après la mort et qu'elle n'est pas dépendante du cerveau (les personnes décrivent des choses précises ayant parfois lieu à des kilomètres de leur lit de mort et susceptibles d'être vérifiées par l'enquête empirique).
3. Donc le matérialisme athée est faux (par les n° 1 et 2).

---

168. Kenneth Ring, *Sur la frontière de la vie*, Robert Laffont, 1982.

169. « What I saw when I was dead: Intimations of Immortality », *National Review*, 1988, p. 39.



## La preuve par la morale

Dans le treizième chapitre de son ouvrage, Thomas Durand aborde l'argument moral. Cet argument affirme en substance que l'athéisme est incapable de rendre compte de l'existence de valeurs et d'obligations morales objectives. On peut le formuler ainsi<sup>170</sup> :

1. Si Dieu n'existe pas, alors il n'existe pas de valeurs ou d'obligations morales objectives.
2. Or, il existe des obligations et des valeurs morales objectives.
3. Donc Dieu existe (par n° 1 et n° 2).

Dire qu'il existe des valeurs morales objectives revient à dire que quelque chose est bon ou mauvais indépendamment de ce qu'en pensent les autres. De même, dire que nous avons des obligations ou des devoirs moraux objectifs revient à affirmer que certaines actions sont bonnes ou mauvaises *en soi*, indépendamment de l'opinion publique. Par exemple, dire que nous avons l'obligation morale objective de ne pas violer, c'est tout simplement dire que violer serait une faute morale *objectivement*, indépendamment de l'avis d'autrui (y compris celui du violeur).

Thomas Durand prétend pouvoir réfuter l'argument en toute facilité : « *Cet argument ne résiste pas longtemps à l'analyse. Si une moralité objective nous avait été confiée, révélée, inscrite dans notre nature, l'esclavage nous aurait fait horreur de tout temps* » (p. 116). Mais cette affirmation comprend mal l'argument. Thomas Durand confond ici l'**objectivité** des valeurs morales et l'**universalité** des valeurs morales. Dire que les valeurs morales sont *universelles* revient à dire qu'elles sont partagées par toute population à toute époque. Or, le défenseur de l'argument moral ne soutient en aucune façon l'universalité des valeurs morales. Il affirme seulement leur *objectivité*, c'est-à-dire leur vérité indépendamment de l'opinion d'autrui. Le fait que certains êtres humains aient approuvé l'esclavage dans le passé ne remet pas en cause l'immoralité objective de l'esclavage. Il est tout à fait possible de soutenir que l'esclavage est immoral, même si les personnes à l'époque ne le percevaient pas. De même, on dira que la pédophilie est immorale, même si le pédophile ne le perçoit pas ou refuse de l'admettre. Les êtres humains qui défendent de tels actes ont tout simplement une appréhension déficiente de la morale objective<sup>171</sup>.

Thomas Durand poursuit : « *Non seulement nous n'avons aucune preuve positive de l'existence d'une morale absolue, mais nous disposons de pléthore de contre-exemples, et nous avons même toutes les raisons de penser que notre moralité a une origine entièrement biologique et donc relative à l'histoire de notre lignage* » (p. 116-117).

Le fait que nous n'ayons pas la preuve (entendre par là « preuve empirique ») d'une morale absolue / objective n'est pas une raison pour mettre en doute son existence. En effet, nous l'avons dit maintes fois, on ne peut pas restreindre nos connaissances à ce que l'on peut prouver scientifiquement. La morale objective, si elle existe, ne saurait être l'objet d'une preuve empirique, tout simplement parce qu'elle n'est pas matérielle. De même, nous n'avons pas la preuve empirique que la vérité ou que la justice existe. Pourtant, il serait absurde de douter de leur existence. Il est donc vain de remettre en question l'existence d'une morale objective, simplement parce que nous ne pouvons pas « détecter » empiriquement son existence. La loi morale, inscrite dans la conscience de

---

170. Nous suivons ici les travaux de William Lane Craig, *Reasonable Faith*, Crossway, 2008, p. 172-183 ; Adam Johnson (ed.), *A Debate on God and Morality: What is the Best Account of Objective Moral Values and Duties?*, Routledge, 2020.

171. Les chrétiens pourront expliquer que cela est dû aux conséquences du péché originel.

chaque être humain, est bel et bien présente, même si elle n'est pas « détectable » par la science. Nous n'avons aucune raison de remettre en question nos intuitions morales, tant que nous n'avons pas de raisons de croire que nos intuitions sont défectueuses ou qu'elles nous jouent des tours. Le philosophe athée Michael Ruse le confesse lui-même<sup>172</sup> : « *L'homme qui dit qu'il est moralement acceptable de violer des petits enfants se trompe autant qu'un homme qui dit que  $2 + 2 = 5$ .* »

David Brink, lui aussi philosophe athée, considère que cette objectivité morale est la position par défaut. Selon lui, nos intuitions nous confirment qu'il existe des valeurs et des obligations morales objectives et que, en dépit de preuves du contraire, nous n'avons aucune raison de rejeter ces intuitions : « *Il se pourrait qu'il n'y ait aucune norme morale objective, mais ce serait la conclusion révisionniste qu'il ne faudrait accepter qu'en présence d'un argument étayé et convaincant, montrant que l'objectivité éthique est indéfendable*<sup>173</sup>. »

Nos intuitions morales nous poussent à reconnaître que des pratiques comme le viol, la torture d'enfants ou l'inceste sont des actes atroces et objectivement immoraux. Elles nous disent qu'il ne s'agit pas seulement de comportements que notre société trouve inacceptables, mais plutôt de vraies abominations morales ! Si quelqu'un était amené à croire autre chose, il aurait tout simplement tort. Une personne qui ne voit pas qu'il est immoral de violer des enfants est « moralement handicapée », tout simplement.

Une fois qu'on a accepté l'objectivité des obligations et des valeurs morales, la question fondamentale est : **qu'est-ce qui permet de fonder cette loi morale objective ?**

Le théiste dira qu'il est impossible (ou du moins très difficile) de fonder ces valeurs ou ces obligations morales objectives en dehors d'une source ultime et transcendante du bien qu'on appelle « Dieu ». En effet, si Dieu n'existe pas, comment pourrions-nous avoir des obligations ou des interdits moraux objectifs ? D'un point de vue matérialiste, les êtres humains n'ont rien de spécial par rapport aux animaux. Nous sommes juste des « singes améliorés », des purs accidents et produits de l'évolution biologique. L'homme n'est qu'un assemblage d'atomes qui vit sur un petit caillou au beau milieu d'un Univers froid et indifférent. Pourquoi, contrairement aux animaux, aurait-il soudainement des obligations morales objectives à suivre et auxquelles il devrait se conformer ? Qui aurait autorité pour donner des obligations morales objectives s'il n'y a pas de source transcendante qui est elle-même le fondement ultime du bien ? De telles obligations morales pourraient-elles émaner des atomes ? Il nous semble que non. **Comment un monde purement matériel pourrait-il soudainement produire des règles impératives ou des normes absolues qui viendraient faire jaillir des obligations morales ?**

Le philosophe français Guillaume Bignon donne une bonne analogie pour comprendre ce qui est en jeu ici<sup>174</sup> : « *Qui détermine les règles du volley-ball ? C'est le créateur (ou l'organisme créateur) du sport, dont la décision fait autorité. Il décide qu'il faut faire tomber le ballon dans le camp adverse en le faisant passer au-dessus du filet. Cela devient alors objectivement le but du jeu pour les sportifs participants. Dès lors, si l'un d'entre eux n'est pas d'accord avec ce but fixé par le créateur, s'il préfère de manière excentrique jongler avec le ballon et l'envoyer dans le filet en dansant le tango, alors il aura objectivement tort. Sa conception du volley n'est pas juste différente, elle est fautive. Mais retirez maintenant le créateur officiel du volley. Il ne nous reste alors que les volleyeurs en maillot sur le terrain,*

---

172. Michael Ruse, *Darwinism Defended*, London, Addison-Wesley, 1982, p. 275.

173. David Brink, « The Autonomy of Ethics », *The Cambridge Companion to Atheism*, ed. M. Martin, 2006, p. 149.

174. Guillaume Bignon, *La foi a ses raisons*, BLF Éditions, 2018, p. 62-63.

*avec un ballon et un filet, mais aucun but objectif qui soit plus valable qu'un autre. Si deux joueurs ne sont pas d'accord sur le but à accomplir, l'un n'a pas plus raison que l'autre, puisqu'il n'y a plus l'avis privilégié du créateur qui fasse autorité. Chacun peut se fixer un but personnel, mais ce n'est pas le but du jeu. Et même si les deux équipes se mettaient d'accord, ce but partagé resterait subjectif, ça ne serait que le leur, puisqu'il ne serait pas plus vrai qu'un but contraire, que d'autres équipes pourraient à leur tour choisir. »*

Il en va de même pour la loi morale sur le terrain de jeu qu'est notre planète. Si Dieu n'existe pas, les hommes s'inventent leur propre morale, mais celle-ci n'a pas de fondement objectif, de même qu'il n'y a pas de règles objectives sur un terrain de volley s'il n'y a pas de créateur officiel des règles de ce sport.

Le célèbre militant néo-athée, Richard Dawkins, avait été particulièrement honnête en reconnaissant les implications de son matérialisme : *« Il n'existe au niveau le plus élémentaire ni conception, ni dessein, ni mal, ni bien. Rien sinon de l'indifférence aveugle... Nous sommes des machines faites pour propager de l'ADN<sup>175</sup>. »*

De leur côté, les philosophes existentialistes du XX<sup>e</sup> siècle ont bien compris ce qu'impliquait la mort de Dieu. Sartre avoue avoir supprimé Dieu et en tire les conséquences logiques : *« L'homme est liberté. Si Dieu n'existe pas, nous ne trouvons pas en face de nous des valeurs ou des ordres qui légitiment notre conduite<sup>176</sup>. »*

Il admettra à contrecœur : *« Je suis bien fâché qu'il en soit ainsi ; mais si j'ai supprimé Dieu le Père, il faut bien quelqu'un pour inventer les valeurs. Et par ailleurs, dire que nous inventons les valeurs ne signifie pas autre chose que ceci : la vie n'a pas de sens a priori... »*

Albert Camus s'était lui aussi rendu compte de ce fait et avouait : *« Si nous ne pouvons affirmer aucune valeur, tout est possible et rien n'a d'importance. Point de pour ni de contre, l'assassin n'a ni tort ni raison. On peut tisonner les crématoires comme on peut se dévouer à soigner les lépreux. Malice et vertu sont hasard ou caprice. [...] Faute de valeur supérieure qui oriente l'action, on se dirigera dans le sens de l'efficacité immédiate. Rien n'étant ni vrai ni faux, bon ou mauvais, la règle sera de se montrer le plus efficace, c'est-à-dire le plus fort. Le monde ne sera plus partagé en justes et en injustes, mais en maîtres et en esclaves<sup>177</sup>. »*

Sartre et Camus ont raison. Dans un monde sans Dieu, le « bien » et le « mal » se réduisent aux choix individuels ou collectifs. Il devient alors impossible de condamner objectivement la guerre, le viol d'enfants, la torture, etc. De même, on ne peut pas dire que l'amour, l'amitié et la compassion sont de bonnes choses, puisque, dans un monde sans Dieu, le bien et le mal n'existent pas. *« Tout se réduit au fait d'être là »,* dira Craig.

De son côté, Thomas Durand semble soutenir que l'origine de nos comportements moraux peut intégralement s'expliquer par l'évolution<sup>178</sup>. Mais même s'il y parvenait, cela ne montrerait en aucune façon qu'il existe des obligations morales objectives. Il aurait simplement expliqué **pourquoi nous**

---

175. Richard Dawkins, *River Out of Eden: A Darwinian View of Life*, Basic Books, 1996, p. 133.

176. J.-P. Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Folio Essais, p. 39.

177. Albert Camus, *L'homme révolté*, éd. Gallimard, coll. « La Nouvelle Revue française », 1959, p. 15.

178. « Nous avons même toutes les raisons de penser que **notre moralité a une origine entièrement biologique et donc relative à l'histoire de notre lignage** » (p. 117).

**sommes portés à agir comme ceci plutôt que comme cela**, mais il n'aurait pas montré en quoi nous **devons** agir comme ceci plutôt que comme cela. On retrouve le fameux problème exposé par David Hume : un « doit » ne peut jamais dériver d'un « est ». **Il est tout simplement impossible de passer d'un constat empirique d'un état des choses à un jugement de valeur sur cet état** car, si l'athéisme est vrai, il n'y a pas de manière dont les choses « doivent être ». Par conséquent, une explication causale de l'origine biologique de la moralité ne montre en aucune façon qu'il est moralement bon ou interdit de faire telle ou telle chose.

Cela étant dit, il nous semble qu'expliquer intégralement l'origine de nos comportements moraux par l'évolution n'est pas une position tenable. Une morale intégralement fondée sur la survie de l'espèce serait incapable d'expliquer pourquoi **nous sommes spontanément portés à faire des actes vertueux contraires à notre instinct de survie**, comme le sacrifice de soi. Par exemple, pénétrer dans un immeuble en feu pour sauver un enfant est parfaitement contraire à l'instinct de survie. Pourtant, tout le monde reconnaît qu'il s'agit véritablement là d'une bonne action. Le naturalisme évolutionniste de Thomas Durand est incapable de rendre compte de la moralité de telles actions surrogatoires. Son évolutionnisme est aussi incapable d'expliquer l'immoralité de certaines actions comme le viol, puisque le viol participe au développement de l'espèce et à son foisonnement à travers le processus de procréation. Si donc la morale était fondée uniquement sur la survie de l'espèce et sa perpétuation, alors la logique évolutionniste devrait avoir tendance à nous pousser au viol en vue de la procréation<sup>179</sup>.

Mais alors, d'où vient l'immoralité objective du viol ? Si l'on répond qu'il s'agit d'une attaque à la dignité humaine, encore faut-il rendre compte du fait que l'homme aurait une dignité *spéciale* par rapport aux animaux (qui, eux, ont des rapports sexuels forcés, sans culpabilité morale). Après tout, d'après Thomas Durand, nous ne sommes que des animaux évolués : en quoi le « tas d'atomes » que nous sommes aurait-il plus de valeur qu'un animal ?

En réalité, l'athéisme est incapable d'expliquer ce **traitement de faveur** vis-à-vis de l'homme que l'on devrait qualifier, à juste titre, de « spéciste<sup>180</sup> ». Seule l'existence d'un Dieu qui crée l'homme à son image, faisant de lui le sommet de sa création, peut expliquer ce statut intrinsèquement supérieur de l'homme vis-à-vis de l'animal.

Il faut noter que les athées s'exclament souvent « c'est contraire aux droits de l'homme ! », sans réfléchir une seule seconde à ce qui fonde ces fameux droits de l'homme. D'où viennent-ils ? D'où vient cette notion de « dignité humaine » ? Celle-ci peut-elle vraiment émaner des atomes ? Si Dieu existe et s'il a créé l'homme à son image, la réponse vient naturellement : chaque être humain est sacré et doit être respecté dans sa dignité qui lui est octroyée par l'acte de la création. Mais si Dieu

---

179. On pourrait répondre que le viol crée traumatismes et anxiété, et extrapoler sur les conséquences négatives que cela aurait sur la survie de l'espèce humaine. Mais au-delà des exemples, c'est le fond qu'il faut comprendre : on pourra toujours trouver un exemple d'immoralité grave qui n'impacte pas pour autant la prospérité de l'espèce humaine. Par exemple, imaginer le même acte sur des femmes endormies qu'on aurait persuadées par manipulation que les grossesses spontanées sont normales : il n'y aurait ni stress ni traumatisme et, biologiquement, l'espèce s'en porterait très bien. Une immoralité objective en dépit de tout intérêt évolutif.

180. Peter Singer en tire d'ailleurs les implications logiques : « *Il n'existe pas de raison objective pour affirmer qu'il est toujours pire de tuer des membres de notre espèce qui ne sont pas plus des personnes que des membres d'autres espèces qui en sont. [...] Il semble donc, par exemple, que tuer un chimpanzé est pire que tuer un être humain qui, du fait d'un handicap congénital, n'est pas et ne pourra jamais être une personne* » (Peter Singer, *Questions d'éthique pratique*, trad. fr. M. Marcuzzi, Paris, Bayard, 1997. p. 120) ; « *La vie d'un nouveau-né a moins de valeur que celle d'un cochon, d'un chien ou d'un chimpanzé* » (*Writing on an ethical life*, Ecco, 2001).

n'existe pas, alors la notion de dignité humaine n'a plus de sens. L'athée Raimond Gaita l'explique : « *Seule une personne religieuse peut sérieusement parler de sacré, dire que tous les êtres humains sont une fin en soi, qu'ils méritent le respect inconditionnel et qu'ils possèdent des droits inaliénables*<sup>181</sup>. »

D'un point de vue athée, nous ne sommes que des animaux, et les animaux n'ont pas d'obligations morales les uns envers les autres. En effet, dans le règne animal, il n'existe pas de « meurtre » ou de « vol ». Un oiseau qui pêche un poisson dans la mer le tue, mais ne commet pas de meurtre. De même, un oiseau qui saisit un poisson de ses griffes le prend, mais ne le « vole » pas, car aucune de ces choses n'est interdite. De telles actions, bien que préjudiciables pour les victimes, ne sont ni injustes ni immorales. C'est la loi du règne animal. Mais justement, si l'homme est un animal comme les autres, un simple « singe amélioré », comme le pense Thomas Durand, pourquoi penser qu'il y aurait subitement des obligations morales auxquelles il devrait obéir ?

Thomas Durand nous répond que « *l'empathie est présente dans le règne animal et [qu'] elle permet l'altruisme, que ce soit chez les dauphins qui secourent une baleine, ou entre des singes étudiés en laboratoire qui aident leurs congénères dans une situation où ils n'ont rien à gagner sinon à entretenir le code d'entraide qui correspond à leur version du logiciel de moralité* » (p. 118).

Encore une fois, constater qu'il y a coopération n'implique pas qu'il doit y avoir coopération. **Thomas Durand passe d'un constat empirique d'un état des choses à un jugement de valeur implicite sur cet état des choses.** Le fait de constater que les animaux ont une forme d'altruisme coopérateur ne montre en aucune façon que nous avons l'obligation morale d'être altruistes. S'il n'y a personne pour nous commander d'aimer notre prochain comme une fin en soi, alors il n'y a aucune raison qui devrait nous pousser à être altruistes ou généreux (à moins que cela ne nous soit personnellement bénéfique).

Comme le dit l'historien athée Stewart C. Easton : « *Il n'y a aucune raison objective qui explique pourquoi l'homme devrait agir moralement, sauf si cela lui est bénéfique dans sa vie sociale ou si cela lui fait "se sentir bien". Il n'existe aucune raison objective pour laquelle l'homme devrait faire quoi que ce soit, sauf si cela lui procure du plaisir*<sup>182</sup>. »

D'ailleurs dans le livre *Dieu, la science, les preuves*, les auteurs Olivier Bonnassies et Michel-Yves Bolloré présentent une expérience de pensée tout à fait pertinente pour mettre cela en lumière : « *Si l'on vous proposait cent millions d'euros pour appuyer seulement un instant sur un bouton qui tuerait à l'autre bout du monde une famille nombreuse que vous n'avez jamais vue, en sachant que l'impunité et le secret vous étaient absolument garantis, que feriez-vous*<sup>183</sup> ? »

D'un point de vue athée, sans moralité objective, il serait tout à fait rationnel d'appuyer sur ce bouton, puisque les conséquences vous seront bénéfiques. Qu'importe qu'une famille meure à l'autre bout du monde ou que la biologie vous pousse à l'empathie. Ce qui peut tout à fait compter pour vous, c'est de profiter au maximum des plaisirs que vous offre cette courte vie terrestre. En faisant cela, vous n'enfreignez aucune loi morale, étant donné qu'il n'existe pas de législateur pour vous commander de faire quoi que ce soit. Des obligations morales objectives comme « tu dois renoncer à une immense source potentielle de plaisir (l'argent) pour sauver la vie d'un inconnu à l'autre bout du monde » ne peuvent pas être fondées dans un monde sans source ultime et transcendante du bien. C'est

---

181. R. Gaita, *A Common Humanity: Thinking about Love and Truth and Justice*, Routledge, 2002, p. 7 et 17-18.

182. Stewart C. Easton, *The Western Heritage*, 2<sup>e</sup> éd., Rinehart & Winston, 1966, 878.

183. Olivier Bonnassies et Michel-Yves Bolloré, *Dieu, la science, les preuves*, Trédaniel, 2021, p. 490.

précisément cette source ultime et transcendante du bien, à l'origine de notre conscience morale, que l'on appelle Dieu.

## Le dilemme d'Euthyphron

Thomas Durand termine son chapitre par une objection bien connue : celle du dilemme d'Euthyphron. Ce dilemme, rapporté par Platon, consiste à douter du bien-fondé de la relation entre Dieu et les obligations morales. Dans ce dialogue, Socrate formule cette objection de la manière suivante : ou bien quelque chose est bon parce que Dieu le veut, ou bien Dieu veut quelque chose parce que cette chose est bonne. Si quelque chose est bon parce que Dieu l'a voulu, alors ce qui est bon devient arbitraire. Dieu aurait pu vouloir que le mépris et la haine de l'autre soient de bonnes choses. En revanche, si l'on affirme que Dieu veut quelque chose parce que cette chose est bonne, alors le fait que quelque chose soit bon ou mauvais est indépendant de Dieu et, par conséquent, ce n'est plus Dieu qui est la source ultime des obligations morales.

Le problème majeur de ce dilemme est qu'il restreint les choix à deux possibilités, mais en oublie une troisième. C'est justement parce que **la nature de Dieu est le bien en lui-même** qu'il ne peut commander des choses mauvaises. Comme le dit Craig : « *Les commandements de Dieu ne sont pas arbitraires, car ils sont les expressions nécessaires de sa nature juste et aimante. Dieu est bon par essence et ses commandements ne peuvent qu'être orientés vers le bien, en tant qu'ils sont le reflet de sa bonté morale*<sup>184</sup> ». C'est justement parce que les commandements divins sont l'expression nécessaire de la nature divine qu'ils ne peuvent pas être arbitraires. On comprend ainsi que des suppositions comme « Dieu aurait-il pu commander de violer des enfants ? » n'ont pas lieu d'être.

Thomas Durand répond à cet argument ainsi : « *Comment savez-vous que Dieu est bon si vous ne pouvez pas évaluer ce qui est bien indépendamment de lui ? Si Dieu était un démiurge maléfique qui cherche à se faire passer pour un dieu tout-puissant et bon, comment les croyants pourraient-ils le savoir ?* » (p. 120).

Un peu de métaphysique suffit à montrer en quoi l'hypothèse du dieu maléfique est fautive. Il suffit d'analyser conceptuellement ce que signifie « être maléfique » et voir si cela peut correspondre à l'être nécessaire dont nous avons établi l'existence dans le chapitre sur l'argument cosmologique. Une personne est « maléfique » quand elle convoite quelque chose qu'elle n'a pas (le pouvoir, l'argent, le plaisir sexuel, etc.). Or, Dieu, s'il existe en tant que source transcendante et ultime de toute réalité, ne pourrait avoir de tels désirs. Il serait absolument aberrant d'imaginer un Dieu avare ou libidineux, puisque ces vices ne peuvent concerner en principe que les créatures susceptibles de manquer de quelque chose. Mais la source ultime de toute réalité ne saurait souffrir de tels manques<sup>185</sup>.

De même, Dieu ne pourrait pas être sadique. Frédéric Guillaud le fait bien remarquer : « *Personne n'est sadique sans raison ni motif de l'être. [...]. S'agissant du mal moral, nous sommes amenés à saisir la chose suivante : il est impossible de vouloir le mal pour le mal, puisqu'il est impossible d'agir sans se représenter la chose à faire comme un bien, au moins pour soi. Tout acte poursuit le bonheur. Sans cela, il n'aurait pas de motif. [...] Il est évident que l'être nécessaire infini, ne manquant par définition de rien, est en relation directe avec sa propre fin et donc son propre bonheur, à savoir lui-même. [...] Dieu est infiniment au-dessus du mal, car le mal n'a rien de positif, il n'est fondamentalement que*

---

184. William Lane Craig, *Foi raisonnable*, éd. La Lumière, 2008, p. 257.

185. Frédéric Guillaud, *Dieu existe : arguments philosophiques*, Cerf, 2013, p. 171-174.

*privation, manque, ignorance, faiblesse, échec. En conséquence, l'être infini n'est pas exempt du mal par hasard, [...] mais par essence*<sup>186</sup>. »

En effet, la notion de « mal » en métaphysique n'a pas de statut ontologique positif. Le mal est une privation de l'être. Pour le dire simplement : une absence de bien<sup>187</sup>. Si le bien est métaphysiquement en acte, le mal, lui, reste une forme de potentialité non réalisée. Ainsi, si Dieu est acte pur (ce qui peut être établi par la métaphysique thomiste<sup>188</sup>), alors il n'y a aucune forme de potentialité non réalisée en lui. Par conséquent, il ne saurait présenter aucune forme de malice. L'hypothèse du démiurge maléfique relève donc de la science-fiction, et non de la métaphysique sérieuse.

### L'immoralité des religions ?

Enfin, Thomas Durand essaie de ridiculiser l'argument moral en soutenant que la Bible et le Coran préconisent des choses immorales<sup>189</sup>. Mais tout cela est hors sujet par rapport à la question de l'existence de Dieu. Notre zététicien retombe dans la vague critique de la religion. Un déiste comme Voltaire peut tout à fait approuver l'argument moral que nous venons de donner, tout en refusant les religions monothéistes.

Chose amusante, après avoir douté de l'existence d'obligations morales objectives<sup>190</sup>, Thomas Durand ne peut résister à clamer ouvertement : « ***La possession d'un être humain par un autre est l'une des choses les plus immorales que notre espèce puisse commettre [...]. Un génocide est une chose toujours inacceptable*** » (p. 121 et 123).

Par conséquent, Thomas Durand est lui-même amené à reconnaître spontanément l'existence d'interdits moraux objectifs. S'il se retrouvait en face d'esclavagistes aujourd'hui, il leur dirait probablement que ce qu'ils font est gravement immoral. Mais d'où tire-t-il l'immoralité objective de l'esclavage ? En quoi la possession d'un être humain par un autre devrait-elle être absolument condamnée dans un monde purement matériel ? En quoi y aurait-il une dignité intrinsèque à l'être humain si Dieu n'existe pas ? Les atomes sont-ils susceptibles de fonder l'égalité ontologique entre les hommes ? Telles sont les questions importantes auxquelles il ne peut pas répondre.

Thomas Durand termine son chapitre par une autre faute éclatante de logique formelle : il donne un argument sous forme de prémisses dont la première est « *le Dieu des Écritures est défini comme infiniment bon* », et dont la conclusion est « *donc Dieu n'existe pas* » (p. 124). Vous l'aurez compris, en faisant une critique des arguments bibliques, Thomas Durand prétend tout bonnement tirer la conclusion que *Dieu n'existe pas*.

Pauvre Voltaire ! Si seulement les philosophes déistes savaient que ce génie de Thomas Durand avait réussi à réfuter leur propre croyance en faisant appel au Dieu des Écritures, alors qu'eux-mêmes n'y

---

186. *Ibid.*, p. 174-175.

187. De même, le froid et l'obscurité n'ont aucun statut ontologique positif. Le froid est une absence de chaleur, tandis que l'obscurité est une absence de lumière.

188. Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique* I, 2, 3. *Somme contre les Gentils* I, 13 ; Edward Feser, *Aquinas*, Oneworld, 2009.

189. « *Alors un petit rappel s'impose : la Bible et le Coran, par exemple, nous présentent un Dieu qui exige des sacrifices* » (p. 121).

190. « *Non seulement nous n'avons aucune preuve positive de l'existence d'une morale absolue, mais nous disposons de pléthore de contre-exemples, et nous avons même toutes les raisons de penser que notre moralité a une origine entièrement biologique et donc relative à l'histoire de notre lignage* » (p. 116-117).

croyaient pas, ils seraient sans doute stupéfaits... ! Pire, Thomas Durand ose affirmer : « *De façon audacieuse, je parie que si Kant avait vécu pour connaître les travaux récents des sciences de la nature sur ces questions, il aurait de lui-même retiré cet argument [l'argument moral]* » (p. 125).

Kant aurait donc fait un vulgaire *Dieu bouche-trou* en défendant l'argument moral ! Il aurait été stupide au point de proposer des arguments susceptibles d'être réfutés par les découvertes scientifiques à venir ! Mais pour qui Thomas Durand le prend-il ? Contrairement à lui, Kant sait bien que les obligations morales ne dépendent pas de faits biologiques et qu'il ne suffit pas d'expliquer le mécanisme qui nous a amenés à agir de telle ou telle manière pour justifier l'existence d'impératifs catégoriques.

Thomas Durand a donc échoué à apporter une réponse sérieuse à l'argument moral.

## Les miracles et l'ultra-scepticisme

Dans son chapitre sur les miracles, Thomas Durand prétend ni plus ni moins que les théistes sont coupables d'un appel à l'ignorance et d'un raisonnement circulaire : « *Dans tous les cas de figure, il semble qu'on puisse raisonnablement considérer qu'un miracle est un événement inexpliqué. [...] La preuve par le miracle tient donc à la fois de l'appel à l'ignorance (X n'est pas expliqué donc j'ai raison de croire que c'est Dieu qui l'a fait) et du raisonnement circulaire (Dieu explique les miracles qui expliquent Dieu)* » (p. 141-142).

Encore une fois, il s'agit là d'attaques de l'homme de paille. Aucun philosophe théiste ne soutient simultanément que Dieu explique les miracles et que les miracles expliquent Dieu. Ce que nous disons en revanche, c'est qu'il existe des phénomènes qui ne peuvent avoir aucune explication naturelle ; par conséquent, nous devons postuler l'existence de causes surnaturelles pour les expliquer. Cette affirmation n'est en aucune façon circulaire, elle n'est pas non plus un appel à l'ignorance. En effet, nous ne disons pas « à l'heure actuelle, cet événement est inexpliqué par la science, donc c'est Dieu qui l'a fait » : ce serait tomber dans un vulgaire « Dieu bouche-trou » que Thomas Durand critique à juste titre. Il est tout à fait vrai que nous ne devons pas chercher à combler nos lacunes scientifiques par l'appel au surnaturel. Aucun théiste sérieux ne dira le contraire. En revanche, Thomas Durand confond ici ce qui est **inexpliqué par la science à l'heure actuelle, et ce qui est inexplicable par la science en principe**. Cette distinction est pourtant fondamentale ! Dire qu'un événement ne pourra jamais être expliqué scientifiquement car aucune loi physique n'est capable d'en rendre compte n'est pas un appel à l'ignorance, bien au contraire.

Un événement surnaturel proprement défini n'est pas un « événement inexpliqué par la science à l'heure actuelle », mais bien un « événement dont nous savons à l'avance qu'il n'aurait pas pu arriver si seules les lois de la physique avaient été opérantes ». Ainsi, pour attester solidement qu'un miracle a eu lieu, il faut donc nous assurer que le phénomène en question soit inexplicable **en principe** par les lois de la physique<sup>191</sup>.

---

191. Lucien Daly a donné une définition scientifique du miracle : « *Un miracle est un fait que la science ne pourra jamais expliquer ni reproduire (pour des raisons qu'elle peut préciser)* » (*Enquête sur les miracles*, Projet Nouveau Regard, Éditions du Jubilé, 2015).



Prenons un exemple. Imaginons qu'un arbre vous tombe dessus et brise l'os de votre jambe. Votre os est désormais en deux morceaux, espacés de plusieurs centimètres. Des amis croyants décident de prier pour vous au nom de Jésus, en mettant la main sur votre jambe. Soudain, vous sentez votre os bouger et se recoller à l'autre morceau. Stupéfaits, vos amis contactent des médecins qui confirment que votre os n'est plus cassé. Les radiographies montrent qu'il est parfaitement recollé : vous pouvez désormais marcher.

Allez-vous en conclure qu'il n'y a pas eu d'intervention surnaturelle ? Non, bien sûr. Vous savez que ce qui vient d'arriver est contraire aux lois de la physique. Un os cassé n'aurait pas pu se recoller subitement si seules les lois de la biologie – que l'on connaît plutôt bien – avaient été opérantes. Il serait absurde de dire : « On ne peut pas conclure au miracle, puisque la science arrivera peut-être un jour à expliquer le phénomène des os qui repoussent lorsqu'on prie au nom de Jésus. » Ce type de réflexion, ce sophisme d'appel au futur, serait parfaitement inadapté dans ce contexte.

D'ailleurs, il y a fort à parier que, si Thomas Durand était témoin d'un tel phénomène, il croirait au surnaturel. Simplement, il ignore peut-être que ce cas s'est déjà produit.

### Le cas de Pierre de Rudder<sup>192</sup>

En 1867, Pierre de Rudder se fracture la jambe gauche, broyée par la chute d'un arbre. Les deux os du pied sont brisés un peu en dessous du genou. **La partie inférieure de la jambe est mobile dans tous les sens, les os brisés étant séparés de trois centimètres.** Les plaies sont gangrenées. Pendant huit ans, sa souffrance ne fait qu'empirer. Dans leurs rapports, **tous les docteurs déclarent le blessé comme étant incurable.**

*« Pierre De Rudder a démontré à maintes reprises comment **il pouvait faire pivoter son talon vers l'avant et ses orteils vers l'arrière dans un virage de 180 degrés ! Sa jambe balançait comme un chiffon, se détachant presque.** [...] Ces faits sont une illustration évidente que le tibia et le péroné gauche furent fracturés. Il s'agissait d'une fracture ouverte infectée : une pseudarthrose flottante<sup>193</sup>. »*

Dans une lettre adressée au docteur J. Houtsaegher, un ami de Pierre témoigne que, le vendredi avant sa guérison, *« la partie inférieure de la jambe gauche était tellement brisée que **le pauvre pouvait tourner sans difficulté ses orteils vers l'arrière pendant que le genou restait en place.** Lorsqu'il plia sa jambe, deux morceaux d'os étaient visibles [il manque un morceau de phrase ici] n'avaient plus une couleur naturelle, ils ressemblaient plutôt aux ossements que l'on trouve dans les cimetières. »* Le 6 avril 1875 (veille de la guérison), les deux pièces d'os perforaient la peau, séparaient une plaie purulente de trois centimètres. La jambe inférieure ballottait et pouvait toujours être retournée<sup>194</sup>.

Le 7 avril 1875, Pierre décida d'aller à la basilique d'Oostakker. Il rapporte avoir été submergé d'émotion en voyant le sanctuaire. Il ressentit alors le besoin de poser ses béquilles et de s'agenouiller en signe de révérence, alors qu'il demandait l'intercession de Notre-Dame de Lourdes. Soudain, lors de sa prière à la Vierge, il sentit quelque chose se passer dans son corps. Sans s'en rendre compte, il se précipita sans ses béquilles, traversa le rang des pèlerins et se jeta à genoux devant la grotte. Il

---

192. Pour une analyse détaillée de l'histoire de Pierre de Rudder, voir l'excellent dossier publié par le docteur Alfred Deschamps : <https://www.furet.com/media/pdf/feuilleter/9/7/8/2/0/1/1/9/9782011949622.pdf>.

193. Voir l'analyse médicale disponible en ligne : [https://www.medcath.ch/publikationen/acta-medica-2020-2/Schilderung%20der%20extramedikalen%20Heilung%20von%20Pierre%20de%20Rudder%20\(1822-1898\)\\_Deschepper.pdf](https://www.medcath.ch/publikationen/acta-medica-2020-2/Schilderung%20der%20extramedikalen%20Heilung%20von%20Pierre%20de%20Rudder%20(1822-1898)_Deschepper.pdf).

194. Voir le rapport du vicaire.

s'aperçut alors qu'il était guéri ; il se tenait debout, marchait avec aisance et ne ressentait aucune douleur. Il se fit rapidement examiner par l'équipe médicale qui déclara que la jambe n'était plus enflée et que les plaies avaient toutes été cicatrisées. Mais le plus incompréhensible pour les médecins, c'est que **les os séparés s'étaient rejoints malgré les trois centimètres qui les séparaient auparavant, et s'étaient soudés l'un à l'autre, si bien que la jambe brisée était intégralement reconstituée**. Tous les notables du lieu (médecins, magistrats, chirurgiens, etc.) signèrent un long rapport pour laisser un témoignage authentique de ce fait. **Plusieurs incroyants et ultra-sceptiques se convertirent sur place devant l'évidence fulgurante du miracle**. Pierre mourut en 1898 d'une pneumonie et son corps fut exhumé le 24 mai 1899, permettant au docteur van Hoestenbergh de prélever l'os de la jambe pour des analyses. En 1929, des radiographies furent réalisées sur l'os, afin de pouvoir constater cette guérison à l'aide des moyens médicaux modernes et compléter ainsi le dossier médical. L'os demeurait toujours parfaitement recollé<sup>195</sup>.

Thomas Durand souhaite-t-il découvrir un autre cas inexplicable en principe par la science ? Nous lui proposons celui de la guérison miraculeuse de Francis Pascal.

### Le cas de Francis Pascal

Le 28 août 1938, Francis Pascal, **aveugle de naissance et paralysé des membres inférieurs, fut guéri de sa cécité et de sa paralysie à l'âge de trois ans et dix mois**, à la suite d'un bain dans la piscine de Lourdes. Le garçon put ensuite apprendre à lire et à écrire comme tous les autres enfants de son âge. Il est évident que ce genre de guérison exclut tout type d'explication naturelle, en particulier d'ordre psychosomatique, car l'enfant n'avait évidemment pas encore atteint l'âge de raison et ne saurait avoir des prédispositions psychologiques au surnaturel.

**Le fait qu'un grand nombre d'enfants et de non-croyants aient été guéris à Lourdes exclut toute forme d'explication d'ordre psychosomatique**. L'un des spécialistes des investigations miraculeuses de Lourdes rapporte d'ailleurs quelques cas qui ne pouvaient avoir une explication de cet ordre, comme la **guérison instantanée d'un visage complètement défiguré** ou d'un pied bot chez un enfant d'un an et demi (alors que certains médecins non catholiques l'avaient déclaré permanent). Il cite également le cas d'une **guérison d'un enfant de trois ans dont les os avaient été complètement rongés en raison d'un cancer en phase terminale**. Après cette guérison, même les « *os de son cortex cérébral ont grandi de nouveau et se sont remis en place* »<sup>196</sup>.

De manière générale, le travail réalisé à Lourdes est très rigoureux sur le plan scientifique (ce qui devrait plaire aux exigences des zététiciens). Le vote des médecins doit impérativement respecter une série de sept critères appelés les critères de « Lambertini » : ceux-ci sont précis, bien choisis et très restrictifs, et ont été mis au point entre 1734 et 1737 par le cardinal Prospero Lambertini, futur pape Benoît XIV. Pour qu'une guérison soit reconnue :

1. il faut que la maladie soit grave, de pronostic défavorable ;
2. il faut que la maladie soit connue et répertoriée par la médecine ;
3. il faut que cette maladie soit **organique, lésionnelle, c'est-à-dire qu'il y ait des critères objectifs, biologiques, radiologiques** – tout ce qui existe actuellement en médecine ; cela signifie qu'aujourd'hui encore, **on ne reconnaîtra pas des guérisons de pathologies sans**

---

195. Docteur Philippe Madre, *La guérison extraordinaire existe-t-elle ?*, Berg, 1982, p. 65.

196. Malcolm L. Diamond, « Miracles », *Religious Studies*, vol. IX, 1973, p. 307-324.

**critère objectif précis, comme les maladies psychiques, psychiatriques, fonctionnelles, nerveuses, etc.**<sup>197</sup> ;

4. il ne faut pas qu'il y ait eu de traitement auquel on puisse attribuer la guérison ;
5. la guérison doit être **instantanée** et sans convalescence ;
6. il ne faut pas simplement une régression des symptômes, mais bien **un retour de toutes les fonctions vitales** ;
7. il ne faut pas simplement une rémission, mais bien une guérison, qui soit donc **durable et définitive**.

L'Église reçoit chaque année des centaines de dossiers de personnes qui se revendiquent miraculées. Elle est en réalité beaucoup plus sceptique que les gens ne croient : après une enquête canonique rigoureuse pour examiner ces dossiers, seul 1 % d'entre eux finit par être reconnu, avant que les personnes puissent être déclarées miraculées. Ainsi, **les conditions d'authentification miraculeuse sont si strictes que de multiples cas non reconnus sur les soixante-dix mille sont sûrement, eux aussi, des miracles authentiques**. Par exemple, le Bureau des constatations médicales de Lourdes n'a pas reconnu le cas d'un visiteur méthodiste qui fut immédiatement guéri de sa cécité déclarée incurable (due à une dégénérescence maculaire). Le Bureau rejeta ce miracle, car la personne en question voyait encore un peu flou sans ses lunettes<sup>198</sup>.

Les miracles de guérisons constituent, en eux-mêmes, une réfutation pure et simple du matérialisme et devraient remplir les exigences des zététiciens car, pour chaque cas, nous disposons d'un dossier médical solide : de quoi réjouir ceux qui demandent une preuve « scientifique » du surnaturel !

Revenons-en aux affirmations de Thomas Durand : « *Tous ceux qui n'ont pas vécu eux-mêmes un miracle n'ont à leur disposition qu'un récit, un récit en désaccord avec ce que nous savons du fonctionnement du monde. Ce que nous avons à juger, à expliquer, le plus souvent, ce n'est pas le miracle : c'est le récit du miracle ; un récit influencé de mille manières, recomposé après les faits, souvent de deuxième main... Est-il raisonnable de remettre en cause le fonctionnement du monde sur la base d'un récit de ce genre ?* » (p. 142).

Notons que Thomas Durand ne fait même pas la distinction fondamentale entre les miracles d'origine purement testimoniale et les miracles d'origine scientifique (c'est-à-dire empiriquement vérifiés par la méthode scientifique). C'est précisément ce second type de miracles dont il est question pour les guérisons de Lourdes. Thomas Durand va-t-il sérieusement considérer les rapports médicaux du Bureau médical de Lourdes comme des « récits miraculeux » ? Si oui, comment pourrait-il expliquer ces récits miraculeux, contrôlés par des dizaines de médecins (dont beaucoup ne sont pas catholiques) venus du monde entier ? Par un complot organisé par ces mêmes médecins ? Nous lui souhaitons bien du courage pour donner des éléments concrets.

Les miracles, un fait passé ?

« *Les miracles les plus importants des religions sont censés s'être produits dans le passé* » (p. 142). On fera remarquer à Thomas Durand que tout miracle s'est produit dans le passé. Aux dernières nouvelles, les miracles n'arrivent pas dans le futur (qui n'existe pas encore) ! Passons.

---

197. Cela ne signifie pas qu'on ne puisse pas guérir de ces maladies-là, mais selon les critères de l'Église, ce ne sera pas reconnu comme miracle dans l'état actuel des choses.

198. Benedict Heron, *Channels of Healing Prayer*, Ave Maria Pr., 1992, p. 142-143.

Thomas Durand veut probablement dire par là que les miracles majeurs (de Jésus ou de Moïse), s'étant produits dans un passé **lointain**, ne sont pas fiables ou dignes d'être pris au sérieux. Mais c'est là une véritable faute épistémologique. Le fait qu'un événement se soit produit il y a longtemps ne remet pas en doute sa fiabilité (à moins de remettre en question la guerre des Gaules de Jules César, la destruction du Temple de Jérusalem, la guerre opposant les Juifs et les Romains sous Néron, etc.). Or, la méthode historique ne fonctionne pas ainsi : **peu importe si un événement a eu lieu il y a longtemps ou non ; ce qui compte, c'est qu'il soit bien attesté par des témoignages solides auxquels nous pouvons accorder du crédit.**

Si ceux qui nous rapportent ce témoignage sont en bonne santé mentale et s'ils n'ont aucun intérêt personnel particulier à le faire (pouvoir, argent, sexe), alors il est tout à fait légitime de considérer sérieusement les informations qu'ils donnent. Mieux, si ces témoins racontent des faits qui ne sont pas à leur avantage, alors nous savons qu'ils ne cherchent pas à nous duper (personne n'aime inventer des histoires embarrassantes à son égard rien que pour le plaisir). Plus les critères d'authenticité historique sont présents, plus nous avons entre nos mains des témoignages solides sur lesquels nous pouvons nous appuyer<sup>199</sup>.

Mais Thomas Durand semble rejeter la fiabilité du témoignage historique par principe : **« L'histoire n'est pas un enregistrement vidéo du passé mais un puzzle dont presque toutes les pièces manquent [...] ». Si l'on accepte que les lois de la nature peuvent être congédiées lors d'événements miraculeux, alors on perd la légitimité d'utiliser des arguments historiques, car on instaure une situation où il est impossible d'étudier rationnellement l'histoire. Mécaniquement, on invalide aussitôt toute interprétation des faits historiques, y compris les interprétations miraculeuses ; le passé ne peut plus rien nous dire »** (p. 142-143).

On retombe là encore dans une erreur flagrante de la zététique : l'épistémologie scientiste. Tant que le zététicien n'a pas une preuve matérielle et scientifique telle qu'un « *enregistrement vidéo du passé* », il n'y croira pas. Mais cette exigence est intenable rationnellement, car elle nous empêcherait d'avoir une quelconque connaissance historique de quoi que ce soit. En effet, les enregistrements vidéo n'étant apparus qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, nous ne pourrions avoir aucune connaissance historique antérieure à cette période si ce critère était valable. Un véritable suicide de la raison !

De manière générale, il est faux de soutenir que l'absence d'enregistrement vidéo implique que « *presque toutes les pièces [du puzzle] manquent* ». Les historiens savent et peuvent établir des faits historiques certains en se basant uniquement sur le témoignage humain. Sans ce témoignage, toutes nos connaissances historiques s'écroulent.

D'ailleurs, balayer ainsi la valeur du témoignage d'un revers de la main, comme le fait Thomas Durand, rendrait impossibles les jugements dans les tribunaux aujourd'hui. En effet, la justice ne dispose pas toujours de « preuve scientifique » de la culpabilité de l'accusé. Tous les crimes n'ont pas été enregistrés par vidéosurveillance ou détectés grâce à des traces ADN. Dans bien des cas, les juges

---

199. Parmi les critères d'authenticité historique, on retrouve : 1) **le critère d'embarras** (déjà évoqué) ; 2) **le critère de la datation** (il est préférable qu'un document ne soit pas écrit bien après les faits) ; 3) **le critère d'attestation multiple** (plusieurs sources attestant du même fait sont toujours meilleures qu'une seule source) ; 4) **le critère de cohérence interne** (pas de contradiction flagrante dans les récits sur des faits importants) ; 5) **le critère de dissimilarité** (plusieurs récits qui racontent substantiellement la même chose sous un angle différent). On notera que les Évangiles répondent à chacun de ces critères, renforçant incontestablement leur crédibilité historique.

doivent donc **se baser exclusivement sur le témoignage pour reconstituer ce qui s'est passé**, en faisant appel à plusieurs témoins. En les interrogeant séparément, ils déterminent si leur version des faits tient la route et si elle se recoupe bien avec la version des autres. C'est aussi, dans une certaine mesure, ce que fait l'historien.

Le témoignage humain constitue donc une source fiable pour acquérir des connaissances de manière générale. Mais qu'en est-il de son application aux phénomènes miraculeux ? Peut-on vraiment l'utiliser pour justifier rationnellement un miracle ? Nous répondrons qu'en théorie, il est possible d'attester objectivement qu'un miracle a eu lieu dans un passé lointain. Il suffit pour cela d'établir un nombre de faits historiques certains (ou quasi certains) et d'en chercher la meilleure hypothèse explicative. On commence évidemment par chercher les hypothèses naturelles. Mais si jamais aucune ne tient la route, alors il faut admettre que l'hypothèse surnaturelle est envisageable. Dans le cadre de la résurrection de Jésus par exemple, il est possible d'établir avec certitude que Jésus est mort sur la croix, qu'il a été enseveli, que son tombeau a été retrouvé vide trois jours après sa mort, que de nombreuses personnes aux profils psychologiques différents ont dit l'avoir vu ressuscité, et que les apôtres ont prêché la résurrection malgré les persécutions<sup>200</sup>. La question est : quelle est la meilleure hypothèse explicative de ces faits historiques ? Dans notre livre *Soyez rationnel, devenez catholique !*, nous avons montré qu'aucune hypothèse naturelle ne pouvait expliquer la conjonction de ces faits. Par conséquent, selon la célèbre formule de Sherlock Holmes citée par Frédéric Guillaud, « *quand on a éliminé l'impossible, ce qui reste, aussi improbable soit-il, doit être la vérité*<sup>201</sup> ».

À moins de démontrer l'inexistence de Dieu, on ne peut pas *présupposer* que les miracles sont impossibles *a priori*. Car, si Dieu existe, les miracles sont possibles ! Rejeter cette possibilité sans avoir au préalable démontré l'inexistence de Dieu serait donc une pétition de principe. De même, si le témoignage humain est fiable par nature (à moins d'avoir de bonnes raisons de penser le contraire<sup>202</sup>), alors on ne voit pas pourquoi une quantité suffisante de témoignages humains ne pourrait pas rendre l'hypothèse du miracle plausible. Nous le verrons en abordant celui de Fátima.

## Attaque envers la prière

Thomas Durand s'attaque ensuite à la prière en déclarant que ses effets ne sont pas mesurables pour les guérisons : « *Assurément, si la prière était efficace, ses effets seraient mesurables* » (p. 143). Ici, notre zététicien commet une erreur, liée à son épistémologie vérificationniste, sur le but et le rôle de la prière. Dieu peut tout à fait refuser de voir sa providence mise à l'épreuve et « testée ». Il n'a pas à se soumettre aux requêtes des êtres humains qui voudraient effectuer des statistiques sur la prière par des effets mesurables (il n'est pas une machine au fonctionnement linéaire, mais une entité libre par définition). **La prière a pour vocation de faire entrer en relation d'amour avec Dieu, et non d'être l'objet d'une enquête scientifique.** C'est précisément cela que Thomas Durand échoue à comprendre<sup>203</sup>.

---

200. Un ouvrage de référence pour établir la vérité de ces faits historiques nous vient de William Lane Craig : *The Son Rises: The Historical Evidence for the Resurrection of Jesus*, Wipf & Stock Publ., 1981.

201. Frédéric Guillaud, *Catholicx reloaded*, Cerf, 2015, p. 145.

202. Si le témoin est mentalement déséquilibré ou mal intentionné.

203. Pour une critique scientifique détaillée de la « mesurabilité de la prière », lire notamment : J. T. Chibnall, J. M. Jeral & M. A. Cerullo, « Experiments on Distant Intercessory Prayer: God, Science, and the Lesson of Massah », *Archives of Internal Medicine*, 161(21), déc. 2001, 2529-2536 ; C. Andrade & R. Radhakrishnan, « Prayer and healing: A medical and scientific perspective on randomized controlled trials », *Indian Journal of Psychiatry*, 51(4), 2009, 247.

En ce qui concerne Lourdes, ce dernier affirme : « *On estime que dans le monde médical, c'est-à-dire hors de tout contexte impliquant le surnaturel, un patient sur 100 000 connaît une guérison inexplicquée, et un cas sur 300 000 pourrait être considéré comme miraculeux par la commission de Lourdes [...]. Ces chiffres montrent que Lourdes n'est pas plus propice aux miracles que n'importe quel hôpital au monde, en conséquence de quoi nous ne sommes pas en présence d'un lieu où se produiraient des choses qui attendent une explication spécifique* » (p. 144).

Il est normal que les guérisons ne soient pas fréquentes. Cela fait partie de leur caractère miraculeux. Si elles se produisaient souvent, elles perdraient leur aspect extraordinaire. Certaines guérisons inexplicquées ont d'ailleurs lieu dans les hôpitaux, mais cela ne signifie pas que le surnaturel est nécessairement exclu, comme le prétend implicitement Thomas Durand. En effet, Dieu peut très bien opérer une guérison miraculeuse en dehors d'un contexte purement religieux. Les prières de guérison n'ont pas besoin d'être prononcées dans un lieu particulier (comme Lourdes) pour être valables. Il n'est pas exclu que Dieu guérisse directement les gens dans les hôpitaux.

De plus, **ce qui compte n'est pas tant la fréquence des guérisons que leur caractère inexplicable par la science**. Or, pas un instant Thomas Durand n'aborde cette question. Il ne tente même pas de donner des explications aux cas de guérisons les plus connus de Lourdes, comme ceux de Pierre de Rudder, de Francis Pascal, de Marie Bailly, d'Anna Santaniello, etc.

### Pourquoi Dieu ne se manifeste-t-il pas davantage ?

Thomas Durand se plaint du fait que Dieu ne réalise pas des miracles encore plus extraordinaires pour que tout le monde puisse croire en lui : « *Quelle étrangeté, toutefois, d'imaginer un Dieu qui se manifesterait volontairement à travers un miracle mais qui serait incapable d'aller au bout de la démarche, comme s'il se retenait de convaincre le sceptique de son existence, alors que, bien évidemment, il pourrait le faire sans peine, omnipotent qu'il est. [...] Si Dieu existe et souhaite que nous croyions en lui, rien ne lui est plus facile. Nous resterions libres de l'aimer, de le haïr ou de rester indifférent à ses projets. [...] Ce serait une belle preuve de respect de la part de Dieu envers sa créature* » (p. 147 et 174).

La question sous-jacente que pose Thomas Durand est la suivante : pourquoi Dieu ne rend-il pas son existence plus évidente ? Après tout, il pourrait tout à fait apparaître dans le ciel ou réaliser un signe splendide, visible par tous simultanément sur toute la Terre. Pourquoi donc ne le fait-il pas ? Dieu reste le seul à pouvoir répondre à cette question. On ne pourra en connaître les raisons que s'il accepte de les révéler.

La Révélation chrétienne apporte une réponse : Dieu n'a aucun intérêt à ce que nous connaissions simplement son existence. Ce qu'il cherche, c'est une relation d'amour avec nous. Or, si Dieu s'imposait aux hommes en se montrant réellement, il n'est pas certain que cela disposerait davantage de personnes à vivre une relation d'amour avec lui. Au contraire, même : cela pourrait en rebuter certains qui se sentiraient dérangés dans leur liberté<sup>204</sup>.

---

204. À ce sujet, Blaise Pascal écrivait : « *Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent avant de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puisqu'elle dit, au contraire, que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures, Deus absconditus ; et, enfin, si elle travaille également à établir ces deux choses : que*

Dieu préfère rester discret, même s'il donne largement assez de signes et de preuves de son existence qui devraient convaincre toute personne raisonnable et de bonne foi. Il suffit de prendre le temps d'étudier un peu les miracles pour constater que Dieu nous donne en réalité des preuves flamboyantes de son existence (voir les miracles cités précédemment). Il faut simplement avoir le cœur et l'intelligence disposés à les chercher.

Que faudrait-il à Thomas Durand pour croire aux miracles ?

Les apologistes ont coutume de demander aux athées ce qui serait susceptible de les faire croire aux miracles. Thomas Durand nous a donné sa réponse : « *Un œil extérieur sceptique, quant à lui, serait bien plus amené à "croire" au miracle s'il s'agissait d'un événement sans précédent ou réputé impossible, comme la repousse d'un membre amputé (qui se produit chez certains animaux tels que la salamandre) ou l'apparition d'un ange dans le champ d'une caméra en état de marche* » (p. 146). Malheureusement, il poursuit ainsi : « *Les preuves historiques des miracles et des prophètes sont absentes, les preuves physiques des miracles contemporains tout autant* » (p. 146).

Nous lui répondrons qu'une telle assertion sans aucune justification n'est pas sérieuse intellectuellement. Dire que les miracles sont absents n'est pas un argument, mais une simple allégation infondée. Et cela prouve une fois de plus que Thomas Durand n'a pas pris le temps d'étudier sérieusement la question, ou bien qu'il ne souhaite pas être convaincu, tout simplement. À toutes fins utiles, nous pouvons lui citer un miracle très bien attesté qui satisfera son critère : la repousse d'un membre amputé.

Juan Miguel Pellicer : une jambe amputée repousse<sup>205</sup>

Miguel Juan Pellicer est né au début du XVII<sup>e</sup> siècle dans une famille catholique à Calanda, en Espagne. En 1637, alors qu'il avait 20 ans, il travaillait dans la ferme de son oncle lorsqu'un terrible accident se produisit : il chevauchait un âne tirant une charrette et tomba accidentellement. La charrette roula sur sa jambe droite, lui brisant le tibia. On l'emmena dans un hôpital spécial de la ville de Saragosse dédié à Notre-Dame du Pilier. Comme beaucoup de catholiques en Espagne, Pellicer avait une forte dévotion pour la Vierge Marie et il espérait bénéficier de son intercession.

Malheureusement, au moment où il fut arrivé, sa jambe était si gangrenée qu'elle était noire. La seule option était alors l'amputation. **Deux chirurgiens experts ont retiré la majeure partie de la moitié inférieure de sa jambe droite juste en dessous de son genou.** Sa jambe amputée fut enterrée dans le

---

*Dieu a établi des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement ; et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur, quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre, puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'Église, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient, sans toucher à l'autre, et établit sa doctrine, bien loin de la ruiner ? [...] Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Écriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes. Mais, en vérité, je leur dirais ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère, pour en user de cette façon ; il s'agit de nous-mêmes, et de notre tout » (Pensées, § 194).*

205. Voir Vittorio Messori, *Le miracle impensable : la vérité historique sur le miracle qui dépasse tous les miracles*, Mame, 2000 ; Père André Deroo, *L'homme à la jambe coupée ou le plus étonnant miracle de Notre-Dame del Pilar*, Fayard, 1960. Pour une analyse détaillée, voir aussi la présentation vidéo de Caleb Jackson, « God DOES Heal Amputees », à partir de 51 min 40 : <https://www.youtube.com/watch?v=kv8DiG30v8s>.

cimetière de l'hôpital, comme c'était la coutume. Quelques mois plus tard, Miguel sortit de l'hôpital avec une jambe de bois et une béquille. Mais il ne perdait espoir que Dieu puisse encore guérir sa jambe, aussi impossible que cela puisse paraître. Dans un acte de foi, chaque nuit pendant deux ans, il priait et demandait l'intercession de Notre-Dame.

Deux ans plus tard, le 29 mars 1640, Miguel était rentré chez ses parents. Un soir, un soldat séjournait temporairement dans la maison et s'était endormi dans la chambre de Miguel. Miguel s'est donc couché dans la chambre de ses parents. Environ une heure plus tard, sa mère s'apprêta à aller se coucher lorsqu'elle vit deux pieds dépasser de la couverture. Pensant que le soldat s'était endormi dans la mauvaise chambre, elle appela son mari pour résoudre le malentendu. Mais quand son mari arriva, les deux découvrirent avec stupeur que leur fils avait désormais ses deux jambes ! La jambe jusqu'alors coupée est entièrement saine. Elle avait tout simplement repoussée pendant la nuit !

La nouvelle du miracle se répandit dans les villes environnantes, et les responsables gouvernementaux et ecclésiastiques vinrent chez eux pour voir par eux-mêmes sa jambe guérie. Trois semaines plus tard, Pellicer et ses parents firent un pèlerinage au Sanctuaire du Pilier pour rendre grâce, et beaucoup de gens là-bas qui l'avaient connu avec sa jambe tronquée ont été stupéfaits de le voir avec les deux jambes. Un grand nombre d'entre eux sont venus eux-mêmes palper et constater de leurs propres mains que la jambe avait été guérie.

L'histoire fit tellement sensation que l'archevêque local mena une enquête approfondie sur le miracle. En ce qui concerne les témoignages oculaires, il y avait évidemment **des milliers de personnes qui avaient clairement vu sa jambe tronquée avant le miracle. Les enquêteurs ont donc demandé à deux douzaines des témoins les plus respectés de témoigner dans le cadre de la procédure judiciaire, y compris des médecins qui avaient amputé Miguel deux ans auparavant. Le procès a eu lieu pendant quatorze sessions. Chaque personne devait jurer qu'elle connaissait Miguel avant sa guérison. Aucune personne remettant en question le miracle n'a pu être trouvée.**

Les sources historiques sont abondantes pour ce miracle. Nous avons accès à la totalité de la transcription du procès. Des pamphlets, d'innombrables articles de journaux à la fois de croyants et de sceptiques qui ont entendu parler de cet événement extraordinaire. Un premier document officiel a été enregistré le 5 avril 1640 (soit moins d'une semaine après la guérison miraculeuse !).

Un tel miracle entre bel et bien dans les exigences ultra-sceptiques de Thomas Durand puisqu'il s'agit « *d'un événement sans précédent ou réputé impossible, comme la repousse d'un membre* ». Malheureusement, il y a fort à parier que Thomas Durand rejeterait ce miracle *a priori* parce qu'il a eu lieu il y a quelques siècles. Nous avons déjà montré en quoi une telle réponse est défectueuse puisqu'elle aboutirait à un scepticisme historique intégral de faits solidement attestés. En revanche, nous n'augmenteront pas davantage ce point ici. En effet, nous avons largement de quoi satisfaire les exigences scientistes du zététicien en lui présentant des miracles semblables qui sont tout à fait récents et directement attestés par l'analyse médicale moderne. Le scepticisme historique irrationnel de Thomas Durand ne fera donc pas l'affaire pour le prochain miracle que nous allons exposer. Nous invitons évidemment le lecteur à vérifier les sources de lui-même.

### Le cas de Bruce Van Natta : la repousse d'un intestin

Le 16 novembre 2006, Bruce travaillait sous un camion de 4,5 tonnes pour le réparer. Mais la structure qui maintenait le véhicule en hauteur glissa et le camion lui tomba dessus. Une barre en métal écrasa



son abdomen et transperça son ventre, le faisant saigner abondamment. Son intestin fut complètement déchiré. Bruce fut conduit à l'hôpital universitaire du Wisconsin. Les chirurgiens ne parvinrent pas à comprendre comment son cœur battait encore après que le camion lui eut sectionné cinq artères majeures, lui faisant perdre trois litres de sang. Ils décidèrent de réaliser sur lui quatre opérations (dont une iléostomie) et lui retirèrent 75 % de son intestin grêle (dont 93 % de l'iléon<sup>206</sup>).

Le chirurgien Michael Schurr indiqua que plus de 5,5 mètres de son intestin grêle lui furent retirés, si bien qu'à la quatrième opération, il ne mesurait plus que 0,95 centimètre. Comme il lui était impossible de digérer, Bruce ne pouvait s'alimenter par voie orale et perdit beaucoup de poids (27 kilos en trois mois). Les médecins pensèrent qu'il allait lentement mourir de faim, parce qu'il n'avait pas assez d'intestin grêle pour bien absorber la nourriture.

En février 2007, Bruce Carlson, un ami de New York, eut la forte impression que Dieu l'appelait à venir prier pour lui. Il décida donc de s'envoler vers le Wisconsin. Arrivé dans la chambre d'hôpital, Carlson imposa les mains sur Van Natta et **ordonna à son intestin de repousser au nom de Jésus-Christ**. Le patient rapporte avoir senti à ce moment-là une « *décharge électrique entrer dans son front et descendre jusqu'à l'estomac* ». Son intestin se mit alors à s'agiter tout seul dans son ventre. Les médecins décidèrent ensuite de réexaminer Bruce et purent confirmer, à leur grande stupeur, que l'intestin avait bel et bien repoussé tout seul ! Confus, ils voulurent examiner Bruce aux rayons X et ne purent croire ce qu'ils observèrent : l'intestin avait bel et bien repoussé !

Le radiologue Andrew Taylor confirma par écrit que l'intestin grêle de Bruce avait bien grandi à nouveau et qu'il mesurait désormais plus de trois mètres ! Les tomodensitogrammes et les examens Doppler prouvèrent que **l'intestin grêle de Van Natta avait triplé de longueur**. Le résultat fut confirmé par le docteur Michael Schurr dans un second temps.

Ce fait est absolument stupéfiant ! Pourtant, il est bien réel. Les assistants opératoires ont vu de leurs propres yeux l'intestin grêle se reconstituer tout seul, suite à cette prière au nom du Christ. Il est absolument impossible d'expliquer cela par la science *en principe*. Cet événement n'aurait pas pu se produire si seules les lois de la physique avaient été opérantes. Nous avons là une preuve supplémentaire irréfutable de la fausseté du matérialisme athée, tout en ayant satisfait aux exigences de Thomas Durand.

### Affirmation extraordinaire ⇒ preuves extraordinaires ?

Thomas Durand cite le slogan athée de Carl Sagan : « *Une affirmation extraordinaire requiert des preuves extraordinaires* » (p. 149). Cet argument contre les miracles est malheureusement trop connu. Il se reconstruit approximativement sous cette forme :

1. Une affirmation extraordinaire requiert des preuves extraordinaires.
2. Dire qu'un miracle a eu lieu est une affirmation extraordinaire.
3. Donc un miracle requiert des preuves extraordinaires pour être cru.
4. Je ne sais pas ce que j'entends par « extraordinaire », mais quoi que vous disiez, ce ne sera jamais assez.
5. Donc personne ne peut croire aux miracles de manière justifiée.

---

206. L'iléon (du latin médiéval *ileum*, provenant du grec *eileîn*, signifiant « rouler ») est une partie de l'intestin grêle, organe de l'appareil digestif.

Si l'on entend « extraordinaire » au sens de « très improbable », alors il est parfaitement faux de soutenir qu'une affirmation extraordinaire requiert des preuves extraordinaires. Par exemple, si je vous annonce que j'ai gagné au loto, vous diriez sans doute que c'est là quelque chose de très improbable. Mais je n'ai pas besoin d'avoir des preuves extraordinaires pour que vous me croyiez. Il vous suffirait d'entendre mon nom à la télévision.

De même, si des médecins compétents constatent unanimement qu'un intestin s'est mis à repousser et à tripler de taille après une prière au nom de Jésus, vous êtes en droit de conclure qu'un événement extraordinaire (comme un miracle) a eu lieu, bien que le rapport médical ne constitue pas, en lui-même, une « preuve extraordinaire ».

D'ailleurs, les théoriciens des probabilités s'accordent à dire, depuis l'époque de John Stuart Mill, que l'affirmation « un événement très improbable nécessite des preuves extraordinaires » est fautive. En effet, ils se sont rendu compte que, si nous exigeons chaque fois des preuves extraordinaires pour des événements improbables, il y a de nombreuses choses ordinaires mais hautement improbables que nous ne pourrions pas croire. Il ne faut pas se borner à dire que l'événement est improbable *a priori* pour conclure qu'il n'a pas eu lieu. Il faut aussi évaluer la probabilité d'observer les mêmes faits si ce miracle ne s'était pas produit<sup>207</sup>.

## Les miracles prouvent-ils l'existence de Dieu ?

Thomas Durand finit par déclarer que même un miracle ne constituerait pas une preuve de l'existence de Dieu : « *Quand bien même on se trouverait devant un phénomène qui résiste à toutes les enquêtes, [...] tiendrions-nous la preuve de l'existence d'un Dieu tout-puissant créateur de l'univers et du monothéisme ? La réponse est non, car les ressources de notre imagination peuplent le domaine de l'impossible d'une infinité de contre-propositions : un démiurge, une civilisation extraterrestre, une conscience émergente au sein du cosmos, une entité super-évoluée venue du futur, un monde onirique où tout n'existe que parce que vous rêvez, ce qui vous autorise à infléchir les lois de la nature, ou encore un créateur tout-puissant mais parfaitement sadique qui s'amuse à nous plonger dans la perplexité...* » (p. 148).

Il est vrai que les miracles ne prouvent pas l'existence de Dieu avec tous les attributs du théisme classique. C'est là le rôle de la théologie naturelle (en particulier des arguments cosmologiques). En revanche, les miracles suffisent amplement à réfuter le matérialisme athée. Du reste, il est évident que les autres alternatives proposées par Thomas Durand ne sont pas crédibles, voire sont franchement farfelues :

- Une « *civilisation extraterrestre* » ne pourra jamais être à l'origine d'un miracle, car d'éventuels extraterrestres seraient des entités naturelles. Ils n'auraient pas le pouvoir d'agir en dehors des lois de la nature.

---

207. Pour un nombre de faits attestés par l'enquête médicale ou historique  $F_1, \dots, F_n$ , on cherche alors la probabilité qu'un miracle ait eu lieu, sachant que ces faits se sont produits, et la probabilité qu'un miracle n'ait pas eu lieu sachant que ces mêmes faits se sont produits. Une fois cette estimation établie, il suffit de regarder si le quotient  $P(M|(F_1 \& \dots, \& F_n)) / (non(M)|(F_1 \& \dots, \& F_n))$  est supérieur à 1. Si c'est le cas, l'hypothèse du miracle sera la plus probable. Au niveau calculatoire, si l'on suppose que les faits sont indépendants, on obtient :

$$P(M|(F_1 \& \dots, \& F_n)) / (non(M)|(F_1 \& \dots, \& F_n)) = (P(M)/P(non(M))) \times (P(F_1|M) / (F_1|non(M))) \times \dots \times ((F_n|M)P(F_n|non(M))).$$

- De même pour une « *conscience émergente au sein du cosmos* ». Cette conscience ne peut rien faire pour contrôler les lois du cosmos, puisqu'elle tient son origine du cosmos même.
- Une « *entité super-évoluée venue du futur* » est un terme beaucoup trop flou et indéfini pour être pris au sérieux (contrairement au Dieu du théisme classique), d'autant plus que le voyage dans le passé est impossible<sup>208</sup>.
- La notion de « *monde onirique* » que propose Thomas Durand comme alternative au miracle est parfaitement inintelligible. Ce qui est onirique est relatif au rêve, et nos rêves ne reflètent pas le réel. Ce ne sont que des projections de la pensée. Or, les faits miraculeux relèvent bel et bien du réel<sup>209</sup>.

Enfin – et ce point est capital –, **Thomas Durand refuse de prendre en considération les implications logiques des miracles et leur signification dans un contexte précis.** Si une hostie se met à saigner au moment même où le prêtre prononce les paroles de la consécration durant la messe, et que, par la suite, cette hostie est analysée par des experts en pathologie cardiaque qui estiment qu'il s'agit d'un morceau de chair humaine provenant du cœur (le myocarde), que ce cœur a beaucoup souffert et qu'il contient des cellules encore vivantes, il est bien évidemment absurde de ne pas penser à la passion du Christ. En effet, le *contexte* du miracle est important pour pouvoir discerner son origine. Dans le contexte d'un miracle eucharistique ou d'une guérison subite à Lourdes, il serait absurde de soutenir l'hypothèse des extraterrestres ou du démiurge maléfique. De même, si vous priez pour la guérison de votre ami qui a perdu la quasi-totalité de son intestin en invoquant le nom de Jésus et que l'organe se met à repousser spontanément, vous n'allez pas dire : « Si ça se trouve, une entité super-évoluée venue d'un monde onirique vient de guérir mon ami ! » Cela n'aurait aucun sens.

## Bilan des arguments en faveur de l'existence de Dieu

Thomas Durand affirme la chose suivante : « *Tous ces arguments [en faveur de l'existence de Dieu], ou presque, sont apparentés à un **appel à l'ignorance**, une forme de sophisme particulièrement courante pour soustraire une idée à la contradiction. On ignore encore, dans le détail, ce qu'est la conscience, on ignore l'histoire exacte de la vie dans l'univers, on ignore ce qui se passe juste "avant" le Big Bang, on ignore si d'autres univers existent, si d'autres univers sont possibles, etc., etc. **Et parce que nous ignorons tout cela, les apologistes nous disent que l'on devrait trouver logique de croire en Dieu, de substituer aux énigmes de l'univers qui nous échappent encore un **mystère rassurant** qui nous est familier** » (p. 346-347).*

Bien au contraire, les arguments théistes ne sont pas un appel à l'ignorance, comme nous l'avons vu : leurs conclusions sont logiques et rationnelles. Ils sont solidement attestés et toute personne de bonne volonté et en recherche authentique de la vérité devrait être en mesure de le reconnaître. Or, le lecteur l'aura compris, Thomas Durand critique des arguments qu'il n'a jamais pris le temps d'étudier. Après

---

208. 1) Si un voyage dans le passé était possible, alors il aurait été possible que j'aille dans le passé pour tuer ma grand-mère avant qu'elle ne donne naissance à ma mère.

2) Or, il est impossible que je tue ma grand-mère avant qu'elle ne donne naissance à ma mère (car ma propre existence dépend de celle de ma mère).

3) Donc le voyage dans le passé est impossible (par n° 1 et 2).

209. Il est d'ailleurs assez amusant de constater qu'un zététicien comme Thomas Durand puisse avancer une telle hypothèse, tout en se revendiquant *rationaliste*.

tout, à quoi bon lire des travaux académiques sérieux sur ces sujets quand on peut s’amuser à psychanalyser le croyant et lui attribuer des arguments qu’il n’a jamais défendus ?

## Pourquoi les gens croient-ils ?

Le zététicien poursuit : « *Et c’est pourquoi les arguments sophistiqués des théologiens, les arguments ontologiques, la preuve par le commencement ou par le réglage fin de l’univers sont déconnectés des vraies raisons pour lesquelles les croyants croient. L’apologète est expert dans la rationalisation de sa croyance, dans la conception d’arguments qui vont soutenir son point de vue, mais il est en fait incapable d’expliquer pourquoi les gens ont tendance à croire* » (p. 281).

Il est vrai que certains croient en Dieu suite à une expérience personnelle de sa présence. Mais d’autres n’ont jamais vécu rien de tel. Ces personnes doivent donc être convaincues par la vérité de la foi d’une autre manière. C’est précisément là où l’apologétique est utile : elle permet de communiquer le contenu de la foi à ceux qui n’ont pas d’expérience sensible du divin. Et, même si la plupart des gens ne se sont pas convertis par le biais d’arguments, il existe un bon nombre de personnes à l’avoir été par la défense rationnelle de la foi.

Dans tous les cas, nul besoin que l’apologète explique *pourquoi* les gens ont tendance à croire. Son rôle est de montrer la vérité objective de la révélation et sa crédibilité, non d’analyser les motifs qu’ont les croyants à croire.

Enfin, accuser l’apologète d’être un « *expert dans la rationalisation* » ne montre pas que ses arguments sont vrais ou faux. C’est une remarque totalement hors sujet et *ad personam* qui, d’ailleurs, pourrait se retourner facilement contre Thomas Durand. On pourrait tout simplement l’accuser lui aussi d’être un « *expert dans la rationalisation* » de son athéisme auquel il ne voudrait renoncer pour rien au monde.

## Le pari de Pascal

Venons-en à présent au pari de Pascal. Ce pari n’est pas en soi un argument en faveur de l’existence de Dieu, mais Thomas Durand lui a tout de même consacré un chapitre. Voyons si ses critiques tiennent la route. Le zététicien ne peut s’empêcher de décrire ce fameux pari comme « *un exemple de rhétorique de la peur* » (p. 165).

Or, ceci est faux. Le vrai pari de Pascal n’est pas fondé sur la « peur de l’enfer ». Il se présente plutôt sous la forme d’une recherche pragmatique du bonheur. Si je crois en Dieu et que je lui remets toute ma vie en essayant de l’aimer d’un cœur sincère, j’aurai un bien infini : être comblé éternellement de son amour. Au contraire, si je ne crois pas en Dieu et que je vis comme s’il n’existait pas, je perdrai un bien infini : je serai séparé de Dieu pour l’éternité. Par conséquent, **si je suis agnostique sur la question de l’existence de Dieu, alors il est pragmatiquement préférable de croire en lui**<sup>210</sup>.

---

210. Pour une version approfondie et sophistiquée du pari de Pascal en philosophie analytique contemporaine, voir <https://philpapers.org/archive/JACSPW.pdf>.

Voilà une version qui nous semble légèrement plus plausible et acceptable. Le pari de Pascal, à notre avis, n'est pas véritablement efficace pour un athée qui nie l'existence de Dieu, mais plutôt pour un agnostique qui hésite. Celui-ci, en effet, n'a rien à perdre et tout à gagner à croire en Dieu.

### Des milliers de dieux ?

D'après Thomas Durand, « *le challenge perdrait soudain son attrait s'il fallait **parier sur un seul des milliers de dieux** qui jalonnent l'histoire* » (p. 166).

Le problème de cette objection est que tous les dieux dans l'histoire des peuples **n'ont pas la même probabilité intrinsèque d'exister**. Il est évident que le Dieu des religions monothéistes transcendant, immatériel, acte pur et intelligence suprême créatrice de l'Univers a bien plus de chance d'exister que Zeus, Dionysos ou le dieu du pastafarisme dont nous a parlé le zététicien. Les options sont loin d'être équiprobables. Par conséquent, il est absurde de mettre sur le même plan le Dieu monothéiste et les dieux grecs. Certaines hypothèses théistes sont tellement extravagantes qu'elles peuvent être rejetées *en principe*, parce qu'elles n'ont aucun fondement historique ou philosophique. L'existence de milliers de dieux dans l'histoire de l'humanité n'est donc pas une objection sérieuse au pari de Pascal<sup>211</sup>.

### Peut-on *choisir* de croire en Dieu ?

Thomas Durand objecte aussi que « *le pari de Pascal repose sur un présupposé qui a toutes les chances d'être faux : **on ne peut pas "choisir" de croire X par pur acte de volonté*** » (p. 167).

Or, cette affirmation est ni plus ni moins une négation non argumentée du *volontarisme doxastique*, thèse selon laquelle il est possible de former certaines croyances volontairement.

Nous sommes tout à fait d'accord avec Thomas Durand sur le fait qu'il est impossible de se forcer à croire certaines choses totalement irrecevables d'un point de vue intellectuel. Par exemple, vous ne parviendrez pas à me faire croire que  $1 + 1 = 3$ , même si j'essayais d'y croire de toutes mes forces. Mais de là à dire qu'il est impossible de croire **quoi que ce soit** par un acte de volonté, il y a un pas à ne pas franchir. En effet, il est tout à fait possible de choisir volontairement de croire certaines choses<sup>212</sup>.

Imaginons, par exemple, que mon fils se soit perdu au beau milieu de la forêt il y a quelques jours et que les secours s'activent à le chercher. Dans ce genre de situation, je peux tout à fait **choisir de croire** qu'ils vont le retrouver par un acte de volonté, même si je ne suis pas intellectuellement convaincu qu'ils vont y arriver. Cette *croyance pragmatique* m'aide à ne pas désespérer.

De même, si on teste sur moi un médicament qui n'a jamais encore été testé sur les humains (admettons que ce soit le seul moyen de tenter de me guérir d'une maladie), alors il serait parfaitement légitime pour moi d'espérer que ce médicament va me guérir. Il est donc tout à fait possible (et même

---

211. Les seules conceptions de Dieu intellectuellement recevables (c'est-à-dire dépourvues de tout anthropomorphisme) sont les conceptions issues du monothéisme classique. Cela restreint le champ des possibles à trois religions différentes : le judaïsme, le christianisme et l'islam. Pour trancher entre les trois, la raison pragmatique voudrait que l'adepte du pari de Pascal choisisse la religion qui lui paraisse la plus probable épistémiquement. Et nous avons d'excellentes raisons de penser que la vérité du christianisme est plus probable que celle de l'islam ou du judaïsme post-talmudique.

212. D'ailleurs, Thomas Durand admet lui-même que cela est possible, puisqu'il sous-entend que les croyants choisissent de croire pour se rassurer. Il n'est pas à une contradiction près.

épistémiquement acceptable sous certaines conditions) de *choisir* de croire X par un acte de la volonté, même si l'on n'est pas convaincu de la vérité de X.

Il en va de même avec Dieu. Si vous êtes agnostique et que statuer sur l'existence de Dieu vous semble hors de portée, vous pouvez tout de même choisir de croire en lui en espérant qu'il existe. Vous pouvez choisir d'aller à l'Église pour assister au culte ou réaliser des prières conditionnelles<sup>213</sup>. Ce type de démarche est parfaitement légitime et honorable pour quelqu'un qui se dit agnostique.

Contrairement à ce que prétend Thomas Durand, le pari de Pascal ne revient en aucune façon à « *tenter de flouer [Dieu] en feignant la foi* » ou en agissant « *par intérêt* » (p. 167). Il s'agit plutôt de **lui remettre totalement sa vie en vivant comme s'il existait, bien que je n'en aie pas la claire certitude pour le moment**. Lui adresser une prière de demande telle que « Dieu, si tu existes, je t'aime et je veux m'unir à toi ; pardonne-moi mes péchés » n'est pas « *feindre la foi* » par intérêt personnel. Il s'agit bien d'un amour authentique de Dieu, s'il existe.

## Annexe : le miracle de Fátima

Thomas Durand décide aussi de s'attaquer au miracle longuement défendu dans le livre *Dieu, la science, les preuves*<sup>214</sup> : celui de Fátima. Connu pour la finesse et la subtilité de ses propos, notre zététicien n'hésite pas à qualifier le miracle ainsi : « *La danse du Soleil de Fátima est l'exemple même de l'histoire inutile, de l'anecdote cosmique qui plaît à ceux qui veulent croire et laisse indifférents les autres, c'est le parangon de l'échec du miracle encagoulé dans le succès populaire [...]; c'est la pilule bleue de la croyance confortable qui instrumentalise la vie de trois petits enfants pour monter le juteux business d'un tourisme de la foi. L'histoire de Fátima est indigente et immorale*<sup>215</sup> » (p. 340-341).

Plutôt que de présenter les faits de façon neutre et objective, Thomas Durand ne peut s'empêcher de verser dans le sarcasme en racontant l'événement : « *Nous sommes alors en pleine Première Guerre mondiale. Mais Dieu ne vient pas mettre fin au conflit. Au lieu de cela, il envoie la Vierge à trois enfants illettrés occupés à faire paître les moutons de leur famille* » (p. 185). Puis il se plaint du fait que les apparitions mariales n'aient pas eu d'influence directe sur le progrès de la science ou de l'humanité : « *Aucune information précieuse pour l'humanité, pour la paix, pour l'avancement, le progrès, la fin des conflits religieux, n'est apportée par l'entité envoyée par le Créateur* » (p. 198).

Malheureusement, Thomas Durand n'a pas compris que le but des apparitions mariales dans la théologie catholique n'est pas de faire avancer l'humanité technologiquement. Son obsession pour la science et le progrès technologique l'empêche d'envisager la beauté d'une apparition à de pauvres enfants humbles de cœur. Il perçoit les événements en étant fermé *a priori* à toute forme d'élévation spirituelle. Or, pour un catholique, le but d'une apparition mariale est justement d'apporter une nourriture pour l'âme, une consolation pour l'esprit, une source de motivation pour grandir en vertu et en sainteté. Dieu n'a aucun intérêt à nous apprendre des choses sur le fonctionnement matériel du monde (il nous laisse le privilège de le découvrir par nous-mêmes). La science physique ou les

---

213. Une prière conditionnelle est une prière du type : « Dieu, si tu existes, je te demande [...] »

214. O. Bonnassies et M.-Y. Bolloré, *Dieu, la science, les preuves : l'aube d'une révolution*, Trédaniel, 2021.

215. Notons ici que Thomas Durand se permet d'émettre des jugements moraux objectifs, alors qu'il a nié plus tôt l'existence de valeurs morales objectives. Décidément, la zététique rationaliste n'est pas à une contradiction près !

connaissances technologiques ne sont pas utiles pour le salut de notre âme et pour entrer dans une relation d'amour avec Dieu<sup>216</sup>.

## Un problème fondamental sur l'épistémologie du témoignage

Thomas Durand écrit : « **En matière de surnaturel ou de paranormal, un témoignage n'est pas une preuve, sans quoi seraient prouvés la télépathie, mais aussi la vie après la mort, la divination du tarot, la communication avec les ancêtres, les déambulations du yéti ou du monstre du Loch Ness, l'origine ancestrale des impossibles pierres d'Ica [...]. Et cetera. Rien n'est plus facile que de juger totalement absurdes et idiotes ces histoires. Je parie que mille témoignages ne vous convaincront pas qu'une immense guerre fait actuellement rage dans l'espace et que seuls des médiums peuvent en rendre compte grâce à leur connexion avec la Fédération galactique. Dans bien d'autres contextes, le témoignage humain est utile et précieux, mais pour affirmer l'existence d'un phénomène par ailleurs inconnu ou en contradiction avec l'état des connaissances, il ne saurait suffire** » (p. 199-200).

Derrière cette affirmation se cache un véritable problème d'épistémologie du témoignage<sup>217</sup>. C'est grâce au témoignage humain que nous avons accès à la totalité de nos connaissances. Comment savez-vous votre date et votre lieu de naissance ? Tout simplement parce que vos parents vous l'ont dit. Et vous les croyez, car ils n'ont aucune raison de vous mentir.

Comment savez-vous que l'équation  $E = mc^2$  est vraie ? Si vous n'êtes pas un physicien professionnel, vous le savez parce que votre professeur de physique vous l'a dit. La quasi-totalité de nos connaissances proviennent du témoignage humain. Par conséquent, douter *a priori* de sa fiabilité n'est pas rationnel. Si vous partiez de ce présupposé, alors vous ne pourriez plus rien croire (hormis les choses que vous aurez démontrées ou expérimentées par vous-même). Dès lors, l'épistémologie du témoignage nous impose de dire ceci : « Tout témoignage est fiable sauf *a priori* si nous avons de bonnes raisons de penser le contraire<sup>218</sup>. » La zététique voudrait nous faire croire l'inverse : « Tout témoignage est *a priori* suspect, sauf preuve formelle du contraire. » Mais un tel principe nous ferait douter de presque tout !

Imaginons que vous demandiez l'heure à quelqu'un dans la rue et que cette personne vous réponde : « Il est 12 h 45. » D'après le principe de l'ultra-scepticisme, vous devriez douter de cette information, car vous n'avez pas de preuve formelle que l'inconnu à qui vous avez affaire est fiable. Le principe énoncé initialement est, au contraire, très rationnel. Il permet de rendre compte de nos connaissances de la vie de tous les jours sans tomber dans la crédulité (croire tout sur parole). Évidemment, si vous avez de bonnes raisons de supposer que le témoin en question est mal intentionné ou n'est pas très équilibré mentalement, alors il sera légitime de remettre en doute ce qu'il vous rapporte. C'est la même chose lorsqu'on analyse la crédibilité d'un miracle. Si un déséquilibré mental vous dit qu'un

---

216. On notera que Thomas Durand commet cette même erreur lorsqu'il s'agit de s'attaquer aux Écritures Saintes : « *Les Saintes Écritures auraient pu fournir sur la médecine, la cosmologie, la physique ou la chimie des connaissances inaccessibles par d'autres moyens, mais toutes validées ultérieurement par les expériences* » (p. 260). Nous lui répondons que la Bible a pour vocation d'enseigner à l'homme les vérités nécessaires à son salut, pas de lui apprendre le nombre d'atomes dans l'Univers ou le processus de la photosynthèse.

217. Le lecteur pourra lire les ouvrages de Roger Pouivet, expert en épistémologie du témoignage : *Qu'est-ce que croire ?*, Vrin, 2003, et *Épistémologie des croyances religieuses*, Cerf, 2013.

218. Parmi les raisons de penser qu'un témoignage n'est pas fiable, il y a la probabilité que la personne nous mente délibérément et la probabilité qu'elle n'ait pas toute sa tête.

ange lui est apparu dans sa chambre, vous êtes tout à fait en droit de ne pas croire à ce qu'il dit : après tout, il a pu halluciner ou prendre ses désirs pour la réalité.

En revanche, prenons le scénario suivant : trois pauvres enfants illettrés affirment trois mois à l'avance le lieu, le jour et l'heure où un miracle va se produire<sup>219</sup>. Le jour venu, trente à soixante-dix mille personnes de profils psychologiques différents sont sur place. Soudain, le soleil se met à « danser » sous leurs yeux. La foule peut le regarder directement, sans se brûler les yeux. À la fin de l'événement, croyants et anticléricaux témoignent avoir vu la même chose.

Allons-nous vraiment dire que le nombre pharaonique de témoignages concordants provenant de personnes aux divers profils psychologiques ne permet pas de pencher en faveur de l'hypothèse miraculeuse ? Non, ce serait une attitude irrationnelle. La probabilité qu'il y ait eu cette quantité de témoignages concordants si le miracle n'avait pas eu lieu serait infinitésimale, comparé à la probabilité intrinsèque relativement basse de cet événement extraordinaire.

Le principe de fiabilité du témoignage s'applique aussi sur les quelques exemples parodiques cités par Thomas Durand : « *la communication avec les ancêtres, les déambulations du yéti ou du monstre du Loch Ness* ». Si nous avons un nombre gigantesque de témoignages globalement concordants d'un groupe de personnes rapportant avoir été attaquées par le yéti ou un monstre sous-marin, que ces témoins sont en parfaite santé mentale et connus pour ne jamais mentir, alors leurs témoignages sont dignes de considération. Il ne faut pas les rejeter *a priori*, sous prétexte qu'ils nous rapportent des éléments encore inconnus sur le monde actuel. Contrairement à ce que prétend Thomas Durand, l'existence de telles choses n'entre pas en contradiction avec l'état de nos connaissances : elles apportent des connaissances *supplémentaires* sur le monde.

Imaginons que nous vivions à une époque où les Européens n'avaient pas encore découvert les caméléons. Supposons qu'un groupe de pionniers européens s'aventurent dans une région d'Afrique encore inconnue et observent un caméléon au cours de leur exploration. Ils annoncent alors leur découverte au monde entier : « Nous avons trouvé un animal absolument inconnu ! Il est capable de changer de couleur ! » L'épistémologie de Thomas Durand nous imposerait de réagir ainsi : « Et puis quoi encore ? Un animal capable de modifier sa propre couleur ? On n'a jamais vu ça ! C'est de la science-fiction ! Cela entre en contradiction avec l'état actuel des connaissances<sup>220</sup>. »

En réalité, une telle épistémologie nous empêcherait d'en apprendre toujours davantage sur le monde et de faire de nouvelles découvertes. Une personne rationnelle se doit de rester ouverte à la possibilité de l'existence d'éléments inconnus sur terre, comme le yéti ou un monstre sous-marin, d'autant plus que nous connaissons très mal le fond des océans<sup>221</sup>. De bons témoignages de personnes honnêtes, compétentes et en bonne santé mentale sont, en principe, susceptibles d'accréditer la thèse de l'existence de nouvelles choses.

---

219. Les comptes rendus de deux interrogatoires des enfants, réalisés par le père Manuel Marques Ferreira, curé de Fátima, et le Dr. Manuel Nunes Formigão, professeur au séminaire de Santarém, et mis par écrit respectivement trois mois et deux semaines avant la date du miracle, sont une preuve matérielle irréfutable de ces prédictions. Ils ont été publiés dans *Documentação Crítica de Fátima, Seleção de documentos (1917-1930)*, Santuario de Fátima, 2013. Ces documents sont disponibles sur Internet.

220. Il en va de même avec l'exemple du cygne noir. Les Européens ont longtemps cru que tous les cygnes étaient blancs, jusqu'à ce qu'ils découvrent des cygnes noirs en Australie. Thomas Durand aurait-il osé dire à ces chercheurs que leur témoignage n'est pas fiable, étant donné qu'il serait entré « en contradiction avec l'état des connaissances » de l'époque ?

221. <https://www.ouest-france.fr/environnement/mers-et-océans-pourquoi-connaît-si-mal-la-vie-sous-marine-6634926>.



Nous devons conclure la chose suivante : à moins de pouvoir nous fournir une démonstration du matérialisme ou de l'inexistence de Dieu, une personne rationnelle se doit d'être au moins « ouverte » à la possibilité d'un événement surnaturel si les éléments sont suffisamment forts pour les attester.

## Retour à Fátima : un doute sur les chiffres

Concernant Fátima, Thomas Durand affiche son scepticisme sur le nombre de témoins présents sur les lieux : « *Il faudrait commencer par ne pas trop croire au chiffre de 70 000 témoins répété un peu partout, mais sans source vérifiable. Naguère, on parlait de 30 000. [...] Le journal O Seculo se contente de dénombrer au moins cent voitures et cent vélos, ce qui n'est pas très précis, mais ne plaide pas pour des chiffres immenses* » (p. 206).

Nous lui répondons que le nombre de 70 000 n'a pas été inventé ultérieurement. C'est le docteur Joseph Garrett, ancien professeur de mathématiques à l'université de Coimbra qui, ayant été sur place ce jour-là, rapporta ce chiffre. Même s'il y avait eu ne serait-ce que 30 000, voire 20 000 personnes présentes sur les lieux, ce nombre resterait malgré tout gigantesque ! Que des dizaines de milliers de personnes soutiennent unanimement avoir vu le soleil danser, cela est extraordinaire. Du reste, Thomas Durand oublie de comptabiliser tous ceux qui sont venus à pied (la majorité), alors que le quotidien *O Século* se contente de retranscrire le nombre de vélos et de voitures dans l'article en question. Tous les journaux s'accordent à dire qu'un événement majeur a eu lieu et qu'il n'existe, à notre connaissance, aucun témoignage de personnes sur les lieux ayant déclaré n'avoir rien vu ou avoir assisté à un canular.

Toutefois, cela n'est apparemment pas suffisant pour notre zététicien qui, en bon scientifique, se plaint d'un manque de preuves supplémentaires, en particulier de vidéos ayant capturé le phénomène : « *Du jour J, nous n'avons aujourd'hui aucun enregistrement sonore ni vidéo, ni image du phénomène solaire en dépit de la présence de nombreux journalistes et photographes* » (p. 209). Nous lui répondons que les photographies de la foule fixant le soleil suffissent amplement. De plus, il n'est pas certain que le miracle eût pu être filmé, car le soleil n'a pas réellement bougé. Il est possible que le miracle réalisé par la Vierge ait consisté à créer une *impression visuelle* collective et visible sur plusieurs dizaines de kilomètres aux alentours<sup>222</sup>. D'ailleurs, aucun appareil photographique de l'époque n'aurait vraisemblablement pu produire une photographie nette de l'astre solaire, faute de contraste suffisant.

## Contestation de la corroboration des témoignages

D'après Thomas Durand, « *il est faux de dire que tous les gens présents en furent témoins. L'auteur Kevin McClure publie une enquête sur les apparitions mariales [de Fátima] en 1983, où il relate l'extraordinaire hétérogénéité des témoignages : "Je n'ai jamais vu une telle collection de comptes-rendus contradictoires dans aucun des cas sur lesquels j'ai enquêté ces dix dernières années. Pour cause, en bonne partie : presque rien n'a été écrit sur Fátima avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, et la plupart des commentaires catholiques datent des années 1950. Il n'est pas idéal de commencer à écrire sur un événement seulement trente ans plus tard. En outre, le matériel original publié au moment des visions s'est par la suite confondu avec le contenu des mémoires publiées par Lucia en 1942." Selon McClure, moins de la moitié des gens présents ont effectivement vu un phénomène solaire. Et leurs descriptions ne correspondent pas. Le Soleil a fait un tour sur lui-même ou*

---

222. Le miracle a été observé à 34 kilomètres à la ronde, comme nous le verrons après.

*s'est déplacé en zigzag. Il s'est entouré de flammes jaunes et pourpres ou bien est passé du jaune au bleu puis au blanc. Il s'est irisé comme une perle, ou bien il est tombé. Il s'est effondré vers la Terre avant de remonter. [...] Les témoins donnent des descriptions variées qui seront par la suite rassemblées en un récit censé être représentatif mais que personne sur place n'a vu. [...] Ceux qui n'ont rien vu ne l'ont pas crié sur les toits, bien sûr. Et il est sans doute utile de souligner que parmi ceux qui étaient présents mais n'ont pas observé ce miracle du Soleil, se trouve... Lucia en personne, qui répondit au père McGlynn en 1947 : "Moi je n'ai rien vu." » (p. 209-211).*

Le négationnisme historique de Thomas Durand est flagrant. Premièrement, il est totalement faux d'affirmer que « *presque rien n'a été écrit sur Fátima avant la fin de la Seconde Guerre mondiale* ». On n'a pas attendu 1945 pour commencer à écrire sur l'événement. Les journaux locaux l'ont bel et bien relaté dans leurs colonnes dès le lendemain. Il suffit de lire la presse écrite de l'époque (voir la revue de presse citée dans le livre *Dieu, la science, les preuves*<sup>223</sup>). Les journaux anticléricaux ont été contraints de reconnaître que quelque chose s'était bien passé. Avant les écrits de Kevin McClure en 1983, nul n'avait osé émettre l'hypothèse selon laquelle certaines personnes n'avaient rien vu<sup>224</sup>.

Deuxièmement, il est faux de soutenir que moins de la moitié des gens présents ont vu le phénomène. Nous ne cessons de le répéter : les meilleures sources historiques sur ce miracle rapportent qu'il a été observé par la foule entière. Si ce que disait McClure était vrai, alors nous aurions sûrement une grande quantité de témoignages contestant la version officielle des faits relatée dans la presse, notamment dans les journaux anticléricaux et influents du Portugal de l'époque. Or, il n'existe pas de version contestataire rapportant qu'il s'agissait d'un canular.

Troisièmement, le fait que les témoins donnent des descriptions légèrement différentes du phénomène (déplacement du soleil en zigzag, tour sur lui-même, rapprochement de la terre) ne remet pas en cause l'authenticité du miracle, bien au contraire. Il est tout à fait normal, dans une enquête, d'avoir des témoignages légèrement différents provenant de personnes ayant assisté au même fait. Il serait même louche que tous aient donné exactement la même version des faits au détail près. Les enquêteurs de police le savent très bien : si les témoins interrogés livrent rigoureusement le même récit, il y a une suspicion évidente de complot. En effet, il serait très suspect de retrouver des milliers de témoignages absolument identiques en tous points, sans omettre aucun détail secondaire. Au contraire, les enquêteurs cherchent à ce que les versions données par les individus soient **globalement concordantes** car ils savent bien que, lorsque les gens rapportent des témoignages véridiques, il est fréquent qu'ils divergent beaucoup sur les détails secondaires. Mais cela ne remet pas en cause leur fiabilité générale. Cela montre à l'inverse que chacun donne une perspective différente du même événement. Bien loin d'être un argument contre la fiabilité des témoignages, les quelques dissimilarités entre les récits penchent au contraire en faveur de l'authenticité générale du miracle. Une chose est sûre : tout le monde a vu le soleil bouger et changer de couleur.

### La prétendue « incohérence » de sœur Lucia

Thomas Durand insiste sur un point : si la « légende de Fátima » a vu le jour, c'est parce que la version des faits de Lucia n'a jamais varié au fil du temps. Mais le zététicien cherche à montrer le contraire, en certifiant que le discours de la petite voyante n'a pas toujours été le même (p. 211-214).

---

223. O. Bonnassies et M.-Y. Bolloré, *Dieu, la science, les preuves : l'aube d'une révolution*, Trédaniel, 2021, p. 457-470.

224. C'est la même chose avec Jésus de Nazareth. Avant le XVIIe siècle, aucun historien n'avait osé remettre en question son existence.

Remarquons au passage que, même si le témoignage de Lucia avait contenu des incohérences, cela n'aurait rien changé au fait que la danse du soleil a été observée par la foule et prédite trois mois à l'avance. Même si son discours avait manqué de fiabilité, cela n'aurait eu absolument aucune influence sur l'événement qui s'est bel et bien produit. Cela montrerait juste qu'elle a une mauvaise mémoire ou qu'elle manque de précision. Thomas Durand fait donc un complet hors sujet : il tente de noyer le poisson en abordant un sujet annexe pour masquer son impuissance à expliquer sérieusement le phénomène.

Rien à expliquer ?

« Comme la légende veut que la Vierge n'était visible qu'aux trois enfants, **les sceptiques n'ont rien à expliquer**. Soit on y croit, soit on juge prudent de se souvenir que les enfants, parfois, inventent des histoires » (p. 214).

Bien au contraire, **le sceptique doit expliquer comment des dizaines de milliers de personnes aux profils psychologiques différents ont pu voir en même temps le soleil danser**. Comment des anticléricaux et de fervents croyants ont-ils pu voir la même chose ? Comment le soleil a-t-il pu sécher quasi instantanément le sol sans que les gens soient incommodés par cette subite chaleur ? Comment la foule pouvait-elle regarder l'astre sans se brûler la rétine ? Comment les enfants ont-ils pu prédire longtemps à l'avance le jour et l'heure du phénomène ? Le fait que Lucia ait vu la Vierge ou non n'a absolument **aucun rapport** avec le miracle du soleil. Encore une fois, Thomas Durand ne démontre rien, hormis le fait qu'il maîtrise le hors-sujet.

Nous pouvons raisonner de la manière suivante pour tenter d'énumérer toutes les explications possibles :

1. Des dizaines de milliers de personnes rapportent avoir vu le soleil danser le 13 octobre à Fátima (fait historique).
2. Soit il s'est passé quelque chose, soit il ne s'est rien passé.
3. S'il ne s'est rien passé, soit les gens ont tous menti, soit ils n'ont pas tous menti et, dans ce cas-là, ils ont halluciné (hypothèse du mensonge ou de l'hallucination collective).
4. S'il s'est passé quelque chose, il s'agissait soit d'un phénomène naturel, soit d'un phénomène surnaturel.
2. S'il s'agissait d'un phénomène naturel, soit le soleil n'a pas bougé, soit il a vraiment bougé (hypothèse du déplacement orbital).
3. Si le soleil n'a pas bougé, soit il s'agissait d'un phénomène météorologique exceptionnel inconnu qui a donné cette impression, soit il s'agissait d'autre chose (ici, on ne peut que proposer l'hypothèse farfelue des extraterrestres).

On peut réduire les explications possibles à sept hypothèses :

- L'hypothèse du mensonge collectif
- L'hypothèse du déplacement orbital
- L'hypothèse du phénomène météorologique inconnu
- L'hypothèse de l'hallucination collective
- L'hypothèse de l'intervention des extraterrestres
- L'hypothèse du phénomène surnaturel
- L'hypothèse du miracle

Voyons à présent pourquoi les hypothèses matérialistes échouent.

#### a. Un mensonge collectif

L'hypothèse du complot généralisé est intenable, car il est impossible que soixante-dix mille personnes se soient toutes mises d'accord pour mentir sans qu'il n'y ait eu la moindre fuite. De plus, des anticléricaux et francs-maçons étaient sur place, et leur seul but était de ridiculiser l'Église en montrant que le miracle n'aurait pas lieu. Ils étaient justement venus sur les lieux pour tout réfuter.

#### b. L'hypothèse du déplacement orbital

Cette hypothèse échoue aussi, car aucune activité inhabituelle de l'astre solaire n'a été relevée par les scientifiques. Ceux-ci s'accordent sur le fait que le phénomène n'a pas été de nature astronomique. Si le soleil était vraiment sorti de son orbite pour se rapprocher de la Terre, cela aurait généré un « coup de chaud » soudain et on aurait eu écho du phénomène tout autour du globe, pas uniquement à des dizaines de kilomètres à la ronde. Les astrophysiciens qui se sont penchés sur la question n'ont pas hésité à rejeter ouvertement l'hypothèse d'un quelconque déplacement orbital. Stanley Jaki, ancien professeur de physique à l'université Seton Hall, écrit justement que, « *si le soleil avait bougé en tous sens dans le ciel et foncé sur la Terre, les effets gravitationnels sur tout le système solaire auraient été énormes et dévastateurs*<sup>225</sup> ». C'est un argument de bon sens, qui permet vite d'écarter cette hypothèse délirante du cataclysme cosmique.

Il est également impossible d'expliquer cet événement en prétextant une éclipse solaire, puisqu'il aurait été facile de la voir grâce à l'observatoire situé un peu plus loin, près de la capitale. De plus, déjà à cette époque, les scientifiques savaient très bien prévoir les éclipses solaires ; si donc il y en avait eu une, cela ne leur aurait pas échappé. Du reste, beaucoup de personnes présentes avaient déjà assisté à une éclipse solaire (qui avait eu lieu dix-sept ans plus tôt dans la région) et ont témoigné que le phénomène qu'elles venaient d'observer n'avait rien à voir avec une éclipse. Enfin, il nous faut ajouter que, lors d'une éclipse solaire, la température chute fortement et de façon quasi instantanée, ce qui ne fut pas le cas à Fátima, puisque les témoins ont, au contraire, affirmé avoir ressenti une augmentation non négligeable de celle-ci (d'où l'assèchement du sol détrempé et des vêtements des témoins, ce qui permit notamment de sécher le sol boueux et détrempé par la pluie, ainsi que les vêtements de la foule, ce qui aurait, à l'inverse, été impossible en cas de refroidissement).

#### c. L'hypothèse d'un phénomène météorologique inconnu

Cette hypothèse ne tient pas. Comment trois petits enfants sans aucune instruction auraient-ils pu prévoir trois mois à l'avance qu'un phénomène inconnu se produirait et en prédire le lieu, le jour et l'heure ? Même si un phénomène météorologique exceptionnel pouvait expliquer ce qui s'est passé, il est impossible qu'il ait pu être annoncé trois mois plus tôt, à une heure précise, par trois petits paysans illettrés. Pio Scatizzi écarte d'ailleurs l'idée d'un phénomène météorologique inconnu et pense pouvoir réduire le champ des possibles à deux hypothèses : « *Les phénomènes solaires [...] n'ont été observés dans aucun observatoire. Or, il est impossible qu'ils aient pu échapper à l'attention de tant d'astronomes et même des autres habitants de l'hémisphère [...]. Il n'est pas question d'un phénomène ou d'un événement astronomique ou météorologique [...]. Soit tous les observateurs à Fátima ont été*

---

225. Voir [https://fr.wikipedia.org/wiki/Miracle\\_du\\_soleil](https://fr.wikipedia.org/wiki/Miracle_du_soleil). Auteurs : Gilbert Fernandes, 176.150.245.115, Manacore, Pautard. Cet article est sous CC BY-SA 3.0.

*collectivement trompés et ont commis une erreur dans leur témoignage, soit nous devons supposer une intervention extranaturelle*<sup>226</sup>. »

Cette hypothèse n'explique pas non plus l'évaporation de l'eau sur les témoins et sur le sol. Selon De Marchi, « *les ingénieurs qui ont étudié ce cas ont estimé qu'une quantité incroyable d'énergie aurait été nécessaire pour assécher, en quelques minutes, les flaques d'eau qui avaient été formées sur le terrain, comme cela a été signalé par des témoins*<sup>227</sup> ». Si un phénomène météorologique avait généré une telle chaleur, les gens auraient probablement ressenti un « coup de chaud » assez brutal, voire mortel, ce qui ne fut pas le cas. Enfin, cette hypothèse n'explique pas comment de nombreux témoins ont rapporté leur étonnement de pouvoir fixer le soleil de longues minutes sans douleur ni dommage aux yeux.

#### **d. Une hallucination collective ou une impression visuelle naturelle**

D'aucuns pensent qu'il s'agit d'une hallucination collective. Malheureusement pour eux, les conditions pour que ce soit effectivement le cas n'étaient pas réunies. En effet, **au moins un tiers des témoins était des anticléricaux** venus à Fátima, bien décidés à recueillir la preuve de la supercherie des apparitions. Parmi eux, il y avait notamment Avelino de Almeida, le rédacteur en chef du grand quotidien libéral de Lisbonne, *O Século*. Il était venu dans le but de « *démonter Fátima* », comme il l'explique dans un article paru le matin même. Pourtant, il vit le phénomène et admit n'avoir pas été l'objet d'une hallucination. Aussi, dans le numéro du 15 octobre de *O Século*, il ne put que décrire le phénomène dont il avait été témoin. Comment croire qu'une hallucination collective puisse concerner soixante-dix mille personnes à la fois, de convictions idéologiques différentes ? Ce serait vraiment un phénomène unique, car il fut impossible de trouver ne serait-ce qu'une personne pour affirmer qu'elle n'avait rien vu. De plus, comment expliquer le fait que les habitants du petit village d'Alburitel, situé à une quinzaine de kilomètres du lieu des apparitions, aient pu voir et décrire exactement le même phénomène ? Il faut aussi rappeler qu'à l'issue de l'événement, les témoins, qui étaient trempés jusqu'aux os (car il avait plu la nuit précédente et toute la matinée), constatèrent que leurs vêtements étaient complètement secs. Comment les vêtements de dizaines de milliers de personnes ont-ils pu sécher en à peine dix minutes ? L'hypothèse de l'hallucination collective est incapable d'expliquer cela.

D'ailleurs, Thomas Durand reconnaît lui-même que l'hypothèse des hallucinations collectives est peu crédible : « *Il est difficile d'imaginer qu'une foule de milliers de personnes puisse voir quelque chose qui n'est pas là. En dehors de rituels chimiquement assistés, les hallucinations collectives semblent hautement improbables* » (p. 200).

Malheureusement, il semble qu'il se contredise plus loin en envisageant sérieusement une hypothèse de type hallucinatoire : « *Alors quand quelqu'un (Lucia peut-être, mais rien n'est moins sûr) a dit "regardez le Soleil !", les milliers de paires d'yeux qui se sont dirigées vers cette source lumineuse étaient en demande criante de surnaturel. Il suffit d'un indice, d'une suggestion, d'une anomalie ou d'une illusion pour créer une perception d'autant plus contagieuse que les premiers à l'éprouver s'empressent de dire aux autres ce qu'ils doivent trouver* » (p. 215-216).

Jolie plaisanterie ? Thomas Durand voudrait donc nous faire croire qu'un simple cri tel que « regardez le Soleil ! » suffirait à convaincre des dizaines de milliers de personnes dont un bon nombre de

---

226. *Ibid.*

227. *Ibid.*

sceptiques et d'anticléricaux que le soleil est vraiment en train de danser. Cela n'est absolument pas crédible. Penser qu'une exclamation enthousiaste puisse convaincre des anticléricaux parfaitement athées est non seulement une tentative désespérée pour nier l'évidence, mais cela n'expliquerait pas non plus comment le phénomène ait pu être vu à des dizaines de kilomètres de là<sup>228</sup>.

### **Persistance rétinienne ?**

Thomas Durand tente alors une explication fondée sur une impression visuelle naturelle, le phénomène de la persistance rétinienne : « *Plateau a découvert le phénomène de la persistance rétinienne. Un objet très lumineux laisse une empreinte dans notre champ de vision qui apparaît d'une couleur différente de la source lumineuse d'origine. À cela s'ajoute un phénomène de protection de la rétine : les yeux bougent constamment pour éviter d'exposer toujours la même zone au fort rayonnement. Dès lors, l'image du Soleil se déplace sur la rétine, ce qui peut donner l'impression que le Soleil "danse". En outre, apparaissent plusieurs images rémanentes de différentes couleurs. Au milieu d'une foule qui crie au miracle, cette perception inhabituelle peut vous convaincre que vous êtes en présence de quelque chose de fabuleux* » (p. 216).

L'hypothèse de la persistance rétinienne est peut-être l'une des plus grossières qu'on puisse imaginer. Si ce phénomène pouvait générer ce type d'illusion, alors on devrait s'attendre à ce qu'elles se produisent quotidiennement lorsque les gens regardent le soleil. Or, Fátima est précisément un cas unique. Comment se fait-il que les gens ne voient pas le soleil danser lorsqu'ils le regardent d'habitude ? Pourquoi le phénomène de la persistance rétinienne s'applique-t-il uniquement au cas de Fátima et non dans la vie quotidienne ? Telle est la question à laquelle Thomas Durand ne répond pas.

Ajoutons que regarder le soleil directement peut entraîner rapidement de très graves lésions. Or, aucune infirmité de ce type n'a été rapportée. Par ailleurs, cette hypothèse n'explique pas non plus le fait que les habitants des villages alentour aient observé eux aussi le phénomène, eux qui n'avaient aucune raison de regarder le soleil à ce moment.

D'ailleurs, dans sa vidéo sur Fátima, Thomas Durand cite l'exemple de Joseph Plateau devenu définitivement aveugle après avoir regardé le soleil pendant 25 secondes en 1829. Visiblement, il n'est pas venu à l'esprit du zététicien que cette infirmité constitue, en réalité, un magnifique contre-argument à sa thèse, étant donné qu'aucun cas de cécité à Fátima n'a été recensé, et ce, alors que des milliers de personnes ont regardé le soleil pendant plusieurs minutes. L'hypothèse irrationnelle de Thomas Durand s'effondre une fois de plus.

---

228. John De Marchi rapporte que le phénomène a été observé au village d'Alburitel, situé à 18 kilomètres de Fátima, non seulement par la maîtresse d'école et ses élèves, mais aussi par « *un incroyant qui avait passé sa matinée à se moquer des nigauds qui étaient partis à Fátima juste pour voir une gamine ordinaire* ». Lorsque le prodige survint, ce sceptique s'est retrouvé « *comme paralysé, les yeux fixés sur le soleil. Puis il se mit à trembler de la tête aux pieds et, levant les bras au ciel, il s'est jeté à genoux dans la boue...* » (*The True Story of Fátima*, 1947, réédition par Fátima Center, 2008, et *Fátima: The Full Story*, AMI Press, Washington, 1986). L'événement eut également un autre témoin relativement éloigné : l'un des poètes les plus célèbres du Portugal, Alfonso Lopes Vieira, qui se trouvait alors dans la région de Leiria, à 34 kilomètres du lieu des apparitions. Cet athée convaincu et anticlérical (rédacteur de la chambre des députés jusqu'en 1916) observa lui aussi le phénomène depuis sa propriété située à Sao Pedro Moel et confia : « *En ce jour du 13 octobre, alors que je n'avais pas gardé le souvenir des prédictions des petits bergers, je fus émerveillé par un spectacle éblouissant dans le ciel, pour moi entièrement nouveau, auquel j'ai assisté de ce balcon* » (*Témoignages sur les apparitions de Fátima*, R. P. De Marchi). Il se convertit par la suite et fit construire une chapelle en l'honneur de ce miracle, comme le rapporte la journaliste Paula Sofia Luz.

### e. L'hypothèse des extraterrestres

Toutefois, Thomas Durand pense pouvoir mieux s'en tirer en postulant l'existence d'un phénomène réel : celui des extraterrestres ! Il présente la thèse du contre-amiral Pinon selon qui « *l'aspect virginal du phénomène serait un camouflage délibéré de leur part [les extraterrestres]. Si les extraterrestres sont venus déguisés en jeune fille, c'est pour utiliser une religion humaine afin que leur visite soit prise au sérieux, dans le projet d'un contact à nouer à plus long terme [...]. Le camouflage en apparition mariale fait partie d'un plan en attendant que les êtres humains soient "moralement et intellectuellement préparés" à la vraie rencontre.* » (p. 204.)

D'après Thomas Durand, l'hypothèse des extraterrestres est plus crédible que l'apparition mariale car « *cette explication ne mobilise aucune entité en décalage avec le fonctionnement du monde tel que nous le connaissons. [...] C'est très peu probable, mais cela ne viole pas nos connaissances sur l'univers. S'il fallait parier sur ces deux possibilités à l'exclusion de toute autre – ou bien la Vierge ou bien les extraterrestres –, les zététiciens, les sceptiques et la majorité des rationalistes prendraient l'option extraterrestre.* » (p. 205.)

On ne saurait dire si cette suggestion prête à rire ou à pleurer, et c'est un comble que Thomas Durand la reprenne en lui donnant un tel crédit. Comment croire que des extraterrestres soient apparus, déguisés en Vierge, à des petits enfants illettrés, en leur annonçant un événement extraordinaire trois mois plus tard<sup>229</sup> ? Pire, comment expliquer le fait que la foule ait pu fixer le soleil pendant de longues minutes sans avoir de graves lésions aux yeux et que le sol détrempé ait séché en quelques instants sans qu'elle ne soit incommodée par l'excès de chaleur généré ? Enfin, l'idée que l'hypothèse religieuse soit « *en décalage avec le fonctionnement du monde* » n'est pas du tout établie et ne tient qu'à son matérialisme biaisé et borné.

L'hypothèse des extraterrestres n'explique pas cela. Elle est complètement *ad hoc* et conçue pour une seule raison : éviter à tout prix une explication surnaturelle.

### Bilan

En conclusion, Thomas Durand n'a donc pas réussi à réfuter le miracle de Fátima. Toutes les explications alternatives qu'il propose sont *ad hoc* et peu crédibles. Son scientisme et son matérialisme l'empêchent de considérer une seule seconde qu'il puisse y avoir une hypothèse unificatrice qui puisse rendre compte simplement de l'ensemble des faits : un miracle réalisé par Marie, en vue de la conversion des cœurs.

---

229. Thomas Durand affirme qu'on peut douter du fait que le miracle ait été prédit trois mois à l'avance car, d'après lui, « *cette annonce ne se trouve nulle part avant les mémoires de Lucia publiées en 1942* » (p. 209). Or, cette remarque est totalement fautive. La prédiction était connue au moment des événements, puisque c'est précisément grâce à elle que les anticléricaux se sont rendus sur le terrain pour tordre le cou au miracle ! Le négationnisme historique ne fera pas l'affaire ici.

### III. Réponse aux arguments athées et aux difficultés philosophiques liées au théisme

Dans cette troisième partie, nous allons répondre aux objections de Thomas Durand à l'égard de l'existence de Dieu et à certains problèmes internes au christianisme.

Pourquoi Dieu se cacherait-il ?

Thomas Durand se plaint du fait que Dieu ne rende pas son existence plus évidente qu'elle ne l'est. Il aurait espéré que Dieu se manifestât de manière plus grandiose. « *Dieu n'a jamais jugé bon de se présenter au beau milieu d'un congrès scientifique avec quelques annonces stupéfiantes pour les experts, rapidement validées par des expériences auxquelles personne n'avait pensé jusque-là. Dieu ne met pas un terme à la famine ou à la guerre en apparaissant à la grand-messe des Nations unies pour obliger les dirigeants à prendre des engagements en ce sens* » (p. 339).

Mais pourquoi Dieu devrait-il se présenter à l'homme de manière aussi notoire et ostensible ? S'il agissait ainsi, les hommes auraient-ils envie de le suivre avec un cœur ardent et de vivre une relation d'amour avec lui ? Aspire-t-on vraiment à aimer quelqu'un qui se manifeste si brutalement dans notre vie, tel un dictateur, pour nous dire « je suis Dieu, adorez moi » ? Probablement pas. Il n'est donc pas insensé que Dieu préfère agir discrètement avec douceur et discrétion<sup>230</sup>.

Éradiquer l'athéisme ?

Le zététicien poursuit ses attaques : « **Dieu, s'il existe, pourrait apparaître à chacun d'entre nous et éradiquer instantanément l'athéisme de la surface de la Terre. Nous constatons qu'il ne le fait pas. Il faut donc qu'il y ait une explication. [...] Par amour. L'invisibilité du créateur devient une raison supplémentaire d'y croire ; reconnaissons le coup de génie de cet argumentaire. Le cerveau humain excelle dans l'art de reconnaître l'œuvre de Dieu dans les moments où son absence est la plus criante. Plus Dieu se cache, plus on y croit** » (p. 341-342).

Nous avons là encore affaire à une attaque d'homme de paille. Aucun théiste ne soutient que « *l'invisibilité du créateur* » serait une « *raison supplémentaire d'y croire* ». Et même en admettant que Dieu se cache (chose que nous nions, étant donné les nombreux miracles objectivement attestés), cela ne porterait pas préjudice à son existence. En effet, il est tout à fait concevable qu'il puisse avoir une bonne raison de rester caché (ici, les chrétiens pourront répondre avec le péché originel). Thomas Durand, qui pense que Dieu se dissimule (ce que nous contestons), devra donc aussi prouver qu'il **ne peut pas avoir de bonnes raisons** de rester en retrait, avant d'en déduire son inexistence. Mais comment peut-il faire ? Comment Thomas Durand pourrait-il prétendre connaître les raisons de Dieu, alors que son intellect est fini et limité ? Il est déraisonnable de penser que les êtres humains puissent avoir accès à ces raisons, si elles existaient, car nous n'avons pas une vision globale et omnisciente des choses.

---

230. Ce qui ne l'empêche pas, dans des circonstances exceptionnelles, de se manifester de manière grandiose en faisant des miracles.



Thomas Durand affirme que Dieu « *pourrait apparaître à chacun d'entre nous sur Terre et éradiquer instantanément l'athéisme* ». Pas sûr qu'une telle apparition puisse convaincre les athées les plus endurcis. Richard Dawkins, par exemple, avait déclaré que, s'il devait être lui-même physiquement témoin du retour de Jésus sur Terre, il le rejetterait, pensant qu'il serait tout simplement victime d'une hallucination ou que quelqu'un lui ferait un tour de magie<sup>231</sup>. De son côté, le scientifique athée Peter Atkins avait expliqué que même si les étoiles se mettaient soudainement à bouger pour écrire dans le ciel « Peter, s'il te plaît, crois en moi. Signé : Dieu », il attribuerait cela à de la folie de sa part<sup>232</sup>. Malheureusement, certains choisissent de s'endurcir au plus haut point et garderont toujours l'esprit fermé. Comme le dit l'Évangile, « *ils ne se laisseront pas persuader quand bien même quelqu'un ressusciterait des morts* » (Lc 16, 31).

On pourrait toutefois arguer que Dieu, s'il le voulait, pourrait éradiquer majoritairement l'athéisme d'un seul coup (en apparaissant personnellement à chaque athée dans sa chambre, par exemple). Pourquoi donc ne le fait-il pas ? Peut-être parce que **le but de Dieu n'est pas d'« éradiquer l'athéisme » en soi, mais d'amener le plus de personnes possible à la vie éternelle**. Or, adhérer à la proposition « Dieu existe » ne suffit pas pour être sauvé. Encore faut-il aimer Dieu de tout son cœur et l'accepter comme maître de sa vie. Il est loin d'être certain qu'en faisant irruption brusquement dans le quotidien des athées, ceux-ci aient spontanément envie de se convertir et d'aimer Dieu par-dessus toute chose. Bien qu'une apparition publique aussi évidente puisse potentiellement éradiquer l'athéisme (ce qui n'est d'ailleurs pas certain, comme on l'a vu avec Dawkins et Atkins), elle n'est clairement pas suffisante pour générer la foi théologique (c'est-à-dire la foi qui sauve) : c'est pour cela que Dieu n'a aucun intérêt à apparaître ainsi quotidiennement. Se manifester dans la discrétion est parfois une méthode bien plus efficace pour entrer dans une relation d'amour avec l'homme. Encore faut-il avoir un cœur ouvert et y être disposé.

## Le problème de l'incroyance raisonnable

Thomas Durand reprend de manière succincte l'argument de John L. Schellenberg en faveur de l'athéisme : « *Si Dieu existait, parfaitement bon et aimant, il serait ouvert à une relation personnelle avec chaque humain, et par conséquent chaque personne raisonnable aurait été amenée à croire en Dieu ; pourtant, on peut trouver des non-croyants raisonnables ; donc Dieu n'existe pas* » (p. 140).

Présenté ainsi, l'argument n'est même pas logiquement valide pour deux raisons. D'abord, la conclusion de l'argument n'est pas « *donc Dieu n'existe pas* », mais plutôt « *il n'existe pas de Dieu pleinement bon et aimant* ». Ensuite, l'affirmation « *chaque personne raisonnable aurait été amenée à croire en Dieu* » ne découle pas logiquement du fait qu'un Dieu bon et aimant se soit montré ouvert à une relation personnelle avec chaque humain. Pour que l'argument soit logiquement valide, il faudrait le reformuler ainsi :

1. Si Dieu existe et qu'il est pleinement bon, alors il devrait vouloir entrer en relation avec tous les êtres humains à un moment donné dans leur vie.
2. Si Dieu veut entrer en relation avec tous les êtres humains à un moment donné dans leur vie, alors chaque personne rationnelle devrait être amenée à croire en lui à un moment de sa vie.

---

231. Dans un entretien avec Peter Boghossian, le 11 octobre 2013 : [https://www.youtube.com/watch?v=2vG\\_8wkwhr0](https://www.youtube.com/watch?v=2vG_8wkwhr0).

232. Voir la vidéo intitulée « Atheist scientist's revealing answer to "could ANYTHING convince you God exists?" » : <https://www.youtube.com/watch?v=dRWIsuELOAc>.

3. Or, il existe des êtres humains rationnels qui ne sont pas amenés à croire en Dieu tout au long de leur vie.
4. Donc il n'existe pas de Dieu pleinement bon.

La faille de l'argument se cache dans la prémisse n° 2, qui oublie la dimension de la *volonté*. En effet, il ne suffit pas d'être « rationnel » pour *vouloir* entrer dans une relation avec Dieu. Il faut aussi *vouloir* l'aimer et remettre sa vie à lui. Oublier cela, c'est tout simplement s'aveugler sur l'extraordinaire résistance dont est capable la volonté humaine jusqu'au rejet de la rationalité. Beaucoup de personnes (même rationnelles) ne veulent tout simplement pas que Dieu existe, puisqu'elles l'assimilent à la figure d'un père autoritaire, voire d'un tyran. Le philosophe athée Thomas Nagel s'était d'ailleurs montré particulièrement honnête en admettant la chose suivante : « *Je parle d'expérience, étant moi-même sujet à cette peur : je souhaite que l'athéisme soit vrai, et je suis mal à l'aise de voir que quelques-unes des personnes les plus intelligentes et mieux informées que je connaisse croient en Dieu. Ce n'est pas seulement que je ne crois pas en Dieu, et que j'espère ne pas me tromper. C'est que j'espère qu'il n'y a pas de Dieu ! Je ne veux pas qu'il y ait un Dieu : je ne veux pas que l'Univers soit comme ça. Mon intuition est d'ailleurs que cette crainte est responsable d'une grande part du scientisme et du réductionnisme de notre temps*<sup>233</sup>. »

Par conséquent, il est faux d'affirmer que le fait que Dieu veuille entrer en relation avec chaque homme implique que toute personne rationnelle devrait être amenée à croire en lui. Pour que la prémisse soit correcte, il faudrait la reformuler ainsi : « Si Dieu veut entrer en relation avec tous les êtres humains à un moment donné dans leur vie, alors chaque personne rationnelle, **bien renseignée et de bonne volonté**, devrait être amenée à croire en Dieu à un moment donné dans sa vie. »

Pour que l'argument soit de nouveau logiquement valide, il faudrait alors réécrire la prémisse n° 3 de la manière suivante : « Or, il existe des êtres humains rationnels, **bien renseignés et de bonne volonté**, qui ne sont pas amenés à croire en Dieu tout au long de leur vie. »

C'est précisément cette prémisse reformulée que nous nions. À notre avis, compte tenu de la force des preuves de l'existence de Dieu et des nombreux miracles éclatants à notre disposition, il n'est pas possible d'être à la fois athée, rationnel, bien renseigné et de bonne foi tout au long de sa vie. Le trilemme suivant nous semble inévitable : une personne qui reste athée tout au long de sa vie est ou bien irrationnelle, ou bien mal informée, ou bien de mauvaise volonté. Il n'y a, à notre avis, pas d'alternative.

## Le problème du mal

Le vingtième chapitre du livre de Thomas Durand est consacré à ce que l'auteur appelle « *l'embarrassante existence du "mal"* ». D'après lui, « *s'il fallait imaginer une preuve de l'inexistence de Dieu, ce serait probablement une longue tradition de violences, de torture, de massacres, de saccages, de destruction, de lavage de cerveau par des institutions organisées pour saisir et conserver le pouvoir sur une population entretenue dans l'ignorance et la peur, tout cela perpétré au nom d'une entité bienveillante. Un crime impardonnable de Dieu serait d'exister sans empêcher tant d'horreur* » (p. 336).

---

233. Thomas Nagel, *The Last Word*, Oxford University Press, 1997, p. 130-131.

Thomas Durand soutient que l'existence du mal est l'une des objections les plus fortes à l'existence de Dieu. Nous ne pouvons pas lui donner tort sur ce point. Il est vrai que de nombreuses personnes ne croient pas en Dieu à cause de la souffrance sur terre. Elles ne peuvent concevoir qu'un Dieu omniscient, omnipotent et pleinement bon puisse laisser advenir le mal. Le zététicien affirme par exemple : « *Si Dieu est tout-puissant, et que par définition "Dieu est amour", un paradoxe bien encombrant nous saute aux yeux : **absolument rien ne pourrait empêcher une telle entité d'éradiquer le mal, au moins les versions totalement gratuites de celui-ci*** » (p. 169).

Le problème logique du mal se présente traditionnellement ainsi :

1. Si Dieu existe, alors il est omniscient, omnipotent et amour.
2. Si Dieu est omnipotent, alors il a le pouvoir d'éliminer tout le mal.
3. Si Dieu est omniscient, alors il sait si un certain mal existe.
4. Si Dieu est amour, alors il désire éliminer tout le mal.
5. Or, le mal existe.
6. Si le mal existe, soit Dieu n'a pas le pouvoir de l'éliminer, soit il ne sait pas si le mal existe, soit il ne désire pas l'éliminer.
7. Donc Dieu n'existe pas.

L'argument est logiquement valide. Il reste à savoir si les prémisses sont vraies. L'objet de cet argument n'est pas en soi de démontrer l'inexistence de Dieu, mais de tenter de montrer que les trois attributs divins cités (omniscience, omnipotence, bonté parfaite) sont incompatibles. Après tout, il se pourrait très bien que Dieu existe mais qu'il ne soit pas tout-puissant. Le théisme n'en serait pas réfuté pour autant. En revanche, comme la conception monothéiste traditionnelle de Dieu affirme ces trois attributs, la plupart des théistes (les chrétiens y compris) sont enclins à accepter la prémisse n° 1. Voyons les autres.

La n° 3 semble incontestable, car il s'agit tout simplement de la définition de l'omniscience. La n° 5 ne semble pas non plus contestable. Qui pourrait affirmer que le mal n'existe pas ? Personne de raisonnable ne prendrait cette thèse au sérieux. La n° 6 est vraie également. Les prémisses qui posent problème sont la n° 2 et la n° 4.

En toute rigueur, il est vrai qu'un Dieu tout-puissant aurait le pouvoir d'éliminer tout le mal possible. Mais pour cela, il devrait nous retirer notre libre arbitre (ce qui éviterait ainsi les atrocités telles que la guerre, le viol, la pédophilie, etc.) : il ferait alors de nous des robots. Dieu est face à un dilemme : soit il choisit de créer des êtres libres tout en sachant que les conséquences potentielles d'un libre arbitre mal utilisé peuvent être dévastatrices, soit il choisit carrément de retirer à l'homme son libre arbitre et de créer des marionnettes. Après tout, Dieu aurait aussi pu créer un monde ne contenant qu'un électron et il n'y aurait pas de mal, mais quel intérêt ? À partir du moment où l'on considère que donner le libre arbitre à l'homme est un bien en soi, on est contraint d'affirmer que Dieu ne peut pas empêcher tous les maux de ce monde (ce qui ne contredit en rien le concept d'omnipotence car, rappelons-le, l'omnipotence consiste à pouvoir faire tout ce qui est logiquement possible). En l'occurrence, Dieu ne peut pas empêcher un criminel de faire librement le mal sans qu'il y ait de contradiction logique tout simplement, **parce qu'il est impossible de forcer quelqu'un à faire quelque**

**chose librement**<sup>234</sup>. Ainsi, il est impossible que Dieu nous accorde un libre arbitre tout en nous forçant à l'utiliser correctement.

Thomas Durand pourra sans doute objecter (avec raison) que la défense théiste ne peut pas tout justifier grâce au libre arbitre. Un petit enfant atteint d'un cancer, un tsunami qui détruit une ville entière et fait des milliers de morts n'ont rien à voir avec le libre arbitre. Traditionnellement, les théistes répondent que Dieu ne veut pas le mal en soi, mais qu'il peut le permettre s'il peut en tirer un plus grand bien. C'est donc la prémisse n° 4 de l'argument ci-dessus que nous contestons : un Dieu amour peut tout à fait laisser le mal advenir s'il peut en tirer un plus grand bien.

Mais quel plus grand bien ? Les réponses ne sont pas toujours faciles. S'il est facile de concevoir le bien qu'un père aimant puisse obtenir en laissant son fils se brûler en mettant la main sur une bougie pour lui apprendre que le feu est quelque chose de dangereux, il n'est pas facile d'imaginer le bien plus grand que Dieu pourrait tirer d'autres maux (telles les maladies, les catastrophes naturelles, etc).

Thomas Durand le fait remarquer en se fondant sur William Rowe : « *On peut observer autour de nous dans la nature de la souffrance inutile et complètement indépendante de toute activité humaine. Les maladies dégénératives qui détruisent lentement le corps des animaux, les parasites qui les infestent, les prédateurs qui les dévorent les vivants, [...] sont autant de cas où la nature produit une souffrance que rien ne saurait justifier. [...] On ne peut pas logiquement concevoir qu'une entité omnipotente et bienveillante soit incapable d'assumer un "bien supérieur" sans empêcher dans le même temps cette incommensurable somme de souffrances. Il y a une incompatibilité irréconciliable entre le concept de Dieu tel que défini dans le cadre du théisme et la réalité des tourments et supplices inutiles des humains et des autres animaux* » (p. 180-181).

Le zététicien semble arguer la chose suivante :

1. Si un Dieu d'amour et tout-puissant existe, alors il ne peut pas permettre un mal injustifié (autrement dit, sans qu'il en ressorte un plus grand bien).
2. Or, il existe des maux injustifiés (qui ne permettent aucun plus grand bien).
3. Donc un Dieu amour et tout-puissant n'existe pas (par les n° 1 et 2).

Le problème ici réside dans la prémisse n° 2. On ne peut pas savoir si tel ou tel mal est justifié ou non, car notre vision des choses est très restreinte. Qui peut prétendre que Dieu n'a aucune justification morale à laisser advenir la présence d'un cancer chez quelqu'un ? N'oublions pas que c'est Thomas Durand qui a la charge de la preuve ici, étant donné qu'il prétend donner une démonstration de l'inexistence d'un Dieu amour, omniscient et omnipotent. C'est donc à lui de trouver une contradiction logique entre ces trois attributs. Mais comment Thomas Durand pourrait-il démontrer que Dieu ne peut, en aucune manière, avoir une raison suffisante de permettre un mal X ? Comment pourrait-il démontrer que, en principe, il ne peut pas en ressortir un plus grand bien ? L'intellect humain atteint ici ses limites. On ne peut pas passer de la prémisse « ce mal ne me **semble** avoir aucune justification » à « il est impossible que Dieu puisse tirer un plus grand bien de ce mal en question ». En toute rigueur, pour réfuter l'argument, il nous suffit seulement d'affirmer qu'il est *possible* que Dieu ait une raison moralement suffisante de permettre un mal X, quel que soit X, même si nous ne sommes pas

---

234. Comme le fait remarquer William Lane Craig, si l'incroyant insiste sur le fait qu'un être omnipotent peut faire ce qui est logiquement impossible, alors le problème du mal disparaît immédiatement, car un Dieu amour pourrait tout à fait créer un monde avec de la souffrance, même si cela est impossible ! (Voir *On Guard*, David C Cook, 2010, p. 155.)

directement conscients de cette raison. C'est la réponse du « théisme sceptique<sup>235</sup> ». Bien que cette réponse ne soit pas satisfaisante émotionnellement, elle suffit en elle-même à réfuter le problème du mal intellectuellement et à conclure qu'il n'y a aucune contradiction logique avec l'existence d'un Dieu bienveillant.

En revanche, pour y voir plus clair sur ces fameux « plus grands biens », il est parfois utile de proposer quelques théodicées, c'est-à-dire des raisons concrètes qu'aurait Dieu pour permettre tel ou tel mal.

Le philosophe Richard Swinburne propose une réponse intéressante à cet égard. Selon lui, le mal naturel est nécessaire pour rendre le mal moral possible. Par exemple, vous devez pouvoir observer les effets dévastateurs de la souffrance (mal naturel) avant de pouvoir l'infliger à autrui en toute connaissance de cause (mal moral). Sans les maux naturels tels que les maladies et les accidents, notre capacité à réaliser des choix libres significatifs serait grandement diminuée, car l'existence de **ces maux naturels nous donne la connaissance requise pour poser ces choix**<sup>236</sup>.

Un chrétien pourrait aussi répondre au problème de la souffrance en se fondant sur les données de la Révélation. Il ne faut pas oublier que, **d'un point de vue chrétien, la souffrance a un caractère rédempteur, en tant qu'elle façonne un cœur humble et dispose l'homme au salut**. C'est souvent dans la souffrance que nous nous tournons vers Dieu et que nous prions. Par exemple, lorsqu'un homme, qui s'était éloigné de la foi depuis son enfance, apprend soudainement qu'il souffre d'un cancer en phase terminale, il peut en venir à se poser les questions existentielles, sachant que la mort approche, et ainsi se tourner de nouveau vers Dieu. Le plus grand bien que Dieu aura tiré de ce mal (non voulu mais permis), c'est la relation de prière restaurée, l'humilité du cœur et le salut éternel qui s'ensuivra.

On peut imaginer d'autres exemples. Lorsqu'on apprend que son enfant a un cancer ou une maladie grave, à travers cette souffrance peut ressortir un esprit d'unité familiale restaurée. C'est parfois dans l'épreuve que nos vertus humaines peuvent se déployer au maximum et se transformer en héroïsme. Et Dieu peut considérer que cette unité, cette générosité dans le soutien et ces prières contribuent grandement à la sanctification de chacun, ce qui contrebalance de loin le mal initial. Ainsi, **le mal naturel peut nous donner l'opportunité de réaliser des actions particulièrement louables et de développer en nous des vertus comme le courage, la compassion, voire l'héroïsme. Dans un monde où Dieu empêcherait toute forme de mal naturel, de telles vertus seraient inexistantes**. En effet, il ne peut pas y avoir de courage ou d'héroïsme sans danger et il ne peut pas y avoir de compassion sans souffrance.

Nous sommes bien conscients que toutes ces réponses intellectuelles du « plus grand bien » sont insupportables à entendre lorsqu'on vit soi-même la souffrance. Quand on traverse ce genre d'épreuve dans une période très difficile, les arguments philosophiques deviennent inaudibles. On souhaite écartier Dieu au maximum, on le rejette, en lui faisant porter la responsabilité de notre douleur. À ce stade émotionnel compréhensible, il est important de faire revenir la raison et de se rappeler que les démonstrations de l'existence de Dieu que nous avons établies précédemment, elles, tiennent toujours, indépendamment de l'existence du mal. Il faut donc affirmer deux choses simultanément : Dieu existe (les preuves que nous avons apportées précédemment sont solides), mais il existe un mal difficile à comprendre qui nous semble parfois injustifiable et qui nous met en colère. Toutefois, nous

---

235. <https://plato.stanford.edu/entries/skeptical-theism/>.

236. Richard Swinburne, *The Existence of God*, seconde édition, 2004, p. 245.

devons nous rappeler rationnellement que ce n'est pas parce que nous ne voyons pas – ou que nous ne parvenons pas à concevoir – la raison pour laquelle Dieu permet un mal qu'il n'en a pas<sup>237</sup>. Notre vision est trop limitée pour prétendre pouvoir trancher la question. Ici, la raison humaine arrive à ses limites et nous devons humblement le reconnaître.

### Les démons, une réponse au problème du mal ?

Une autre piste pour expliquer l'existence du mal naturel sur terre nous vient directement de la Révélation chrétienne. Si le christianisme est vrai, alors nous vivons dans un monde déchu depuis la chute des anges au tout début de la création. Le christianisme affirme en effet que les anges ont coopéré à l'œuvre créatrice de Dieu *ex nihilo* dans l'arrangement de la matière. Le mal naturel peut s'expliquer par le fait qu'une partie des anges révoltés (qu'on appelle les démons) ont semé le trouble et le chaos dans les lois de la nature dès le commencement. Toutes les déficiences qu'on retrouve dans la nature (maladies, irrégularités, etc.) sont le fruit de leurs actes de rébellion libre contre Dieu, qui ne peut empêcher ces maux sans violer le libre arbitre de ses créatures. Ce serait une impossibilité logique.

Thomas Durand répond à cette hypothèse de la manière suivante : « *Pour répondre au paradoxe d'un Dieu bon qui laisse se perpétrer des atrocités frappant les animaux doués de sensibilité mais incapables de pécher, la parade d'Alexis Masson était : les démons. Ces êtres surnaturels dévolus au mal seraient les véritables causes de tous les malheurs qui ne viennent pas de nous. Et si ces démons existent, c'est toujours pour la même raison : Dieu les a créés par amour, un amour si fort qu'en dépit des conséquences, il ne pouvait pas les condamner à la non-existence [...]. Bien sûr, il reste à voir ce qui innocenterait le Dieu qui sait tout d'avoir créé Satan en n'ignorant pas ce que cela allait provoquer* » (p. 176 et 170).

L'objection de Thomas Durand consiste à soutenir qu'un Dieu d'amour, omniscient et omnipotent n'aurait jamais dû créer Satan, puisqu'il savait à l'avance tout le mal qui allait en découler. Dieu serait donc en quelque sorte « responsable » de la chute de Satan, des autres démons et du mal qu'ils ont engendré par la suite. Mais l'objection n'est pas solide. En effet, bien que Dieu soit responsable de l'existence de ses créatures, il n'est pas responsable de *leurs mauvaises actions* (qui sont réalisées en toute liberté). De même, les parents ne sont pas coupables du mal commis par leurs enfants, bien qu'ils soient responsables de leur existence.

À ce stade, un objecteur de bonne foi pourrait nous répondre ceci : certes, les parents ne sont pas responsables du mal commis par leurs enfants, notamment **parce qu'ils ne savaient pas** que leurs enfants allaient commettre ce mal avant de les avoir conçus. S'ils avaient été au courant, ils auraient dû refuser de procréer. Or, Dieu connaissait déjà toutes les futures actions de Satan et des anges déchus avant de les avoir créés. Il aurait donc dû s'abstenir de les créer.

Nous répondrons à cette objection que Dieu savait évidemment de toute éternité que Satan et d'autres anges allaient chuter, s'il les créait. Mais il savait aussi que, malgré la rébellion des anges, un plus grand bien allait triompher du mal et que sa miséricorde pourrait alors se déployer. En effet, ce n'est qu'à partir du moment où l'on a connu le péché que la grâce peut surabonder à travers le pardon de Dieu. **Sans la chute des anges, il n'y aurait pas de voie alternative possible à suivre pour l'homme, donc pas de péché et pas de rédemption possible.** Le plus grand bien que Dieu tire de la chute des anges,

---

237. Voir Frédéric Guillaud, *Catholix reloaded*, Cerf, 2015, p. 50.

c'est donc précisément la possibilité de pardonner aux hommes qui ont temporairement décidé de suivre ces démons dans le péché. Il n'est donc pas absurde de la part de Dieu d'avoir choisi de créer les anges, même s'il savait à l'avance que certains d'entre eux allaient librement se rebeller contre lui et générer le mal naturel.

## Conclusion

En définitive, Thomas Durand n'a pas réussi à démontrer que l'existence de Dieu et du mal étaient logiquement incompatibles. Il n'a pas réussi à montrer qu'en principe, Dieu pourrait ne pas avoir une bonne raison de permettre le mal ou qu'il soit impossible d'en tirer un plus grand bien.

Nous avons au contraire apporté quelques suggestions pour justifier l'existence du mal sur terre. Nous n'affirmons pas que ces propositions sont 100 % correctes, car seul Dieu connaît les réponses définitives. Il s'agit simplement de quelques pistes de réflexions qui relèvent, par la force des choses, de la théologie plus que de la philosophie. En revanche, nous avons bel et bien montré qu'il n'était pas possible de soutenir que l'existence de Dieu et du mal étaient logiquement incompatibles.

Cette conclusion fait d'ailleurs l'objet d'un consensus au niveau académique aujourd'hui. Les athées comme les théistes reconnaissent que le problème logique du mal est révolu.

## Le problème du libre arbitre au paradis

Thomas Durand expose un dilemme sur le libre arbitre au paradis : « *Et là se pose la question du libre arbitre. [...] Si les occupants du paradis conservent leur libre arbitre, alors le paradis est un monde où des êtres doués de conscience, de volonté, de sensation peuvent agir librement tout en étant à tout jamais délivrés du mal. Et si tel est le cas, plus personne ne saurait affirmer que Dieu ne pouvait pas créer la Terre avec ces propriétés. On peut objecter que la liberté n'est pas une fin en soi, mais simplement un moyen par lequel le créateur obtiendrait un bien incommensurable. Mais alors le libre arbitre ne peut plus justifier le monde que nous avons sous les yeux puisque Dieu aurait pu faire sans* » (p. 179).

Ici, le zététicien semble objecter que, puisqu'il est possible d'avoir des créatures libres qui ne pèchent jamais au paradis, alors Dieu aurait pu créer des créatures libres qui ne pèchent jamais **dès maintenant** sur cette Terre.

Cette question est complexe. Pour y répondre, nous devons d'abord traiter d'une question préliminaire : **garderons-nous notre libre arbitre au paradis ? Si oui, pourra-t-on pécher ?** Certains théologiens affirment que nous perdons notre libre arbitre au ciel. Selon eux, notre volonté est *fixée* après la mort par notre choix libre et définitif en pleine connaissance de cause. Il n'y a pas de « retour en arrière » possible en raison de cette lucidité plénière, donc plus aucune possibilité de pécher. D'autres théologiens estiment que nous aurons effectivement un libre arbitre au paradis (car l'amour présuppose le libre arbitre). En revanche, ils soutiennent que **personne ne choisira de pécher en pratique**. Il nous semble que leur position est bien fondée. En effet, les motifs de nos péchés sur terre s'articulent autour de trois raisons principales : 1) le sexe ; 2) l'argent ; 3) le pouvoir. Or, il n'y aura plus cela au ciel ! Nous n'aurons plus aucun *motif* de péché, ni aucune tentation une fois que nous contemplerons Dieu face à face<sup>238</sup>. Nous péchons aujourd'hui parce que nous mettons tout en œuvre

---

238. En théologie chrétienne, la contemplation de Dieu face à face s'appelle la « vision béatifique ».

pour combler vainement nos désirs. Or, au paradis, le désir humain sera parfaitement comblé par Dieu. Il n'y aura donc plus aucune raison de pécher, d'autant plus que nous aurons eu connaissance des conséquences dévastatrices du péché sur notre âme. Par conséquent, nous garderons notre libre arbitre, mais personne ne choisira de pécher en pratique.

Thomas Durand émet alors une deuxième question tout aussi importante. **Si avoir un libre arbitre sans commettre de péché est possible au paradis, alors pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé des créatures libres qui ne pécheraient jamais, dès maintenant sur cette terre ?** Ici, nous pouvons répondre que, sans le péché, **il n'y aurait plus la possibilité de connaître le bien immense qu'est la rédemption.** « *Heureuse faute qui nous a valu un tel et si grand Rédempteur* », dit l'*Exultet*, chant de triomphe de l'Église à Pâques. La manifestation de l'amour divin est d'autant plus grandiose qu'elle est **réparatrice**. Il ne peut y avoir de rédemption s'il n'y a pas eu de péché. Par conséquent, si Dieu avait créé le paradis tout de suite (ou un monde comme le nôtre sans la possibilité du péché), il nous aurait privés d'un grand bien : l'accès à la connaissance de sa miséricorde infinie.

Thomas Durand nous pose alors une dernière question : « *Si un être parfait n'est pas en mesure de choisir de créer un univers dans lequel chacun choisirait toujours, librement, de faire le bien, alors comment se pourrait-il qu'un être parfait soit en mesure de choisir de créer un paradis dans lequel chacun choisirait toujours, librement, de faire le bien ?* » (p. 179).

Comment Dieu peut-il s'assurer que tous ceux qui entrent au paradis feront toujours librement le bien ? Eh bien, tout simplement parce qu'il connaît à l'avance nos futures actions et sait comment nous agirons librement à l'avenir. Avec cette connaissance éternelle qu'il a de chacun de nous, Dieu permet à certains d'accéder au paradis, à d'autres non. Il s'assure que tous ceux qui entrent dans son Royaume, bien que libres de pécher **en théorie**, ne choisiront jamais de le faire **en pratique**. Étant donné que Dieu sait comment nous allons faire usage de notre libre arbitre dans le futur, il peut s'assurer que tous ceux qu'il laisse entrer au ciel n'utiliseront jamais leur libre arbitre pour pécher.

Ici, Thomas Durand pourrait sans doute objecter : « Mais alors, pourquoi Dieu ne crée-t-il pas **dès maintenant** uniquement les hommes dont il sait à l'avance qu'ils utiliseront toujours leur libre arbitre pour faire le bien ? » Après tout, si Dieu peut s'assurer que tous ceux qui entrent au paradis n'utiliseront jamais leur libre arbitre pour pécher, alors pourquoi ne pourrait-il pas choisir de créer uniquement les êtres humains dont il sait à l'avance qu'ils ne pécheront jamais sur cette terre ? Nous répondrons qu'il n'est peut-être pas métaphysiquement possible de créer un monde dans lequel tout le monde choisit librement de faire le bien **sans avoir jamais connu l'expérience du péché.**

Que les personnes au paradis ne pèchent plus jamais est peut-être dû au fait qu'elles ont déjà fait l'expérience des effets dévastateurs du péché. En conséquence, elles ne seront plus jamais tentées de recommencer une fois arrivées dans la contemplation éternelle de Dieu. Au contraire, il est tout à fait possible que, dans n'importe quel monde où personne n'a jamais connu les effets dévastateurs du péché, certains finiront par pécher *de fait*.

Ajoutons aussi que, même s'il était possible que Dieu crée un monde dans lequel tout le monde choisit librement de faire le bien sans avoir connu l'expérience du péché (chose que nous contestons), ce monde serait privé de la possibilité de la rédemption et priverait les êtres humains de l'accès à la connaissance de la miséricorde infinie de Dieu (car la miséricorde présuppose le péché).



## IV. Critique de la religion (et autres sujets divers)

Dans cette quatrième partie, nous analyserons les critiques virulentes de Thomas Durand à l'égard de la religion chrétienne.

### Ignorance factuelle en matière théologique

Dans sa critique de la religion, notre zététicien démontre bien souvent son ignorance en matière théologique et son incapacité à maîtriser les concepts de base. On le voit dans son incompréhension des concepts d'hérésie et d'excommunication : « *Beaucoup estiment que c'est une hérésie de réduire Dieu à une hypothèse que la science pourrait valider* » (p. 303).

Thomas Durand ne sait manifestement pas ce qu'est une hérésie. Il emploie des mots dont il ne connaît pas la signification. Une hérésie est la négation intentionnelle et pleinement consciente d'une vérité divinement révélée après la réception du baptême<sup>239</sup>. Pour le dire simplement, cela consiste à nier un dogme (c'est-à-dire une vérité définitive sur la foi ou les mœurs qui a été divinement révélée par Dieu dans l'Écriture ou dans la Tradition apostolique). Or, personne ne soutient que « *réduire Dieu à une hypothèse scientifique* » revient à nier un dogme. L'affirmation du zététicien est donc totalement à côté de la plaque.

Thomas Durand rapporte aussi l'histoire d'une petite Brésilienne de 9 ans emmenée par sa mère pour se faire avorter suite à un viol de son beau-père : « *L'archevêque de Recife, M<sup>gr</sup> José Cardoso Sobrinho, réagit en excommuniant la petite fille, sa maman et le personnel médical impliqué dans l'histoire* » (p. 323). Il démontre ici son ignorance complète en matière de droit canonique, en confondant l'excommunication *ferendae sententiae* et l'excommunication *latae sententiae*<sup>240</sup>. Dans le cas évoqué, l'évêque n'a excommunié personne de sa propre initiative. Il a simplement rappelé que la mère et le corps médical s'étaient excommuniés eux-mêmes en pratiquant cet acte, comme le dispose le canon 1398 du code de droit canonique<sup>241</sup>. D'ailleurs, contrairement à ce que prétend Thomas Durand, **la petite fille n'a pas été excommuniée**, puisque les peines canoniques, d'après le code, ne concernent que les baptisés âgés de plus de 16 ans. Pour qu'une excommunication *latae sententiae* ait effectivement lieu, le droit canon précise que toute une série d'autres conditions doivent être réunies. La personne ne doit pas avoir agi sous l'effet de la pression, devait avoir 16 ans accomplis et connaissance de la peine au moment des faits<sup>242</sup>, etc. Thomas Durand ferait mieux de se renseigner au lieu de raconter n'importe quoi.

---

239. Code de droit canonique 751 : « *On appelle hérésie la négation obstinée, après la réception du baptême, d'une vérité qui doit être crue de foi divine et catholique, ou le doute obstiné sur cette vérité.* »

240. On distingue deux types d'excommunication (Can. 1314) : *ferendae sententiae* est l'excommunication qui doit avoir été déclarée par une décision judiciaire ou administrative ; *latae sententiae* désigne l'excommunication « *encourue par le fait même de la commission du délit* » (le droit canonique prévoit explicitement ces cas).

241. « *Qui procure un avortement, si l'effet s'en suit, encourt l'excommunication latae sententiae* » (Can. 1398). L'encyclique *Evangelium vitae* précise : « **L'excommunication frappe tous ceux qui commettent ce crime en connaissant la peine encourue, y compris donc aussi les complices sans lesquels sa réalisation n'aurait pas été possible** : par la confirmation de cette sanction, l'Église désigne ce crime comme un des plus graves et des plus dangereux, poussant ainsi ceux qui le commettent à retrouver rapidement le chemin de la conversion. En effet, dans l'Église, la peine de l'excommunication a pour but de rendre pleinement conscient de la gravité d'un péché particulier et de favoriser donc une conversion et une pénitence adéquates » (§ 70-71).

242. Can. 1323 : « *N'est punissable d'aucune peine la personne qui, lorsqu'elle a violé une loi ou un précepte* : 1. *n'avait pas encore seize ans accomplis* ; 2. *ignorait, sans faute de sa part, qu'elle violait une loi ou un précepte* ; quant à l'inadvertance

## Un raisonnement circulaire sur la vérité des Écritures ?

En plus de ces erreurs factuelles de base (sur les notions d'hérésie et d'excommunication), Thomas Durand émet aussi une immense attaque d'homme de paille à l'encontre des Écritures : « *Ils [les croyants] infèrent que les textes sont entièrement vrais et que **Dieu existe puisque les Écritures le disent**. Voilà ce qu'est la "preuve par les Écritures" » (p. 159).*

Mais quel théiste a déjà soutenu un argument aussi mauvais ? Nous mettons Thomas Durand au défi de nous trouver un seul savant religieux qui a déjà osé donner l'argument « Dieu existe parce que les Écritures le disent ». Un argument aussi désastreux n'a jamais été défendu au niveau académique, car il est purement circulaire<sup>243</sup>. Si c'est cela que Thomas Durand appelle la « *preuve par les Écritures* », alors oui, elle est nullissime. C'est précisément pour cela que personne ne la défend.

Ce que nous défendons, en revanche, c'est qu'il est possible de démontrer que les écrits du Nouveau Testament sont des textes historiques fiables qui nous apportent des informations précieuses sur la vie de Jésus et son ministère. Grâce à eux, nous pouvons établir un bon nombre de faits historiques dont nous pensons que la meilleure hypothèse explicative est la vérité du christianisme.

Par exemple, il est possible d'établir d'un point de vue purement historique que Jésus a prétendu être Dieu, qu'il est mort sur la croix, qu'il a été enterré, que son tombeau a été retrouvé vide trois jours plus tard, que de nombreuses personnes aux profils psychologiques variés ont dit voir Jésus ressuscité en chair et en os, et qu'elles ont été prêtes à mourir martyres pour cela. Nous pensons que la meilleure hypothèse explicative de ces faits historiques est que Jésus est vraiment celui qu'il prétendait être et qu'il est ressuscité<sup>244</sup>. Une fois que l'on a admis cela, alors nous devons nécessairement conclure que tout ce que Jésus a enseigné est vrai et que l'Esprit Saint a bel et bien été envoyé aux apôtres et aux rédacteurs de la Bible pour qu'ils nous transmettent la révélation divine de manière adéquate. Ce n'est qu'à partir de là que nous déduisons que les Écritures disent vrai. Il n'y a aucun raisonnement circulaire dans cette démarche.

## Une Révélation tardive ?

Thomas Durand se lance ensuite dans une critique des religions abrahamiques. Selon lui, la révélation divine serait arrivée trop tardivement dans l'histoire et Dieu aurait abandonné l'espèce humaine pendant « *une durée d'approximativement cent quatre-vingt-quinze mille ans. Ce long abandon, ces interminables ténèbres, pourquoi Dieu les aurait-il infligés aux humains ? Ce que les monothéismes actuels nous demandent de croire, c'est que, **pendant tout ce temps, Dieu est resté caché et a laissé***

---

*et l'erreur, elles sont équiparées à l'ignorance ; 3. a agi sous la contrainte d'une violence physique ou à la suite d'une circonstance fortuite qu'elle n'a pas pu prévoir, ou bien, si elle l'a prévue, à laquelle elle n'a pas pu s'opposer ; 4. a agi forcée par une crainte grave, même si elle ne l'était que relativement, ou bien poussée par la nécessité, ou pour éviter un grave inconvénient, à moins cependant que l'acte ne soit intrinsèquement mauvais ou qu'il ne porte préjudice aux âmes ; 5. a agi en état de légitime défense contre un agresseur qui l'attaquait injustement, elle-même ou une autre personne, tout en gardant la modération requise ; 6. était privée de l'usage de la raison, restant sauves les dispositions des cann. 1324, § 1, n. 2, et 1325 ; 7. a cru que se présentait une des circonstances prévues aux nn. 4 ou 5. »*

243. La vérité des Écritures présuppose l'existence de Dieu ; il est donc impossible de montrer l'existence de Dieu en disant « c'est écrit dans la Bible ».

244. Voir notre analyse rationnelle de ces faits dans *Soyez rationnel, devenez catholique !*, Marie de Nazareth, 2022, p. 138-226.

*l'humanité [...]. Et puis, soudainement, le créateur des centaines de milliards de galaxies de l'univers visible choisit de se révéler en personne à quelques spécimens, essentiellement des mâles, et exclusivement dans une petite région du Moyen-Orient qui ne brillait pas spécialement pour ses accomplissements ou une quelconque compétence à recevoir et partager le verbe d'une telle entité » (p. 160).*

*« Attendre neuf milliards d'années après le Big Bang, puis modeler la Terre dans un endroit quelconque d'une immensité astronomique abandonnée à l'entropie destructrice. Faire apparaître la vie, péniblement, dans un environnement hostile bombardé par les astéroïdes et par les radiations cosmiques [...]. Attendre durant cinq épisodes d'extinction massive, véritables apocalypses avant l'heure, horreurs sans nom vécues par des lignées d'espèces sensibles, parfois intelligentes mais livrées au néant. Attendre que quasiment toutes les espèces qui ont vu le jour soient effacées à jamais sans espoir de retour. Et puis, après ce gâchis immense et insensé, quand un primate moins poilu que les autres s'installe, développe le langage, des cultures et colonise le monde... Eh bien attendre dix mille générations de plus dans la misère et l'effroi, la sauvagerie et l'ignorance. Et enfin, au terme d'une attente injustifiée, daigner s'adresser à eux... sans rien leur révéler sur l'histoire sensationnelle dont ils sont issus, sans rien leur expliquer des règles qui régissent la matière et l'énergie, mais en insistant sur les modalités licites ou illicites de leur sexualité, de leur façon de se vêtir ou de leur régime alimentaire, sous peine de grosse punition » (p. 163-164).*

Belle tirade. Il faut reconnaître que Thomas Durand a le sens de la rhétorique. Reconnaissons-lui au moins ce talent. Qu'en est-il du fond argumentatif ici ? Le zététicien se plaint du fait que Dieu ait mis tant de temps à se révéler à l'homme. Que dire de cette accusation ?

En premier lieu, il faut admettre que, d'une façon inattendue, Thomas Durand pose très bien le problème de la Révélation. En effet, dès lors que Dieu conçoit une créature capable de comprendre qu'elle est créée, donc amenée à s'interroger sur le projet de son créateur, ne doit-on pas s'attendre à ce qu'il prenne l'initiative, à un certain moment de son histoire, de répondre aux questions que cette créature ne peut résoudre par elle-même ?

Venons-en donc au fait.

D'abord, il faut rappeler que Dieu n'est pas préoccupé par l'efficacité. En effet, **l'efficacité n'est importante que pour quelqu'un avec des ressources limitées**. Or, Dieu est illimité dans le temps et n'avait donc pas besoin de créer le monde ou de se révéler rapidement.

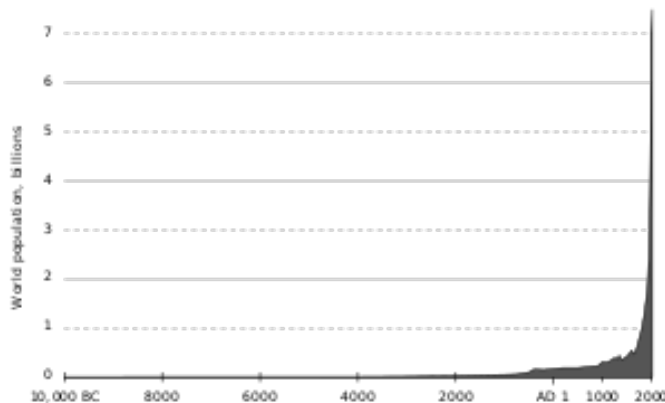
Ensuite, **pour que la Révélation puisse perdurer à travers les siècles, il fallait que l'homme soit en mesure de maîtriser l'écriture et la transmission orale fiable**. C'est pourquoi il ne convenait pas que Dieu se révèle à l'homme préhistorique qui, n'étant pas doté de l'écriture, n'aurait pas pu transmettre adéquatement la Révélation de génération en génération, de sorte qu'elle soit entièrement préservée jusqu'à aujourd'hui. Les textes de la Bible, en particulier du Nouveau Testament, ont été intégralement préservés<sup>245</sup>.

---

245. Il est possible de reconstituer avec exactitude plus de 99,5 % du texte original. Les 0,5 % restants ne sont que le fruit de quelques variantes non résolues par la critique textuelle moderne.

De plus, il est important de rappeler que **la Révélation chrétienne s'est faite juste avant l'explosion démographique mondiale**. En effet, sur les 110 milliards d'êtres humains ayant vécu sur Terre<sup>246</sup>, l'immense majorité d'entre eux ont vécu entre l'an -1800 et aujourd'hui (voir le graphique ci-dessous). La publication des Nations Unies *The Determinants and Consequences of Population Trends* nous apprend que l'*Homo sapiens* moderne serait apparu il y a environ 50 000 ans avant Jésus-Christ, et que, à l'aube de l'agriculture (environ 8 000 ans avant Jésus-Christ), la population mondiale était d'environ 5 millions. La croissance de la population au cours de ces huit millénaires avant Jésus-Christ, est passée de 5 millions environ à 300 millions en l'an 1 de notre ère<sup>247</sup>. En particulier, la population mondiale a été multipliée par 4 ou 6 entre l'an -2000 et l'an 1, passant de 50 millions à 200-300 millions<sup>248</sup>.

Par conséquent, il semble que le moment de la Révélation au peuple juif a été parfaitement opportun. Dieu s'est révélé pile avant l'explosion exponentielle de la population !



Dieu a ensuite attendu que le peuple d'Israël soit prêt à recevoir le Messie. Il s'est assuré que l'époque dans laquelle il allait s'incarner serait une époque d'alphabétisation pour que la Révélation puisse se transmettre de génération en génération.

Ainsi, contrairement à ce que prétend Thomas Durand, il semble que donner à l'homme la Révélation plénière il y a 2 000 ans fut l'un des choix les plus opportuns possibles (**ni trop tard** par rapport à l'explosion démographique, **ni trop tôt** par rapport à la nécessité d'alphabétisation pour une transmission écrite de la Révélation divine qui puisse perdurer).

## Attaques directes envers le christianisme (remise en cause de la fiabilité historique)

En ce qui concerne la personne du Christ, Thomas Durand reprend une forme de la thèse mythiste en disant que l'existence de Jésus est « *improuvée* »<sup>249</sup>. Il s'en explique en note de bas de page : « *Les*

246. <https://www.prb.org/resources/quel-est-le-nombre-total-de-personnes-ayant-vecu-sur-la-terre/>. D'après cette étude, le nombre approximatif de personnes ayant vécu sur terre jusqu'en 2011 était de 108 milliards. Aujourd'hui (en 2023), il ne nous semble pas exagéré d'estimer ce chiffre à au moins 110 milliards.

247. *Ibid.*

248. <https://www.worldatlas.com/articles/worldwide-population-throughout-human-history.html> : « *In 2,000 BCE, the number of humans reached 50 million.* »

249. « *Selon la version du monothéisme auquel on se réfère, il faut ensuite croire que Dieu est revenu sous les traits d'un philosophe pacifiste inventeur du concept de tourment éternel dans les flammes de l'enfer (dont l'existence historique est improuvée) [...]. Et puis plus rien. Silence radio. On note quelques apparitions mariales ou angéliques, mais du créateur lui-même, on perd toute trace officielle* » (p. 161).

historiens actuels considèrent en majorité qu'un Jésus historique pourrait bien avoir existé, que le nier n'est pas très scientifique, mais **on ignore comment ce Jésus historique est défini** : quels attributs doit-il posséder ? Quand doit-il être né, en quel lieu ? Où doit-il avoir séjourné ? Quels actes doit-il avoir accomplis ou quelles paroles doit-il avoir émises ? Si on n'éclaircit pas au moins un peu tout cela, le fardeau de la définition revient nous hanter et dire "Jésus a existé" est une phrase totalement creuse » (p. 161).

La thèse semi-mythiste que défend Thomas Durand est insoutenable au niveau académique<sup>250</sup>. Les historiens s'accordent presque tous à reconnaître que Jésus a existé et que, même s'ils n'acceptent pas leur message en intégralité, les Évangiles et les lettres de saint Paul nous rapportent un grand nombre d'informations précieuses sur le Jésus historique.

Même l'historien du Nouveau Testament ultra-sceptique Bart Ehrman (assurément peu friand du christianisme) admet que « *les sources les plus anciennes et les meilleures que nous avons sur la vie de Jésus [...] sont les quatre Évangiles du Nouveau Testament. Ceci n'est pas seulement le point de vue des historiens chrétiens ayant une haute opinion du Nouveau Testament et de sa valeur historique. C'est également celui de tous les historiens sérieux de l'Antiquité au sens large, depuis les chrétiens évangéliques les plus convaincus jusqu'aux athées endurcis*<sup>251</sup>. »

Le spécialiste du Nouveau Testament Graham Stanton conclut : « *Aujourd'hui, presque tous les historiens, qu'ils soient chrétiens ou non, acceptent que Jésus a existé et que les Évangiles contiennent beaucoup d'informations valables [...]. Il y a un accord général pour dire que, mis à part peut-être Paul, nous en savons beaucoup plus sur Jésus de Nazareth que n'importe quel chef religieux ou païen du deuxième siècle*<sup>252</sup>. »

Thomas Durand enchaîne avec d'autres accusations infondées : « **La Bible et le Coran ne sont pas des récits historiques fiables. Abraham et Moïse sont des personnages mythologiques. L'Exode, et ses quarante ans d'errance dans le désert, est un épisode fictif. [...] Les vies de Jésus et de Mahomet ont fait l'objet de constantes réécritures pour les besoins politiques de ceux qui tenaient la plume. [...] La confrontation des textes avec le réel ne s'avère pas assez époustouflante pour déclencher à elle seule des conversions en masse ; le succès des religions à travers l'histoire n'est pas le fait d'un dogme assez lumineux pour convaincre par ses seuls mérites, mais de la force militaire, de l'influence politique, de la pression sociale** » (p. 162).

Que d'affirmations sans justification ! Thomas Durand ne donne aucun argument. Il se contente d'émettre des assertions en espérant que son lecteur sera d'accord avec lui. Malheureusement pour lui, ces assertions sont fausses et démontrent qu'il n'a jamais étudié sérieusement le sujet. Réfutons-les une par une.

1. « **La Bible et le Coran ne sont pas des récits historiques fiables. [...] Les vies de Jésus et de Mahomet ont fait l'objet de constantes réécritures pour les besoins politiques de ceux qui tenaient la plume.** »

---

250. Voir les écrits de l'exégète athée Bart Ehrman, *Did Jesus Exist ?*, HarperOne, 2012, pour une défense de l'existence historique de Jésus. Voir aussi John P. Meir, *Un certain Juif : Jésus – Les données de l'histoire*, I, pour le consensus académique sur l'historicité de Jésus.

251. Bart Ehrman, *Truth and Fiction in the Da Vinci Code*, Oxford University Press, 2004, p. 102. Voir [https://www.huffpost.com/entry/did-jesus-exist\\_b\\_1349544](https://www.huffpost.com/entry/did-jesus-exist_b_1349544).

252. Graham Stanton, *The Gospel and Jesus*, Oxford University Press, 2002, p. 145.

Il est parfaitement ridicule de faire ce procès au Coran. En effet, pour qui a fait l'effort de s'y intéresser et de le lire, il est évident que le Coran n'a aucune prétention historique. Il ne raconte pas une histoire : il délivre un enseignement. C'est un peu comme si l'on reprochait au Catéchisme de l'Église catholique de n'être pas un récit historique fiable. Rien de surprenant à cela, car ce n'est tout simplement pas son objet !

En ce qui concerne la Bible, nous répondrons que, contrairement à ce qu'affirme Thomas Durand sans la moindre argumentation, le Nouveau Testament est une collection de documents historiques qui retrace avec précision la vie de Jésus et des chrétiens au I<sup>er</sup> siècle. Nous pouvons démontrer que ces écrits n'ont pas fait l'objet de « *constantes réécritures* », encore moins pour des « *besoins politiques* ». Les historiens sont aujourd'hui unanimes pour dire que l'on peut reconstituer la quasi-totalité du Nouveau Testament et savoir avec précision ce que nous disaient les auteurs originaux, démontrant ainsi que ces textes n'ont pas fait l'objet d'une quelconque réécriture.

D'abord, un petit rappel. Avant d'avoir été mise par écrit, la vie de Jésus fut d'abord racontée et transmise par tradition orale. On oublie parfois un peu vite que, dans les cultures ancestrales, certains étaient spécialisés dans cette technique ardue qu'est la mémorisation des récits, afin de les transmettre de génération en génération. C'est d'ailleurs grâce à cette pratique que nous avons aujourd'hui accès à un grand nombre de traditions anciennes.

Contrairement au téléphone arabe qui met tout en œuvre pour que le message soit dégradé avec le temps, les Anciens, eux, avaient de réelles techniques pour assurer une transmission orale authentique. Les règles de mémorisation et de répétitions multiples étaient maîtrisées et appliquées de manière précise par les experts. Ceux-ci transmettaient leurs enseignements oraux, en les répétant maintes fois, devant des foules, afin que toute la communauté puisse entendre et retenir les choses importantes. Si une personne faisait une erreur en répétant, la communauté entière aurait été susceptible de la corriger. En fait, les techniques des Anciens ressemblaient comme deux gouttes d'eau aux techniques que les acteurs de théâtre d'aujourd'hui utilisent pour mémoriser des pièces entières, sans recours aux notes. On retrouve ces traces de tradition orale à plusieurs reprises dans le Nouveau Testament, dans des petits « credos » faciles à mémoriser<sup>253</sup>. La confiance que les rabbins portaient à la mémorisation était si grande que certains avaient interdit la mise par écrit de la Tradition orale<sup>254</sup>.

Par conséquent, l'idée selon laquelle les Évangiles rapporteraient des légendes ne tient pas la route. Pour qu'une légende apparaisse, il faut que les témoins oculaires (ainsi que leurs enfants et leurs petits-enfants) soient morts depuis longtemps, laissant ainsi assez de temps pour que le compte rendu d'un certain événement soit grandement modifié et qu'il puisse s'inscrire dans l'imaginaire collectif. Les Évangiles et les épîtres ont été écrits beaucoup trop tôt pour que cela se produise. Les experts estiment que la fiabilité de la Tradition orale peut durer près de deux cents ans<sup>255</sup>. Les écrits de l'historien grec Hérodote ont permis de démontrer que **même le temps de deux générations est trop court pour que des légendes soient susceptibles d'effacer le message d'origine**<sup>256</sup>. Il n'en demeure pas moins que cette marge est largement suffisante pour préserver les propos authentiques de Jésus,

---

253. Parmi ces credos, on retrouve 1 Co 8, 6 ; 1 Co 15, 3-7 ; Ga 1, 23 ; Rm 1, 3-4 ; Rm 10, 9-10 ; 1 Tm 2, 5-6 ; Ph 2, 6-11 ; Col 1, 10-12.

254. Talmud de Babylone, Temurah 14b.

255. Marlene Ciklamini, « Old Norse Epic and Historical Tradition », *Folklore and Traditional History*, 2018.

256. A. N. Sherwin-White, *Roman Society and Roman Law in the New Testament*, Oxford, 1963, 190.

environ trente ans plus tard (et même en cas de datation tardive pour l'Évangile de Jean, soixante ans après les faits).

Certes, il est vrai que nous ne possédons plus les manuscrits originaux du Nouveau Testament. Cela pourrait inquiéter les personnes non informées en matière de critique textuelle, mais il faut savoir que **cela est tout à fait normal. Nous n'avons accès à aucun manuscrit original des textes de l'Antiquité.** Nous ne possédons pas *la République* de Platon ou *l'Illiade* d'Homère ou *la Guerre des Gaules* de Jules César. Il en va de même pour les œuvres des historiens romains et juifs les plus connus du I<sup>er</sup> siècle. Nous ne détenons pas les manuscrits originaux des *Antiquités juives* de Flavius Josèphe, ni les *Annales* de Tacite, ni les écrits de Suétone, etc.

Ces œuvres ont été écrites sur des papyrus ou sur des peaux d'animaux qui se sont désagrégés avec le temps. Heureusement, **la critique textuelle est tout à fait capable de reconstituer le contenu des documents originaux.** Tant que nous avons assez de copies des manuscrits, nous pouvons les comparer et reconstruire le texte d'origine avec un degré de précision très élevé. Par exemple, même si nous n'avons plus les écrits de Platon, nous pouvons comparer les 250 copies des manuscrits auxquelles nous avons accès, afin de reconstruire le manuscrit original et savoir ce que Platon a vraiment dit.

Pour beaucoup d'œuvres de l'Antiquité, nous ne possédons que **quelques manuscrits, parfois une seule copie de l'original écrit des centaines voire des milliers d'années plus tard !** Cela n'empêche pas les historiens d'étudier sérieusement ces sources et d'en tirer le message original en substance.

Venons-en à présent aux écrits du Nouveau Testament. Il n'est pas exagéré de l'appeler le manuscrit des records ! En effet, il dépasse de loin tous les manuscrits de l'Antiquité en termes d'attestation historique.

\* Nous avons au total plus de 24 000 manuscrits, dont 5 800 en grec, 10 000 en latin et entre 500 et 1 000 en d'autres langues (syriaque, copte, etc.).

\* Parmi les manuscrits grecs, 50 peuvent être datés à 250 années des originaux et 500 datent d'avant l'an 500.

\* La première copie intégrale du Nouveau Testament (codex Vaticanus) remonte aux alentours de l'an 325, c'est-à-dire 250 ans environ après les manuscrits originaux.

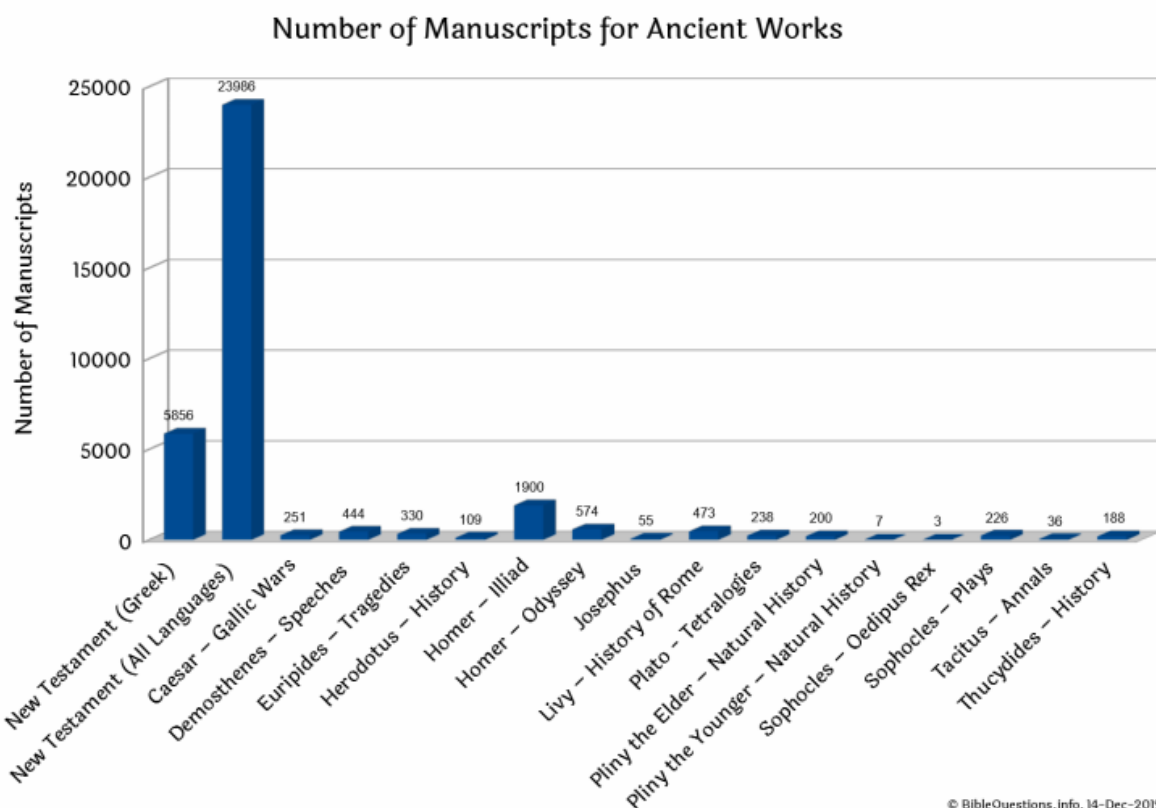
En comparaison, prenons le deuxième manuscrit le mieux attesté de l'Antiquité : *l'Illiade* d'Homère. ***L'Illiade a été écrite huit cents ans avant Jésus-Christ.*** Bien que nous en ayons quelques fragments de son œuvre datant de 400 av. J.-C., le premier manuscrit *complet* de *l'Illiade* date du X<sup>e</sup> siècle ! **Cela fait plus de 1 800 ans d'écart entre l'original et la première copie intégrale !**

De même, les manuscrits les plus anciens de *la Guerre des Gaules* de Jules César datent du **début du X<sup>e</sup> siècle (soit plus de neuf cents ans après la mort de l'auteur).** Au total, il n'existe que 251 copies manuscrites de cet ouvrage et, pourtant, les historiens considèrent *la Guerre des Gaules* comme étant une source historique sérieuse, bien qu'elle soit cent fois moins bien attestée que les manuscrits du Nouveau Testament.

Comme le dit Louis-Marie de Blignières, « *les témoins manuscrits intégraux du Nouveau Testament sont donc à moins de trois cents ans des faits rapportés (et a fortiori de leur rédaction primitive), les*

plus anciens fragments probablement à trente ans<sup>257</sup>. En comparaison : **pour Homère, il faut compter quelque 1 800 ans entre la rédaction et le plus ancien manuscrit intégral connu ; pour Eschyle, 1 500 ans ; pour Tacite, 1 400 ans ; pour Platon, 1 300 ans ; pour Jules César, 1 000 ans ; pour Virgile, 800 ans.** Le nombre des témoins et leur proximité de la première rédaction placent déjà le texte du Nouveau Testament, sous ce rapport, en tête de la littérature de l'Antiquité<sup>258</sup>. »

Nous comprenons alors en quoi le Nouveau Testament est incroyablement mieux attesté que tout autre manuscrit de l'Antiquité. Pour bien faire comprendre cette différence radicale, les historiens J. E. Komoszewski, M. J. Sawyer et D. B. Wallace proposent l'analogie suivante : « Si l'on suppose que le manuscrit moyen fait cinq centimètres d'épaisseur, et si l'on entassait toutes les copies de l'œuvre d'un auteur grec de l'Antiquité, cette pile ferait en moyenne 1,2 mètre, alors que les copies du Nouveau Testament s'élèveraient à 1,6 kilomètre ! Voici ce qu'on appelle un embarras de richesses<sup>259</sup>. » Voyez le résultat par vous-même :



**(Légende)** Comparaison du nombre de manuscrits datant de l'Antiquité avec ceux du Nouveau Testament.

Cette abondance de manuscrits nous permet de les comparer et de nous assurer qu'ils ont été fidèlement transmis jusqu'à nous avec très peu de variantes. Cela signifie qu'ils communiquent de

257. Ici, on comprend que le père de Blignières fait référence au fragment le plus ancien de l'Évangile de Jean retrouvé en 1936 et daté de l'an 125, soit trente ans à peine après l'original !

258. Louis-Marie de Blignières, *Le christianisme est crédible*, éditions Sedes Sapientiae, 2019.

259. J. Ed. Komoszewski, M. J. Sawyer, D. B. Wallace, *Reinventing Jesus: How Contemporary Skeptics Miss the Real Jesus and Misdemeanor Popular Culture*, Kregel Publications, 2006.



manière fiable leur message d'origine et qu'ils ne sont pas un conglomérat de légendes qui s'est construit lentement au fil du temps. S'il y avait un grand nombre d'erreurs de falsifications, cela serait aisément détectable en comparant les manuscrits de régions différentes. Rappelons que les nombreuses copies ont été effectuées par des scribes professionnels, formés et payés pour réaliser minutieusement leur travail. L'idée qu'ils aient pu être eux-mêmes les auteurs de changements pour des raisons idéologiques contredit tout ce que nous savons sur les scribes de l'Antiquité<sup>260</sup>. En effet, copier des manuscrits sacrés était une manière de glorifier Dieu : les scribes considéraient donc leur travail comme une mission sacrée, et mettaient tout en œuvre pour l'exécuter soigneusement.

En plus des scribes de l'Antiquité, nous avons aussi le témoignage des premiers chrétiens (Clément de Rome mort en 96, Ignace d'Antioche qui rédige ses lettres en 107, et Polycarpe de Smyrne en 120). Ils attestent qu'ils connaissent 25 des 27 textes du Nouveau Testament (seuls Jude et la troisième lettre de Jean – des écrits très courts – ne sont pas mentionnés). On dispose d'environ **36 000 citations du Nouveau Testament par les Pères de l'Église**. Par conséquent, même si les manuscrits qu'ils consultaient n'existent plus aujourd'hui, ils demeurent préservés dans leurs écrits. Aussi, l'exégète athée et sceptique Bart Ehrman admet lui-même que les écrits de ces premiers Pères constituent des sources si abondantes qu'ils permettraient à eux seuls de reconstituer quasi intégralement le Nouveau Testament si l'ensemble des 24 000 manuscrits que nous possédons étaient détruits<sup>261</sup>.

## Bilan

En résumé, le Nouveau Testament est le manuscrit historique le plus fiable de toute l'Antiquité. Si les sceptiques tels que Thomas Durand rejettent sa fiabilité historique, alors ils devraient également, pour rester cohérents, rejeter la totalité des textes du monde antique (ce qu'aucun historien ne fait, bien évidemment).

L'historien P. W. Comfort en concluait que le scepticisme exacerbé des athées d'Internet envers le Nouveau Testament était parfaitement infondé et irrationnel, et nous menait à l'impossibilité d'avoir une connaissance historique quelconque du monde antique : « *Le scepticisme à l'égard des textes que nous avons du Nouveau Testament fait sombrer tous les classiques dans l'obscurité, car aucun autre document de l'Antiquité n'est authentifié bibliographiquement autant que ne l'est le Nouveau Testament*<sup>262</sup>. »

2. « **Abraham et Moïse sont des personnages mythologiques. L'Exode, et ses quarante ans d'errance dans le désert, est un épisode fictif.** »

S'agissant d'Abraham, il y a peu de chances que l'on trouve des traces historiques ou archéologiques d'une tribu d'éleveurs nomades qui circulait au Moyen Orient entre l'actuel Irak et la Palestine aux environs de 1 800 av. J.-C. Cela ne signifie pas pour autant que cette tribu n'a pas existé. L'absence de preuves n'est pas suffisante pour conclure qu'il s'agit d'un mythe.

---

260. Voir Ulrich Schmid, « Scribes and Variants – Sociology and Typology », *Textual Variations*, 2008, p. 1-23.

261. Bruce M. Metzger et Bart D. Ehrman, *The Text of the New Testament: Its Transmission, Corruption, and Restoration*, Oxford University Press, 2005, p. 126.

262. P. W. Comfort, *The Text of the Earliest New Testament Greek Manuscripts*, Kregel Publications, 2001, p. 17.

Si certains exégètes modernes remettent en cause le caractère historique de l'Exode, d'autres au contraire le considèrent authentique : la question reste débattue<sup>263</sup>. Un bon nombre d'entre eux estiment que, bien au contraire, l'Exode est bel et bien historique<sup>264</sup>. Mais même si l'Exode était un épisode fictif, cela ne remettrait pas en cause la vérité du christianisme (qui affirme que Jésus est Dieu et qu'il est ressuscité), mais uniquement la doctrine de l'inerrance biblique<sup>265</sup>, ou bien le genre littéraire selon lequel nous devons interpréter cet épisode.

## Conflit entre Science et Religion ?

D'après Thomas Durand, « *le conflit [entre science et religion] existe bel et bien. Il est épistémique : la science explique des phénomènes pour lesquels la religion avait déjà des explications (fausses). Il est politique : la religion a depuis longtemps du pouvoir dans les sphères de l'enseignement et voit parfois d'un très mauvais œil qu'on l'empêche de prêcher dans les cours de science* » (p. 305).

Le zététicien nous recrache ici le mythe populaire de la « thèse du conflit » largement rejetée par les historiens académiques. Il n'y a aucun conflit entre science et religion, puisque les deux n'ont pas le même objet de la connaissance. La science traite de ce qui dépend de phénomènes physiques. Elle ne se prononce pas sur des questions qui la dépassent épistémologiquement (morale, esthétique, métaphysique, esprit, etc.). Au contraire, la religion ne traite pas des questions matérielles. Elle porte un discours spirituel sur le sens de la vie et sur le rapport entre l'homme et Dieu. Elle enseigne ce que l'homme a besoin de savoir pour son salut. Il est donc manifestement impossible que la science et la religion puissent être en conflit, **puisqu'elles n'ont pas le même objet d'étude**.

Par ailleurs, il est fondamental de rappeler que, **d'un point de vue chrétien, la science est aussi l'œuvre de Dieu**. En tant que créateur, Dieu a voulu que l'homme puisse utiliser son intelligence pour comprendre le fonctionnement de sa création. Il ne saurait donc y avoir de contradictions entre la science et la religion.

## L'existence d'Adam et Ève et le péché originel

« *Les croyants éduqués le savent bien : l'histoire d'Adam et Ève est une fable. Les sciences du vivant sont catégoriques : il ne peut pas exister de couple originel à l'espèce humaine, car ce n'est pas ainsi que fonctionne l'évolution. [...] L'histoire du péché originel est un mythe sur lequel il n'est pas raisonnable de faire reposer une réflexion sérieuse sur l'origine de l'humain* » (p. 32).

---

263. Voir le livre de débats entre historiens *Five Views on the Exodus : Historicity, Chronology, and Theological Implications*, ainsi que le documentaire passionnant et très bien sourcé intitulé « Exodus Rediscovered » : <https://www.youtube.com/watch?v=dlc7i6eVk7w>.

264. En effet, le cœur du récit de l'Exode décrit les Hébreux réduits en esclavage au pays d'Égypte, au service de Pharaon. Est-il vraiment crédible de supposer que le peuple juif ait menti en se dépeignant ainsi, si ce n'était pas le cas ? Pourquoi s'humilier en inventant que ses propres ancêtres étaient des esclaves, des moins que rien, si ce n'était pas vrai ? Pourquoi raconter que sa propre lignée est issue d'un peuple faible et sans gloire ? Les Juifs n'avaient aucun intérêt à inventer une telle histoire. En effet, personne ne veut mépriser ses ancêtres : la fierté nationale incite au contraire à les glorifier.

Pour les travaux d'exégèse récents en faveur de la fiabilité de l'Exode, voir James K. Hoffmeier, *Israel in Egypt: The Evidence for the Authenticity of the Exodus Tradition*, Oxford, 1996 ; *Ancient Israel in Sinai: The Evidence for the Authenticity of the Wilderness Tradition*, Oxford, 2005 ; "Did I Not Bring Israel Out of Egypt?", Eisenbrauns, 2016. K. A. Kitchen, *On the Reliability of the Old Testament*, Eerdmans, 2003.

265. La doctrine de « l'inerrance biblique » affirme qu'il n'y a aucune erreur dans la Bible ou, plus précisément, qu'il n'y a aucune erreur dans les assertions de l'auteur sacré, selon le genre littéraire du texte. Il s'agit d'un dogme pour les catholiques.

Cette affirmation de Thomas Durand témoigne d'une méconnaissance manifeste du christianisme. Au cas où le zététicien ne serait pas au courant, les chrétiens (et en particulier les catholiques) croient que Adam et Ève sont des personnages historiques. Dire qu'ils « *savent bien* » qu'il s'agit d'une « *fable* » est donc une parfaite absurdité.

Le Catéchisme dit ceci (§ 375) : « *L'Église, en interprétant de manière authentique le symbolisme du langage biblique à la lumière du Nouveau Testament et de la Tradition, enseigne que **nos premiers parents Adam et Ève ont été constitués dans un état "de sainteté et de justice originelle"**.* »

Contrairement à ce que Thomas Durand pourrait croire, cette affirmation ne réfute en aucun cas l'évolution des espèces. L'Église n'exclut pas le fait que Dieu ait « préparé » le corps humain à travers l'évolution. En revanche, elle enseigne que **l'âme humaine spirituelle ne peut pas provenir de l'évolution** et que, à un moment donné dans l'histoire, elle a été insufflée par Dieu à Adam et Ève qui devinrent, par ce fait même, le premier homme et la première femme. Du point de vue de la théologie chrétienne, il est faux de dire que l'Homme au sens propre descend du singe, mais il est juste de soutenir que le corps humain a probablement évolué de l'espèce *Homo sapiens* avant que l'âme ne lui soit insufflée. Ce n'est qu'à partir de cette insufflation qu'on peut dire que le premier homme et la première femme ont été créés. En effet, l'être humain n'est vraiment une personne qu'à partir du moment où le corps, l'âme et l'esprit sont unifiés.

En quoi affirmer que Dieu aurait choisi d'insuffler une âme (immatérielle) dans un corps humain à un moment donné dans l'histoire serait-il contraire à l'évolution ? Il est absurde au niveau épistémologique de suggérer une incompatibilité entre les deux, puisque la science est en principe incapable de se prononcer sur l'existence de l'âme (elle n'étudie que ce qui est matériel et l'âme est immatérielle). Par conséquent, l'existence d'Adam et Ève en tant que personnes unifiées est tout à fait compatible avec la théorie de l'évolution<sup>266</sup>.

On comprend alors la stupidité de cette affirmation : « ***La biologie est décidément une science incommode pour le théisme, puisqu'elle réfute l'existence d'un couple d'humains originels. Adam et Ève sont un mythe*** » (p. 181).

## Le problème de l'enfer

Thomas Durand s'attaque aussi à l'enfer comme étant incompatible avec l'amour de Dieu : « *Demandons-nous quelle sorte de Dieu aurait inventé l'idée d'une éternité de souffrance en enfer pour ceux qui échoueraient à croire en son existence* » (p. 32).

Nous répondrons à Thomas Durand qu'aucune personne ne va en enfer parce qu'elle s'est tout simplement trompée. La recherche honnête et authentique de la vérité est déjà le début du salut<sup>267</sup>. D'après le Catéchisme de l'Église catholique, l'enfer est une « *auto-exclusion définitive* » et un « *refus*

---

266. Le pape Pie XII disait déjà en 1950 que les catholiques étaient libres d'adhérer à la théorie de l'évolution s'ils maintenaient que l'âme humaine n'en provenait pas : « *L'Église n'interdit pas [...] la doctrine de l'évolution – pour autant qu'elle recherche si le corps humain fut tiré d'une matière déjà existante et vivante [...]* » (encyclique *Humani Generis*).

267. L'Église catholique affirme même que « *ceux qui, sans qu'il y ait de leur faute, ignorent l'Évangile du Christ et son Église, mais cherchent pourtant Dieu d'un cœur sincère et s'efforcent, sous l'influence de sa grâce, d'agir de façon à accomplir sa volonté telle que leur conscience la leur révèle et la leur dicte, eux aussi peuvent arriver au salut éternel* » (*Lumen Gentium*, 16). De même, la constitution pastorale *Gaudium et Spes* déclare : « *Nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal* » (§ 22-5).

délibéré » d'accueillir le pardon de Dieu<sup>268</sup>. Il ne s'agit en aucun cas d'une sorte de salle de tortures, pleine de flammes et de diabolins munis de fourches. Pour corriger cette vision fautive, il faut bien comprendre que l'enfer est avant tout un *état de l'âme*. Il s'agit précisément de l'état de l'âme qui se recroqueville sur elle-même et s'enfonce dans la haine de l'autre. « *Celui qui n'aime pas reste dans la mort* » (1 Jn 3, 14). Dieu ne jette donc personne en enfer. C'est nous qui risquons de nous y mettre tout seuls. Et cet enfer est éternel, précisément parce que **les damnés ne veulent pas être pardonnés**. Leur âme refuse perpétuellement de se repentir par orgueil. Devant ce refus, Dieu ne peut rien, puisqu'il a lui-même décidé de créer des hommes libres. Or, il est impossible de forcer quelqu'un à vous aimer librement. Ce serait une contradiction dans les termes ! C'est donc précisément parce qu'il est impossible de pardonner à quelqu'un qui refuse d'être pardonné que l'enfer doit être éternel. Ce n'est pas Dieu qui ferme les portes de la miséricorde aux damnés. Comme l'écrivait le célèbre C. S. Lewis, « *les portes de l'enfer sont fermées de l'intérieur*<sup>269</sup> ». L'objection de Thomas Durand ne montre donc pas que l'enfer est incompatible avec l'amour de Dieu<sup>270</sup>.

### La religion, rhétorique de la peur ?

D'après Thomas Durand, « **la rhétorique de la peur est au cœur de la pensée religieuse ; les croyants sont poussés à ne pas agir "mal" pour éviter une punition suprême, et au contraire à agir "bien" (c'est-à-dire conformément au dogme) dans le but de recevoir une récompense ultime** » (p. 293).

Nous lui répondrons que les chrétiens sont poussés à bien agir, non pas pour éviter un châtement suprême ou obtenir une récompense, mais par respect inconditionnel de Dieu qui est, en soi, le bien absolu et qu'ils aiment d'un cœur sincère. De même, on doit rendre service à sa mère, non pas par peur d'une punition ou par espoir d'une récompense de sa part, mais parce qu'on veut son bien, par amour gratuit et vrai. Dans la Tradition chrétienne, la « crainte de Dieu » relève du respect filial qu'on a envers lui, non d'une « peur » d'enfant tourmenté par un père Fouettard. En deux mille ans d'observation, la religion chrétienne montre que les grands saints que l'Église considère comme des exemples de vie n'étaient pas mus par la peur, mais par la charité.

---

268. Le Catéchisme de l'Église catholique (§ 1033-1037) affirme la chose suivante sur l'enfer : « *Nous ne pouvons pas être unis à Dieu à moins de choisir librement de l'aimer. Mais nous ne pouvons pas aimer Dieu si nous péchons gravement contre Lui, contre notre prochain ou contre nous-mêmes [...]. Mourir en péché mortel sans s'en être repenti et sans accueillir l'amour miséricordieux de Dieu, signifie demeurer séparé de Lui pour toujours par notre propre choix libre. Et c'est cet état d'auto-exclusion définitive de la communion avec Dieu et avec les bienheureux qu'on désigne par le mot "enfer" [...]. La peine principale de l'enfer consiste en la séparation éternelle d'avec Dieu en qui seul l'homme peut avoir la vie et le bonheur pour lesquels il a été créé et auxquels il aspire. [...] Dieu ne prédestine personne à aller en enfer (cf. DS 397 ; 1567) ; il faut pour cela une aversion volontaire de Dieu (un péché mortel), et y persister jusqu'à la fin. »*

269. C. S. Lewis, *The Problem of Pain*, 1940 : « *The doors of hell are locked on the inside.* »

270. Certains objectent parfois qu'il est impossible qu'un Dieu amour et omniscient ait créé des personnes dont il savait à l'avance qu'elles allaient le rejeter et finir en enfer. Selon eux, si Dieu connaissait éternellement le futur sort de chacun, il aurait dû s'abstenir de créer ceux qui finiraient par se damner. Nous répondrons que, premièrement, il n'est peut-être pas faisable de créer un monde dans lequel tout le monde accepte librement le salut. En effet, il est logiquement impossible de forcer des personnes à vous aimer librement. Donc, **il se pourrait que, dans n'importe quel monde possible rempli de créatures libres, il y en ait toujours qui rejettent Dieu**, en dépit de tous les efforts qu'il fait pour sauver chacun. Deuxièmement, même s'il était possible de créer un monde où chacun accepterait librement le salut proposé par Dieu, il se pourrait que ces mondes aient d'autres déficiences qui font qu'ils ne sont pas actualisés par Dieu (par exemple, un monde constitué uniquement de deux ou trois personnes). En somme, **tant que Dieu donne la grâce suffisante à chaque personne qu'il crée, il n'y a rien d'injuste à ce que ceux qui le rejettent librement et consciemment finissent en enfer**. Pourquoi leur rejet personnel et coupable devrait-il influencer l'acte créateur ? Pourquoi Dieu devrait-il se restreindre à créer un monde où le salut est accordé à tous ceux qui acceptent librement la grâce et où il est refusé à tous ceux qui rejettent obstinément son amour, par leur propre choix ?

## Le désaccord religieux

Thomas Durand considère que « **les religions sont incapables de se mettre d'accord sur l'histoire des relations entre les humains et la putative divinité** » (p. 313).

Le fait que les religions aient des doctrines différentes et qu'elles soient incapables de se mettre d'accord ne montre en aucune façon qu'elles sont toutes fausses ou que l'existence d'une vraie religion est impossible. Dieu étant source de toute perfection, il ne peut être l'auteur de l'erreur. Donc, si des fausses religions ou fausses doctrines existent, elles ne peuvent qu'être le produit de l'erreur humaine qui a altéré ou mal interprété le message divin. En tout cas, ce n'est pas un argument décisif qui viendrait faire obstacle à l'enquête religieuse. L'apologète devra donc être sur ses gardes et examiner attentivement les doctrines religieuses, en se demandant si elles ont vraiment Dieu pour auteur ou si elles ne sont qu'un produit humain (donc faillible). Dans tous les cas, la diversité religieuse ne remet pas en cause l'existence d'une révélation divine authentique. Le désaccord ne prouve rien.

## La religion s'oppose-t-elle à la liberté de conscience ?

D'après Thomas Durand, « *les dogmes inculqués dès le plus jeune âge sont incompatibles avec la liberté de conscience des individus* » (p. 303).

Cette assertion est parfaitement fautive. La liberté de conscience signifie que tout individu doit être libre de chercher sans pression la vérité, surtout en matière religieuse. Autrement dit, nul ne doit être contraint de croire à une religion contre sa volonté. Nul ne peut vous convertir de force au christianisme. Cet enseignement a été rappelé par l'Église catholique dans la déclaration *Dignitatis humanae* de Vatican II<sup>(271)</sup>.

En revanche, une fois qu'on a choisi de rejoindre une religion particulière, il est normal d'adhérer à ses dogmes (credos, définitions papales sur la foi et la morale, etc.). Il serait absurde de déclarer « je suis chrétien, mais je refuse de croire à la résurrection du Christ au nom de ma liberté de conscience ! », puisque l'appartenance au christianisme implique nécessairement l'adhésion à la proposition « le Christ est ressuscité ». Si donc quelqu'un rejette la résurrection (ou un autre dogme), cette personne choisit *de facto* d'abandonner sa religion. Ce n'est pas une violation de la liberté de conscience, mais une question de logique.

## L'écologie, un « *blasphème* » ?

Thomas Durand poursuit sa diatribe antichrétienne, en soutenant que « **les monothéismes ont continuellement justifié l'asservissement de la nature, son exploitation. [...] Toute pensée écologique est blasphème, car elle suppose que le monde que Dieu nous a donné peut être mal conçu, insatisfaisant, trop fragile, ou bien qu'il peut se retourner contre nous** » (p. 314).

---

271. Pour une interprétation authentique de *Dignitatis Humanae* en conformité avec la Tradition de l'Église (en particulier les encycliques *Quanta cura*, *Lamentabili sane exitu* et le *Syllabus*), on lira l'excellent article de l'abbé Bernard Lucien : [https://www.academia.edu/70869973/Petite\\_suite\\_sur\\_la\\_libert%C3%A9\\_religieuse\\_et\\_Vatican\\_II\\_par\\_l\\_abb%C3%A9\\_Bernard\\_Lucien\\_parution\\_dans\\_Sedes\\_Sapient%C3%A6\\_n\\_97](https://www.academia.edu/70869973/Petite_suite_sur_la_libert%C3%A9_religieuse_et_Vatican_II_par_l_abb%C3%A9_Bernard_Lucien_parution_dans_Sedes_Sapient%C3%A6_n_97). Voir aussi l'exposé de Jérôme Ferrier : <https://www.youtube.com/watch?v=sV95YGM4IjA>.

Les faits lui donnent tort. En mai 2015, le pape François a publié une encyclique intitulée *Laudato Si*, qui insiste sur la protection de l'homme et de la planète en vue d'une écologie intégrale. Toute la tradition chrétienne enseigne d'ailleurs qu'il faut prendre soin de la création, car elle est l'œuvre de Dieu. En revanche, l'exploitation mesurée des ressources naturelles est légitime pour servir les besoins de l'homme. Le fait que l'homme domine la terre, les plantes et les animaux n'implique en aucune façon qu'il soit moralement légitime d'abuser ou de traiter les bêtes comme des objets. L'écologie intégrale respecte la création dans son intégrité (saint François d'Assise était un précurseur et un bel exemple à suivre à ce niveau-là).

### La religion, source du mal ?

Thomas Durand reprend à son compte la citation de Steven Weinberg, Prix Nobel de physique : « *Avec ou sans religion, les gens bien font de bonnes choses et les gens mauvais font de mauvaises choses. Mais pour que des gens bien fassent le mal, il faut de la religion* » (p. 317).

Ces propos sont tout simplement scandaleux. Bien des gens athées commettent le mal (Mao, Staline, etc.). Le mal n'a rien à voir avec la religion en général. Il est plutôt lié au désir de pouvoir, d'argent ou de sexe. Les idéologies athées ou non religieuses, sous leurs diverses formes, ont fait bien plus de morts dans l'histoire de l'humanité que l'ensemble de toutes les religions réunies. De plus, Thomas Durand omet de faire une distinction fondamentale entre les religions (le christianisme ne peut évidemment pas être mis sur le même plan que l'islam en termes de violence<sup>272</sup>).

### La religion, source de racisme ?

Thomas Durand approuve l'historien français des religions Daniel Dubuisson quand celui-ci déclare : « *La religion devient ainsi l'un des critères décisifs permettant de hiérarchiser les hommes [...]. Ainsi, par le biais de la religion, se trouve pérennisée et justifiée aux yeux des contemporains la relation asymétrique fondamentale entre races supérieures et races inférieures* » (p. 318).

Rien que ça ! Le zététicien accuse tout bonnement « la » Religion (sans distinction) de justifier le racisme. Sait-il que le christianisme est la première religion au monde à avoir reconnu l'égalité en dignité intrinsèque entre les hommes, les femmes et les esclaves<sup>273</sup> ? Apparemment pas. Il n'y a tout simplement aucune hiérarchisation des races dans la religion chrétienne qui s'oppose même explicitement à ce concept. Le Catéchisme de l'Église catholique (n° 1935) est d'ailleurs formel sur le sujet : « *Toute forme de discrimination touchant les droits fondamentaux de la personne, qu'elle soit fondée sur le sexe, la race, la couleur de la peau, la condition sociale, la langue ou la religion, doit être dépassée, comme contraire au dessein de Dieu*<sup>274</sup>. »

### La religion et la maltraitance envers les femmes ?

---

272. Notons qu'il y a pléthore d'études **scientifiques** montrant que la religiosité incite au contraire à faire du bien et à adopter des comportements bénéfiques : <https://www.youtube.com/watch?v=FnbHal6vL4o>. Thomas Durand va donc complètement à l'encontre de la zététique en prétendant l'inverse.

273. Saint Paul écrivait déjà il y a deux mille ans : « *Il n'y a plus ni juif ni grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus* » (Ga 3, 28).

274. Voir aussi le discours de nombreux papes contre l'esclavage à travers les siècles : <https://philosophieduchristianisme.wordpress.com/2014/05/22/la-verite-sur-leglise-et-lesclavage/>.

Thomas Durand s'enfonce un peu plus encore, en prétendant que la Bible encourage la maltraitance envers les femmes : « *La Bible comme le Coran et la Torah stipulent que **les hommes doivent lapider, brûler, torturer, empoisonner les femmes suspectées de relations extramaritales*** » (p. 322).

Or, il sait très bien que cette critique ne s'applique pas au christianisme. Il suffit de regarder l'attitude de Jésus à l'égard de la femme adultère et de Marie-Madeleine. Le Christ ne les condamne pas, mais les invite à la sainteté. Aucun chrétien ne soutient qu'il faille « *lapider, brûler, torturer ou empoisonner les femmes suspectées de relations extramaritales* ». Ou bien Thomas Durand ment ouvertement et délibérément, ou bien ses propos témoignent d'une ignorance ahurissante doublée de haine envers le christianisme<sup>275</sup>.

### La religion et la maltraitance envers les enfants ?

Thomas Durand prétend aussi que « la » Religion (sans aucune distinction évidemment) promeut la maltraitance envers les enfants : « *La circoncision des petits garçons et l'excision ou l'infibulation<sup>276</sup> des petites filles sont des pratiques adossées à **la religion**. Elles ne sont pas inscrites dans les textes religieux, mais la tradition a toujours justifié cet acte au nom de Dieu* » (p. 324).

L'affirmation est scandaleuse et mensongère. Il n'y a rien de tout cela dans le christianisme. Les chrétiens n'ont jamais pratiqué l'excision sur des petites filles ou exigé la circoncision des garçons (cf. Ac 15). Thomas Durand met toutes les religions dans le même sac sans aucune rigueur intellectuelle – un comble pour quelqu'un qui se prétend rationaliste !

Il cite à répétition (p. 326 et suivantes) des cas où des religieux (non catholiques) ont commis des crimes au nom de Dieu, pensant qu'il leur disait de réaliser ces actions. Mais **tous ces crimes commis au nom de la religion ne montrent en aucune façon que la religion en question est vraie ou fausse**. Cela montre uniquement que des déséquilibrés mentaux, capables de faire n'importe quoi, existent dans toutes les religions. Pour autant, on ne saurait en conclure que la religion en question est vraie ou fausse. De même, **le fait qu'un médecin maltraite un de ses patients ne prouve pas que la médecine soit mauvaise en elle-même**. Quitter une religion parce qu'un religieux a mal agi n'a rien de rationnel. Ce serait comme si quelqu'un ne voulait plus jamais retourner à l'hôpital parce qu'un médecin l'avait mal soigné.

### La religion, obsédée par la sexualité ?

Thomas Durand s'offusque aussi de « *l'obsession des textes religieux pour la sexualité, l'opiniâtre répétition des terribles punitions contre les femmes infidèles, tandis que les pires comportements masculins sont traités dans la pudeur, tout cela serait vraiment très bizarre dans un texte dicté ou inspiré par Dieu* » (p. 323).

Nous lui répondons que, bien au contraire, le christianisme n'est pas obsédé par la sexualité. Bien évidemment, elle constitue une partie importante de la vie morale, mais le christianisme ne se *réduit*

---

275. Contrairement à ce que prétend Thomas Durand, la loi de Moïse qui ordonnait de lapider en cas d'adultère est parfaitement symétrique, car elle s'appliquait aussi à l'homme : « *Quand un homme commet l'adultère avec la femme de son prochain, ils seront mis à mort, l'homme adultère aussi bien que la femme adultère* » (Lv 20, 10). On peut trouver cette loi barbare, mais on ne peut pas dire qu'elle discrimine les femmes.

276. L'infibulation est une forme de mutilation génitale féminine.

pas aux interdits sexuels. Il insiste sur la beauté de la sexualité quand celle-ci est bien pratiquée. Pour bien comprendre cela, il suffit d'étudier la théologie du corps développée par saint Jean-Paul II, montrant à quel point la sexualité est un cadeau de Dieu qui rend possible le summum de l'amour humain à travers le don de soi<sup>277</sup>.

Notons en outre que le Décalogue, c'est-à-dire les commandements fondamentaux donnés par Dieu à l'homme, concerne avant tout les maris et non les épouses : « *Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain* » (Dt 5, 21). L'idée selon laquelle la loi religieuse se concentrerait uniquement sur les péchés des femmes en fermant les yeux sur ceux des hommes est tout simplement mensongère.

Enfin, contrairement à ce que prétend Thomas Durand, il n'existe dans le christianisme aucune punition pour les femmes coupables d'adultère. Il s'agit bien sûr d'un péché grave, dont il faut se repentir en confession, mais Jésus n'exige pas qu'elles soient punies physiquement et condamnées à la peine de mort. Il les invite au contraire à la repentance sincère (même chose pour les hommes) : « *Va et ne pêche plus* » (Jn 8, 11).

## Les lois violentes de l'Ancien Testament

Toutes les références aux lois prescrites par Dieu dans l'Ancien Testament (que donne Thomas Durand p. 328-331) renvoient à ce qu'on nomme la *pédagogie divine*. Dieu, en bon pédagogue, s'adapte à la capacité de l'homme à recevoir la révélation en fonction des lieux et des époques. En effet, du temps de Moïse, les hommes avaient le cœur dur : ils n'étaient pas prêts à assimiler la révélation ultimement voulue par Dieu dans le Christ. Ainsi, pour s'adapter à leur dureté de cœur, Dieu dut prescrire des lois sévères, adaptées à la barbarie de l'époque, que l'on pourrait juger tout à fait archaïques aujourd'hui. Toutefois, à bien des égards, la loi mosaïque élevait déjà en soi le niveau des nations païennes de l'époque<sup>278</sup>. Ces concessions avaient pour but de guider progressivement les hommes corrompus par le péché vers le bien. Par exemple, Jésus explique que la loi sur la répudiation des femmes avait été permise « *à cause de la dureté* » (Mt 19, 8) du cœur des Juifs.

En tous les cas, il ne faudrait pas tomber dans le piège de juger cette situation avec nos yeux d'hommes modernes civilisés. En effet, contrairement au Coran qui est censé être la parole incréée de Dieu, la révélation dans la Bible suit un processus historique qu'on ne peut pas ignorer sans faire de graves contresens.

Mais Thomas Durand persiste à vouloir ranger toutes les religions dans la même catégorie en clamant que « **Dieu encourage les croyants à massacrer les hommes, enfants, vieillards, femmes adultes, et à conserver les jeunes vierges pour en faire un usage tout sauf mystérieux** » (p. 328). Or, le christianisme rejette évidemment de tels actes. Ce que Thomas Durand ne dit pas, c'est que ces violences dans l'Ancien Testament ne se sont produites que dans des contextes de guerre : **elles ne sont pas des prescriptions pour les croyants** et ne constituent pas un « encouragement » à les pratiquer. Dire le contraire est tout simplement trompeur ou mensonger.

---

277. Pour un résumé des enseignements de saint Jean-Paul II sur la théologie du corps, lire [https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9ologie\\_du\\_corps](https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9ologie_du_corps).

278. Développer cette idée serait bien trop long ici. Nous incitons le lecteur à visionner cette vidéo : « The Revolutionary Mosaic Law », <https://www.youtube.com/watch?v=0o5uqGKsxUc> (6 août 2021).



Les passages cités par Durand (Nombres 31 et Juges 21) ne renvoient qu'à des événements ponctuels de guerre opposant prophètes et païens, pas à des principes moraux<sup>279</sup>. Bien sûr, ces actions sont archaïques et brutales : **ce n'est pas ce que Dieu voulait ultimement pour l'humanité, comme en témoigne l'Évangile où toutes les violences de ce type sont activement rejetées par Jésus-Christ.**

### Attaque directe envers la personne du Christ

Comme si ce n'était pas assez, Thomas Durand s'en prend aussi directement à Jésus (p. 331-332) en déclarant qu'il « *n'est pas tolérant* », qu'il « *ne pardonne pas* », qu'il « *ne s'oppose pas à la guerre* », qu'il « *ne s'oppose pas à l'esclavage* » et qu'il « *cherche à exercer une emprise mentale de type sectaire sur ses fidèles* ».

Rien que ça ! En quelques lignes à peine, Thomas Durand a réussi à dresser le portrait d'un Jésus parfaitement méchant, un véritable gourou ayant fondé une secte. Mais tout cela n'est pas sérieux. Chacune de ces accusations est aisément réfutable :

- Jésus n'est pas tolérant envers les méchants et les orgueilleux (pharisiens, scribes, grands prêtres), mais il est doux et attentionné envers les pauvres et les humbles de cœur.
- Jésus pardonne à tous ceux qui se repentent sincèrement de leurs fautes et implorent sa miséricorde. Jamais il n'a refusé le pardon à quelqu'un qui le lui a sincèrement demandé. La seule chose que le Christ ne pardonne pas est le blasphème contre l'Esprit Saint (Mt 12, 31-33), c'est-à-dire le péché qui consiste à refuser d'être pardonné. Cela est parfaitement logique : si Dieu veut respecter notre liberté, alors il ne peut pas nous pardonner si l'on refuse d'être pardonné.
- Jésus s'oppose à la guerre *physique* de manière générale<sup>280</sup>, mais ne s'oppose pas à la guerre *spirituelle* contre les forces du mal (Satan et autres anges déchus). « *Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu* » (Mt 5, 9).
- Jésus s'oppose implicitement à l'esclavage, même s'il emploie des paraboles qui font intervenir un esclave. Il traite tous les êtres humains (esclaves ou non) avec amour et dignité.
- Jésus ne cherche pas à « *exercer une emprise mentale sectaire sur ses fidèles* ». Simplement, il leur annonce être le Fils de Dieu ; en conséquence, tout homme est appelé à le suivre en le préférant à sa propre famille. Les apôtres gardent leur liberté de suivre Jésus (ce qui n'est pas le cas dans une secte).

### Les questions « défis » de Christopher Hitchens

Thomas Durand reprend enfin les questions du journaliste britannique et athée virulent Christopher Hitchens (p. 317), pour mettre à l'épreuve les croyants : « *Pouvez-vous citer un acte, une parole, une prise de position, moralement positive qu'un croyant puisse faire, mais dont un incroyant ne soit pas capable ?* »

---

279. Dans Nombres 31, il s'agissait d'une **violence tolérée** en des temps et lieux précis, par pure nécessité, pour des peuples dans un état profondément barbare. Concernant le passage de Juges 21, rien n'indique que l'acte commis était approuvé par Dieu. Il s'agit simplement d'une description des actions du peuple.

280. Les conditions pour qu'une guerre soit « juste » sont très restreintes d'après le christianisme. Une guerre est moralement acceptable si et seulement si : 1) le dommage infligé par l'agresseur est durable, grave et certain (justification) ; 2) tous les autres moyens d'y mettre fin se sont révélés impraticables ou inefficaces (négociation) ; 3) il y a des conditions sérieuses de succès (interdiction des attaques suicides) ; 4) l'emploi des armes n'entraîne pas des maux et des désordres plus graves que le mal à éliminer.

Il prétend qu'il est impossible de répondre positivement à cette question. Or, cela est faux : **aimer Dieu est un acte moralement positif qu'un incroyant ne peut pas réaliser** (puisque, pour aimer Dieu, il faut déjà croire en lui).

Seconde question : « À l'inverse, pouvez-vous penser à un acte, une parole, une prise de position moralement abjecte qu'un croyant puisse faire, mais dont un incroyant ne soit pas capable ? » Voici sa réponse : « Dire à un enfant que l'enfer existe est une forme de maltraitance dont un athée ne se rendra jamais coupable. »

Encore une fois, Thomas Durand affirme des choses de façon péremptoire, sans argumenter. En quoi prévenir un enfant de l'existence de l'enfer et l'inciter à vivre dans un amour tourné vers les autres serait-il de la maltraitance ? En quoi proclamer l'Évangile et citer Jésus-Christ (qui enseigne l'existence de l'enfer) serait-il de la maltraitance infantile ? Le zététicien n'en dit pas un mot mais, comme à son habitude, il le présuppose comme étant vrai. Il ne s'agit de maltraitance que dans la mesure où l'enfer n'existe objectivement pas. À l'inverse, s'il y a objectivement un enfer, la maltraitance consiste à ne pas en parler à son enfant.

On notera ici que Thomas présente une morale qui se prétend totalement objective, contrairement à ce qu'il avait affirmé dans sa réponse à l'argument moral<sup>281</sup>. Mais il est incapable de rendre compte de ce qui est moralement bon ou moralement abject, puisque son matérialisme athée ne lui donne aucun fondement pour établir une loi morale objective. Ce n'est pas l'évolution biologique qui me permettra de décider s'il est moralement bon ou mauvais de parler à mon enfant des fins dernières et de la possibilité de la damnation. Les interactions moléculaires et la sélection naturelle s'en contrefichent. Un tel jugement moral présuppose une loi morale objective qui ne saurait émaner des atomes.

---

281. « Non seulement nous **n'avons aucune preuve positive de l'existence d'une morale absolue**, mais nous disposons de pléthore de contre-exemples, et nous avons même toutes les raisons de penser que **notre moralité a une origine entièrement biologique et donc relative à l'histoire de notre lignage** » (p. 116-117).

## Conclusion

Notre réponse à Thomas Durand s'achève. Suite à cette douloureuse lecture, la conclusion à en tirer est manifeste et sans appel : ce livre est sans nul doute l'un des plus mauvais sur la question de l'existence de Dieu. Nous ne pensions pas qu'il était possible de faire pire que les écrits de Richard Dawkins sur le sujet, mais Thomas Durand a pulvérisé tous les records à ce niveau-là. En termes d'ignorance et de médiocrité intellectuelle, l'élève a (largement) surpassé son maître.

Scientisme, vérificationnisme, rejet des certitudes, scepticisme exacerbé : toutes les erreurs épistémologiques y figurent. À cela s'ajoute un cruel manque de culture philosophique, théologique et historique, ainsi qu'une haine patente et profonde envers les religions. Pire, Thomas Durand n'est même pas conscient de son ignorance et se moque ouvertement du croyant au travers de ses analyses psychologisantes, en le faisant passer pour une personne irrationnelle.

Assurément, il existe des philosophes athées intelligents qui argumentent leur athéisme de manière respectueuse, sans psychologiser le théiste. Mais Thomas Durand, faute d'une étude sérieuse, semble ignorer les travaux des meilleurs défenseurs de son propre camp<sup>282</sup>. Ce qui en ressort est manifeste : le zététicien ne maîtrise absolument pas les sujets qu'il aborde. Son livre n'apporte rien au débat sur l'existence de Dieu et le niveau intellectuel de l'argumentation est d'une telle pauvreté qu'il est navrant d'avoir sacrifié du papier pour le publier.

Sylvain Poirier, ancien maître de conférences à l'université de La Réunion, conclut de manière magistrale : « *Le problème de la zététique est donc que son **travail est souvent très médiocre, dépourvu des bons arguments, et ayant une fâcheuse tendance à la dénégation de n'importe quoi sans discernement**, critiquant ce qui ne le mérite pas, ratant les bons arguments et laissant passer des erreurs plus graves que celles, vraies ou fausses, qu'ils se contentent de viser*<sup>283</sup>. »

*Ite, missa est !*

---

282. Les meilleurs ouvrages qui défendent l'athéisme sont incontestablement : J. H. Sobel, *Logic and Theism* ; Graham Oppy, *Arguing about Gods* ; J. L. Mackie, *The Miracle of Theism*.

283. <http://spoirier.lautre.net/zetetique.htm>.